BnF Gallica

Voyages au Cap des Aromates (Afrique orientale) / par Georges Révoil ; illustrations de Ferdinandus et G. Bellenger ; [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Révoil, Georges (1852-1894). Auteur du texte. Voyages au Cap des Aromates (Afrique orientale) / par Georges Révoil ; illustrations de Ferdinandus et G. Bellenger ; cartes gravées par Erhard d'après les croquis et documents de l'auteur. 1880.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

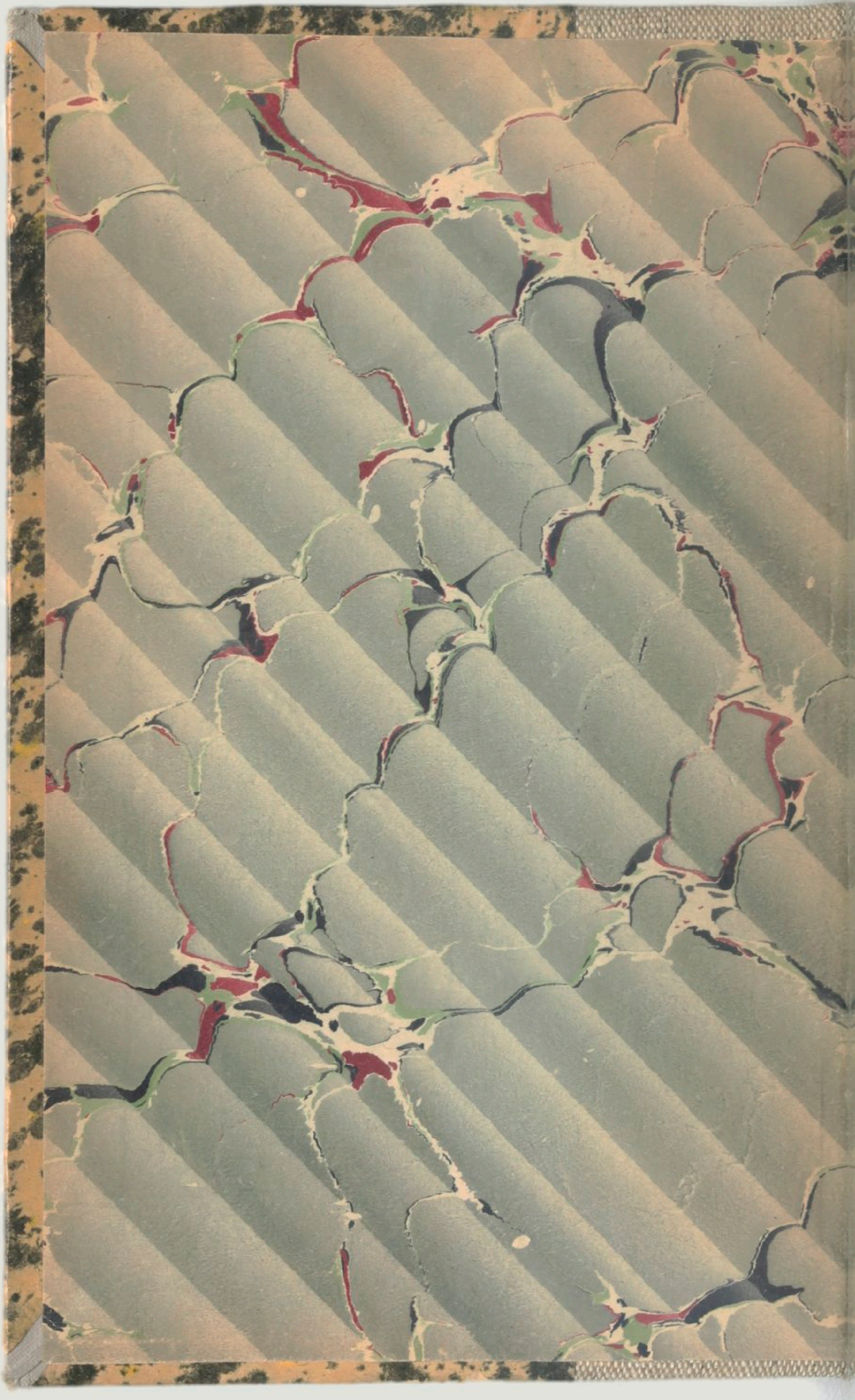
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France





VOYAGES

AU

CAP DES AROMATES

(AFRIQUE ORIENTALE)

PAR

GEORGES RÉVOIL

ILLUSTRATIONS DE FERDINANDUS ET G. BELLENGER
Cartes gravées par ERHARD
d'après les croquis et documents de l'auteur



PARIS
E. DENTU, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17 et 19, GALERIE D'ORLÉANS

O^3_{11}
2

©

VOYAGES

AU

CAP DES AROMATES

(AFRIQUE ORIENTALE)

VOYAGES

AU

CAP DES AROMATES

(AFRIQUE ORIENTALE)

PAR

GEORGES RÉVOIL

ILLUSTRATIONS DE FERDINANDUS ET G. BELLENGER

Cartes gravées par ERHARD

d'après les croquis et documents de l'auteur.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.

E. D.

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1880

DÉPÔT LÉGAL
Seine
1880

Tous droits réservés.

A MONSIEUR HENRY DUVEYRIER

A vous, Monsieur, qui avez suivi, avec tant d'intérêt et de bienveillance, les deux voyages que j'ai faits à la côte orientale d'Afrique, l'hommage de ce volume.

C'est le faible tribut de ma reconnaissance.

Veuillez, je vous prie, l'accepter, avec l'assurance de mon respectueux et sincère dévouement.

GEORGES RÉVOIL.

AVANT-PROPOS

En 1846, le lieutenant C. J. Cruttenden, agent politique de Sa Majesté Britannique à Aden, amené chez les Medjourtines, à la suite du naufrage du *Memnon*, adressa à son gouvernement un rapport fort intéressant, intitulé : *Report on the Mijjertheyn tribe of Somalis inhabiting the district forming the north east point of Africa* (1).

Deux ans plus tard, en 1848, le gouvernement

(1) *Transactions of the Bombay Geographical Society*, from may 1844 to february 1846. — Ce n'est point la seule publication consacrée à cette région par Cruttenden. En 1848, il adressait à la Société de géographie de Bombay le rapport suivant: *Mémoir of the westernor Edoor Tribes, inhabiting the Somali Coast of N. E. a vith the southern Branches of the family of Darood résident on the banks of Webbi, Shebeyli, commonly called tho River Webbi, Lt Cruttenden. Aden* 1848.

Il est très difficile de se procurer l'un et l'autre de ces deux mémoires. Aussi nous avons cru bon d'en utiliser les données principales dans l'étude générale sur les Çomalis à laquelle sont consacrées les dernières pages du présent volume.

français envoyait en mission, sur la côte orientale d'Afrique, la corvette à voiles le *Ducouëdic*, commandée par le capitaine de frégate Guillain. Cette expédition touchait aux deux ports des Medjourtines, Merâya et Haffoûn. Un ouvrage important (1) relate les travaux de cette mission.

Ce sont là les seuls documents antérieurs à mon voyage apportés à l'histoire de cette contrée.

Peu de temps après ma rentrée en France, poussé par l'intérêt qu'il attache actuellement à la colonisation de l'Afrique orientale, le gouvernement italien dépêchait, dans le golfe d'Aden et vers le cap Guardafui, le *Vettore*, commandé par le comte Thomas de Savoie. — Le rapport de cet officier a paru en grande partie dans le journal *l'Esploratore* (2).

Je dois aussi mentionner dans le *Bulletin n°* 6

(1) L'ouvrage du commandant Guillain : *Voyage à la côte orientale d'Afrique*, publié par ordre du gouvernement, 3 vol. in-8°, atlas de 60 planches. Arthus Bertrand, éditeur, 1846, 1847, 1848, est devenu non moins rare. Il n'a pas été, à notre connaissance, réédité depuis son apparition.

(2) Capitaine Camperio, rédacteur ; Menozzi et C^ie^, éditeurs, Milan.

Je suis heureux de trouver dans cette publication la phrase suivante à la suite d'extraits de mes communications aux diverses sociétés de géographie : « La notice contenue dans la relations que nous avons rapportée concorde complètement avec les renseignements que nous a souvent donnés le commandant Guarmani sur ces parages. »

de la Société de géographie khédiviale du Caire l'extrait du rapport du lieutenant colonel Grave au colonel Stone Pacha (1879).

Tout en respectant les opinions qui y sont émises, je dois cependant signaler des erreurs sérieuses relatives au chiffre de la population attribuée à chaque ville.— Je regrette vivement, d'autre part, que l'honorable lieutenant colonel Grave ait jugé et analysé le caractère des Medjourtines, sans tenir compte que cette tribu est jalouse à l'excès de sa liberté et de son indépendance ; qu'elle est la seule de cette partie du littoral de l'Afrique dont le protectorat est reconnu par l'Angleterre à l'Égypte, qui n'ait jamais voulu, comme ses voisines, arborer le pavillon du vice-roi, mais se groupe seulement sous le drapeau rouge de l'islamisme (1).

J'ai cependant cru intéressants pour le public les renseignements plus nombreux et plus détaillés que j'ai été à même de recueillir, au cours des voyages d'explorations qui m'ont conduit, à deux

(1) Je me souviens parfaitement quand l'*Adonis* revint de Zanzibar en France (mai 1878), d'avoir croisé une frégate égyptienne, alors au mouillage au versant nord de Guardafui. Son équipage relevait les abords du cap sur lequel l'Egypte avait l'intention d'établir un phare, au point de vue international de la sûreté des navigateurs. Nul doute que ces travaux n'aient amené à la côte les Çomalis de l'intérieur : c'est probablement cette agglomération momentanée qui a pu induire en erreur le colonel Grave sur le chiffre de la population des villes du littoral, et de cette pointe Nord-Est de l'Afrique.

reprises, en 1877 et en 1878, à la côte Çomali (1). Mais j'ose ajouter que j'ai été surtout encouragé dans cette entreprise, par l'accueil bienveillant des congrès et des sociétés de géographie, fait à mes communications, tant en France qu'à l'étranger.

Le lecteur me pardonnera d'entrer dans des détails un peu minutieux sur mon existence et mes actions quotidiennes ; mais il m'a paru que l'attrait s'attachait plus aisément aux faits et qu'il en ressortait, à côté de la vérité, un enseignement plus complet, quand ils étaient animés de la vie même, en quelque sorte, et des impressions de celui qui en fut l'acteur et le témoin.

GEORGES RÉVOIL.

NOTA. — *Les cartes et vues des villes de cet ouvrage ont été publiées par la Société de Géographie de Paris.*

---

(1) J'écris Çomali et non Somali, parce que le Ç est la véritable lettre correspondant au ça arabe qu'emploient les Orientaux dans l'orthographe de ce mot.

VOYAGES

AU CAP DES AROMATES

EXPÉDITION DE « L'ADONIS »

SUR LA COTE DES MEDJOURTINES & DES BÉNADIRS

(Décembre 1877. — Mai 1878.)

I

Projet d'expédition à la côte orientale d'Afrique. — L'Adonis, son personnel et son équipage. — En route. — La nuit du 29 décembre. — Port-Saïd. — Ismaïlia. — Suez. — Aden. — Assan Ali. — Départ pour Merâya. — Nos deux passagers çomalis d'Alloûla. — En vue de la côte Çomali. — Au mouillage de Guesli. — Notre réception par Sementar Osman, gouverneur de Merâya. — Physionomie des naturels. — Départ pour Alloûla.

Au mois de septembre 1878, je fus informé qu'une maison de Marseille organisait une expédition destinée à explorer la région orientale d'Afrique, dans le but d'y créer, sur différents points, des comptoirs d'échange, et de jalonner avec les peuples qui habitent l'intérieur de cette contrée, des relations permettant de faire arriver, dans ses factoreries de la côte, les richesses des pays voisins.

C'était pour moi une bonne fortune et une heureuse occasion, dont les idées de voyage que je nourrissais depuis longtemps me suggérèrent de profiter. Je me présentai donc résolûment chez MM. X..., leur demandant de partager les chances de l'expédition qu'ils soutenaient de leur crédit; et après quelques pourparlers, cette faveur me fut gracieusement accordée.

Le plan de la campagne projetée était de reprendre les traces de l'infortuné baron Von der Deckens, assassiné dans le Djoub (1), et d'utiliser, au point de vue commercial, les précieuses informations recueillies par lui.

Des obstacles imprévus s'opposèrent à l'exécution de ce premier projet. Un nouveau programme dut être arrêté, bornant notre mission à une exploration rapide du pays des Medjourtines, et à l'étude sérieuse de la côte des Bénadirs (2).

(1) L'expédition du baron de Deckens est relatée dans une publication mentionnée en ces termes par la *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Afrique et à l'Arabie*, de *Jean Gay* : « Baron de Deckens (Ch. Kloens), *Reisen in ost Africa in den Jahren* 1859-1865, publié par ordre de la mère du voyageur, la princesse Adélaïde de Plesse. — Leipsig, 1869. 3 vol. in-4°, planches. » La rédaction de cet ouvrage est due à MM. Otto Kersten, W. C. Peters, J. Carbonis, F. Hilgendorf, Ed. de Mertens et C. Sesper.

(2) La côte des Bénadirs, dont nous parlerons plus tard, est cette partie de l'Afrique qui s'étend depuis M'routi jusqu'à l'équateur (Côte orientale). Elle est sous la dépendance du sultan de Zanzibar, et les ports de Brawa, Meurka, Moguedouchou, Kis-

MM. Imbert, capitaine au long cours, Vincent Morellet et Joseph Eysséric formaient le personnel d'études auquel je fus adjoint. *L'Adonis*, steamer de quatre cent cinquante tonneaux, de construction anglaise, fut armé pour cette expédition et confié au commandement du capitaine Paré, et de MM. Barrau, chef mécanicien, Bertrand, capitaine au long cours, et Pecca, second mécanicien.

Le 23 décembre, à trois heures du soir, nous quittons Marseille, y laissant avec peine un de nos amis, M. J. Bousquet, capitaine au long cours, que des raisons de force majeure retenaient dans sa famille, et empêchaient au dernier moment de se joindre à nous.

Les côtes de Provence disparaissent bientôt de notre vue ,et nos derniers regrets s'évanouissent avec la nuit de Noël.

Nous naviguions dans les meilleures conditions et sans inquiétudes, lorsque, en face de Candie, une tempête épouvantable nous assaillit.

L'Adonis est envahi par les lames, au point que seules la dunette et les claires-voies de notre machine sortent de l'eau ; pendant douze heures entières, nous restons en perdition, menacés à chaque minute d'être engloutis, sans chance aucune de salut.

mayo garnissant cette côte, ont un gouverneur et une garnison fournie par Seyyid Bargash.

C'est grâce au sang-froid de notre capitaine, et aux efforts courageux de l'équipage tout entier qui le seconde si bien, que *l'Adonis*, fidèle à sa devise « *Semper sursum* », sort victorieux de cette nuit terrible et entre à Port-Saïd, le 1er janvier 1878, sauf de corps, non de biens, gardant sur ses bordages et sur ses flancs les traces des rudes coups que l'ouragan du 29 décembre lui a portés.

Nous sommes retenus huit jours à Port-Saïd pour nous mettre en règle vis-à-vis des assureurs et faire expertiser les dégâts.

Le 8, nous prenons le canal, et dès le 9, au soir, nous mouillons à Ismaïlia, où nous espérons trouver M. Monge, aujourd'hui consul de France au Caire, et obtenir de sa bienveillance quelques renseignements sur le port d'Obock (1) qu'il a exploré autrefois, avec l'aviso de guerre *le Surcouf*.

Nous ne rencontrâmes point M. Monge à Ismaïlia ; nous devions le trouver seulement à Suez où nous arrivâmes le lendemain. Il nous y reçut de la manière

(1) Cette question d'Obock est, depuis cette époque, à l'ordre du jour. Elle a emprunté dernièrement un surcroît d'actualité, au moment des démêlés pendants entre l'Égypte et l'Abyssinie.

Des efforts ont été et sont encore tentés pour la colonisation de cette possession française.

Consulter à cet égard: *Les Comptoirs français de l'Afrique orientale*, brochure in 8°, Morris père et fils, 64, rue Amelot, à Paris.

la plus affable et nous donna des éclaircissements précieux.

Le 19, nous sommes à Aden, ville forte par excellence, dont les canons rayonnent sur tout le golfe et protégent la grande ligne des Indes, par la mer Rouge.

Nous entrons de suite en relations avec Assan-Ali Bey, riche négociant arabe, chargé d'affaires du gouvernement ottoman, jouissant sur la côte Çomali, d'une grande autorité.

Assan est un beau vieillard plein de dignité dans le moindre de ses gestes. Il est richement vêtu et porte, surtout aux doigts, des brillants de la plus belle eau.

Il parle avec cette affectation et cette lenteur qui caractérisent tout personnage musulman occupant des fonctions de quelque importance.

Assan nous reçoit chez lui à l'européenne, se montrant désireux de nous voir réussir dans nos projets. A cet effet, il nous remet des lettres de crédit pour le sultan des Medjourtines, Osman Mahmoud, et les principaux négociants çomalis, en nous demandant de vouloir bien repatrier chez eux deux personnages influents d'Alloûla, Mohamed beni Assen et Mohamed beni Ali, qui reviennent du pèlerinage de la Mecque. Ils nous serviront, du reste, d'intermédiaires dans nos premiers rapports

avec le peuple habitant la contrée que nous allons visiter.

L'Adonis quitte Aden le 29 pour se rendre à Bender Merâya.

Pendant la traversée, notre attention se reporte tout naturellement sur nos deux passagers indigènes.

Mohamed beni Ali a près de trente-cinq ans; grand, privé d'un œil, abîmé par la petite vérole, il a l'air rude et farouche. Son sourire laisse à découvert des dents d'une blancheur éclatante.

Mohamed beni Assen, son neveu, est d'une beauté caractéristique ; son profil parfaitement régulier, ses yeux grands ouverts, sa barbe naissante. La douceur de ses manières forme un contraste bizarre avec les allures de son oncle. Les armes qu'ils portent tous deux sont loin d'être remarquables; on dirait qu'elles ont été détachées des accessoires d'un théâtre; elles sont tout à fait indignes de guerriers haut placés.

Ali et Assen nous fournissent d'intéressants détails sur les ports du golfe d'Aden. En échange, nous leur montrons quelques échantillons de marchandises européennes qui excitent vivement leur curiosité. Certains de ces objets ne leur sont point inconnus; et ils ont dû en recueillir de semblables parmi les épaves des deux naufrages consécutifs du *Meï-*

Kong et du *Cachemire* (1) ; aussi ne manquent-ils pas de nous faire entendre que l'usage de ces objets leur est familier et qu'ils sont parvenus eux-mêmes à se rendre compte de leur destination. Je remarque à cette occasion combien l'esprit d'observation est développé chez ces indigènes. L'avenir devait m'en fournir d'ailleurs des preuves bien plus singulières.

Nous mettons notre interprète Abdul (2), entièrement au service de nos deux pèlerins, et nous sommes pour eux de la plus grande prévenance. Moi-même, surmontant mes répugnances, je panse avec grand soin une plaie de *l'Yémen* (3), que le jeune Assen porte à la jambe.

Ali et Assen s'extasient surtout devant la portée de nos armes, que nous nous amusons à essayer

(1) Le « Meï-Kong » appartenant aux Messageries maritimes, faisait la ligne de Marseille à Shangaï ; il se brisa près de Waddy Tohen entre Râs Chenaref et Râs Jerdaffoûn.

Le « Cachemire » de la Compagnie Bristish India, faisait la ligne de Zanzibar à Aden. Il se perdit à côté même du « Meï-Kong », juste huit jours après.

(2) Abdhouraman Guindi, familièrement appelé Abdul : interprète attaché à notre expédition et qui nous rendit de réels services, tant par son dévouement que par sa rare intelligence ; nous l'avions pris en passant à Port-Saïd. Originaire de la Haute-Égypte, il s'exprimait fort bien en français ; il savait, en outre, le grec, l'italien, l'allemand et écrivait ce dernier idiome.

(3) On appelle Yémen la partie sud de l'Arabie. Cette contrée a donné son nom à des plaies qui y sont fort communes et qui guérissent très difficilement, tant à cause du climat que de la malpropreté des habitants.

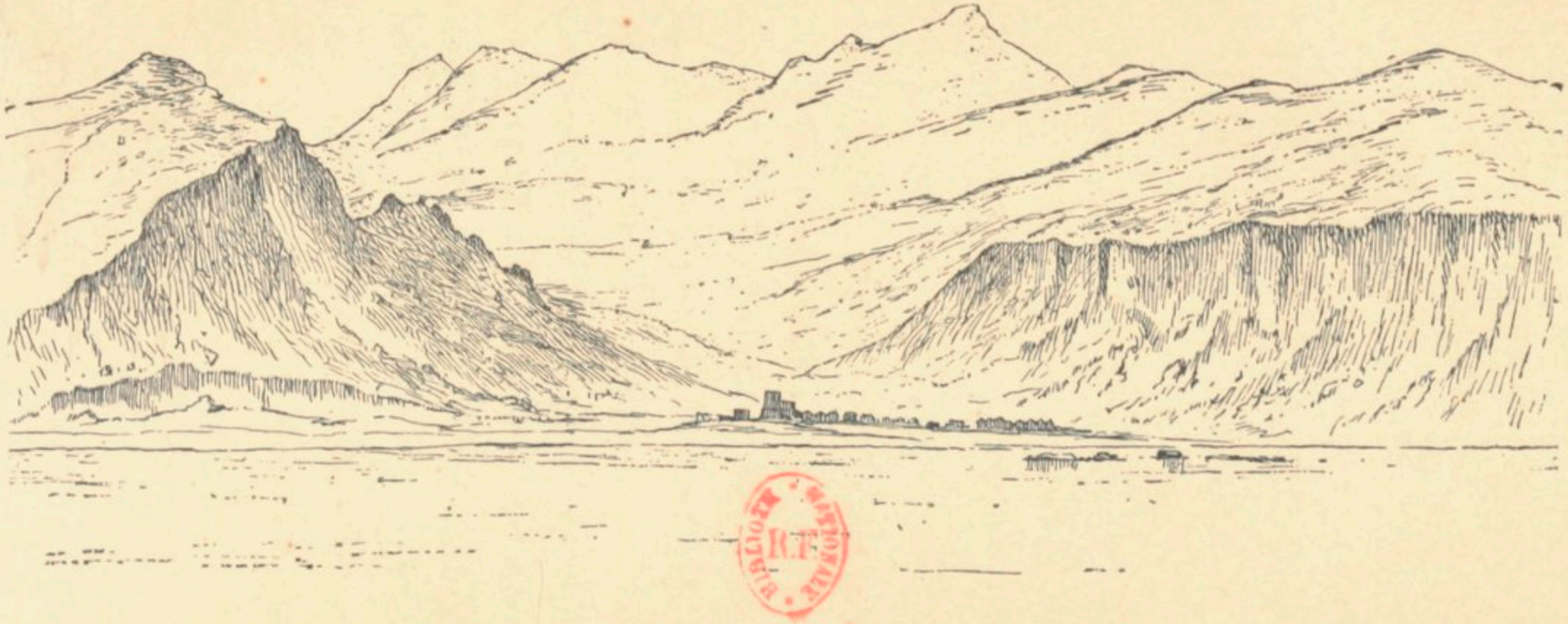
devant eux. Mais ce qui met le comble à leur étonnement, c'est le tirage, sur papier, de quelques clichés photographiques faits par moi, à Aden. Il s'agit de types de femmes musulmanes ; à leur vue Mohamed beni Ali manifeste toute sa réprobation pour ce manquement aux lois du Prophète, qui interdit aux croyants de faire reproduire leurs traits.

Le 31, nous sommes en vue de la côte. A la tombée de la nuit, nous apercevons Râs Orbé (en çomali *Dourboh*), petit fort et village situés à l'ouest un peu avant Bender Merâya.

Les hautes montagnes qui entourent Râs Orbé sont couvertes de verdure ; taillées à pic à quelques centaines de pieds de hauteur, elles forment une petite crique, au fond de laquelle se détachent la forteresse et les habitations.

Nous sommes bientôt en face de Bender Merâya ; mais nous décidons d'attendre jusqu'au lendemain pour descendre à terre ; en conséquence, le capitaine prend ses dispositions pour le mouillage.

Dès le premier jour, il avait été convenu que nos deux hôtes iraient avec Abdul porter la lettre adressée par Assan Ali à Sementar Osman, gouverneur de Merâya. Quel n'est pas notre étonnement de les voir revenir sur cette décision et insister auprès du capitaine pour aller mouiller, le lendemain, en face de Guesli, port à quelques kilomètres


BIBLIOTHÈQUE R.F.

Râs Orbé (Dourboh).

vers l'est. Nous leur demandons assez vivement l'explication de leur conduite; ils nous avouent alors que Merâya et Alloûla sont en guerre depuis le naufrage du *Meï-Kong*, que Yousouf Ali, gouverneur d'Alloûla, leur frère et oncle, s'est révolté contre le sultan Osman Mahmoud et que, s'ils descendent à terre, leur vie sera sérieusement en danger.

Eu égard à la proximité de Merâya et de Guesli, nous cédons au désir des deux indigènes, et le lendemain matin, nous jetons l'ancre en face de ce dernier port.

Nous n'apercevons au fond de la baie que quelques huttes au milieu desquelles s'élèvent un fortin en pisé (1) et deux autres bâtisses moins hautes, qu'Ali nous dit être des mosquées.

A gauche, notre vue est bornée par le cap Râs Felek (en çomali *Abbo*) et la silhouette du village du même nom. A notre droite, de petits points noirs nous désignent *Guersa*, autre port moins important de la côte.

Quelques Çomalis sautent décidément dans une embarcation et viennent accoster *l'Adonis*. A la vue de leurs compatriotes, ils grimpent par les bordages, et de là gagnent la dunette où se tiennent nos passagers; rien de curieux comme de les voir

(1) Le pisé chez les Çomalis est une sorte de mortier composé de terre glaise et de paille hachée.

embrasser respectueusement les mains d'Ali et d'Assen, et les entourer des témoignages de la vénération la plus ardente. Les naturels se groupent ensuite autour d'eux pour répondre aux questions que les pèlerins leur adressent.

Notre interprète les écoute attentivement, nous répétant mot par mot chacune de leurs paroles. De leur conversation, il ressort que la guerre n'est point encore engagée entre Alloûla et Merâya ; qu'au contraire, il semble y avoir actuellement entente entre les deux partis. Après avoir longuement conféré des affaires de leurs pays, les Çomalis s'enquièrent auprès de leurs compatriotes de ce que nous venons faire en Medjourtine.

Nos hôtes fournissent à cet égard de nombreuses explications et attestent combien nous avons été complaisants pour eux, témoignant le désir qu'on nous traite amicalement et qu'on nous aide dans nos relations commerciales.

L'embarcation indigène regagne terre pour aller porter ces nouvelles. Nous chargeons en outre ceux qui la montent de faire parvenir à Merâya, une lettre de Mohamed beni Ali pour le gouverneur de cette dernière ville, Sementar Osman.

Deux heures après, nous recevons la visite du conseiller de Sementar, nommé Abdallah, venu tout exprès à Guesli, pour s'informer du motif qui

amenait sur la côte notre steamer dont les feux avaient été aperçus la nuit précédente et avaient alarmé la population de Merâya.

Abdallah est un homme de haute taille, d'environ 45 ans, la barbe grisonnante, la physionomie douce et réfléchie. Il s'écoute parler avec une gravité digne et prononce de temps à autre, non sans une certaine emphase, quelques mots d'anglais, qu'il a appris pendant un séjour de plusieurs mois à Bombay.

La présence à bord d'Assen et d'Ali, parents, comme nous l'avons dit, du gouverneur rebelle d'Alloûla, rend fort circonspecte la conversation d'Abdallah. Il la fait rouler presque tout entière sur la guerre actuelle.

Il ne l'attribue point au partage des épaves du *Meï-Kong*, mais aux idées d'indépendance de Youssouf Ali vis-à-vis du sultan Mahmoud. A l'entendre, c'est la seule cause de cette lutte intestine qui n'est selon lui que suspendue et doit reprendre dès l'arrivée des Bédouins (1) (en çomali *Djingals*) que l'on attend de l'intérieur. Nous sommes frappés du mutisme impassible que conservent Ali et Assen pendant cet entretien qui les touche de si près.

Abdallah nous recommande de ne point séjourner

(1) Sous cette dénomination générique, on comprend les populations nomades de l'intérieur, habitant spécialement les montagnes, et réputées pour leur courage, leur adresse et leur férocité,

trop longtemps à Alloûla, car nos rapports avec cette ville pourraient compromettre ceux que nous désirons entamer avec les autres points de la côte Medjourtine. Il nous invite enfin à descendre à terre où il nous escortera.

A peine avait-il fini de s'entretenir avec nous, qu'une discussion fort vive s'élève alors entre lui et le jeune Assen, relativement aux idées insurrectionnelles du père de ce dernier, frère de Yousouf Ali, et engagé dans la révolte contre le sultan Osman Mahmoud.

Pendant ce temps, nous armons nos embarcations : et, toutes nos dispositions prises, nous allons rendre visite au gouverneur Sementar, qui s'est également transporté de Merâya, sa résidence habituelle, à Guesli.

Nous sommes précédés par Abdallah et les autres indigènes qui l'ont accompagné. Ils nous conduisent vers un gourbi au milieu de la place du village où nous attend Sementar Osman, entouré de guerriers, au nombre de cinquante environ, tous armés de leurs lances et de leur boucliers; leur attitude est fière et imposante.

Abdallah nous présente au gouverneur qui serre amicalement la main à chacun de nous, pendant qu'il prononce le *Salamalekoum* d'usage, en nous disant que nous sommes les bienvenus. Sementar a même

la prévenance de nous faire comprendre que le soleil encore trop fort pourrait nous incommoder et que nous serons beaucoup mieux pour notre conférence à l'ombre de la forteresse.

Nous l'y suivons. Par terre sont étendues de grandes nattes sur lesquelles nous prenons place. En face de nous s'accroupissent en demi-cercle le gouverneur et ses soldats qui conservent le plus profond silence.

Notre interprète remet alors à Sementar la lettre d'Assan Ali; le gouverneur la tourne et la retourne dans ses doigts, puis nous la rend en avouant qu'il ne sait pas lire, et prie Abdul d'en faire la lecture à haute voix; ce que fait ce dernier tandis que Sementar accompagne chaque phrase d'un *nam* (1) approbatif.

En réponse à cette lettre, les indigènes nous expliquent que les menaces de guerre ont activé le départ des marchandises sur Bombay et sur Macalla ; que cependant, il reste à Bender Khor un stock d'arrivages assez considérables que nous pourrions échanger.

Sementar nous témoigne ensuite combien il sera heureux de nous voir entrer en relations avec lui, faisant l'éloge du Çomali Medjourtine et de la sûreté de sa parole; au reste, ajoute-t-il, son premier de-

(1) Le sens textuel de ce monosyllabe est: *Je comprends.*

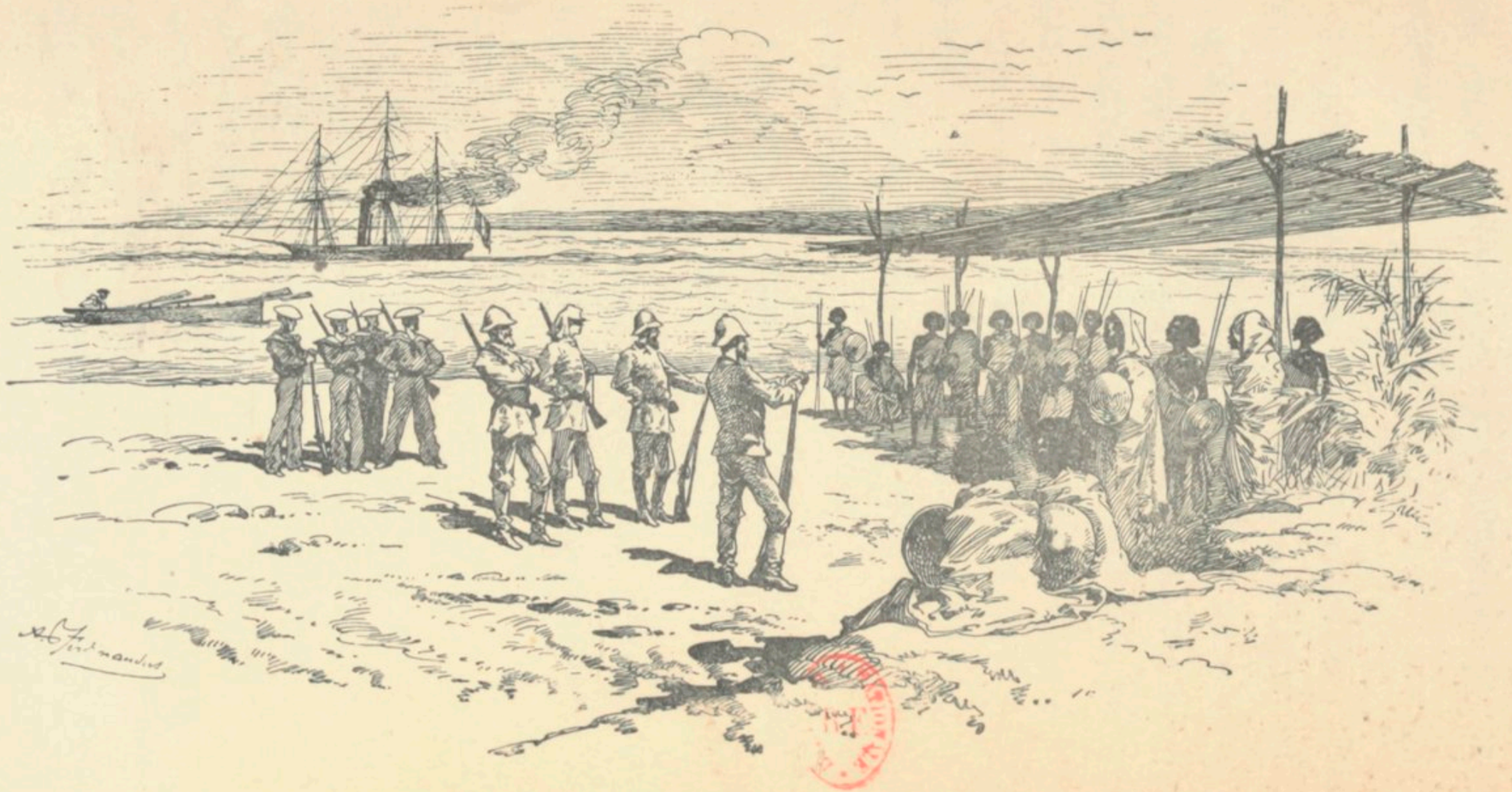
voir sera d'en référer au sultan Osman Mahmoud qui nous confirmera bien certainement toutes ses assertions.

Pendant le cours de cet entretien, j'examine attentivement tous ces types étranges, et je suis frappé de la variété de leurs expressions et de leur caractère ; pas un ne se ressemble. Les cheveux frisés et tombant sur les épaules, la moustache fine, la barbe clair-semée, celui-ci, malgré sa peau noire, nous rappelle nos beaux mousquetaires d'autrefois; la tête rasée, la figure imberbe, l'air insolent, le regard cynique, celui-là semble échappé de nos bagnes.

La physionomie générale de ce groupe révèle l'orgueil et l'esprit d'indépendance.

La conversation finie, nous prenons congé du gouverneur en lui demandant la permission de parcourir le village.

En dehors de la forteresse, des deux mosquées et d'une autre maison, bâtie en pisé, Guesli ne compte que des huttes en chaume et en feuilles de palmier, au nombre de quarante environ, éparses par groupes de trois ou quatre. Jusqu'à une centaine de mètres en dehors de cette agglomération, pas la moindre trace de végétation ; l'eau qui séjourne dans des puits creusés dans le sable y est



Débarquement à Guesli.

assez bonne; mais cependant les habitants préfèrent aller la chercher à la source de Merâya.

A notre passage, les femmes et les enfants s'avancent sur le seuil des cases pour nous voir, en poussant le cri de « Frengi ! Frengi ! » (les Français, les Français!) ; mais dès que nous approchons pour les regarder de plus près, tout ce monde s'éclipse comme saisi de peur.

Nous regagnons notre embarcation ; au moment où elle pousse au large, Abdallah, qui ne nous avait pas quittés, nous fait, de la part de Sementar Osman, la recommandation de nous méfier quand nous irons à Alloûla, de toute personne autre que nos passagers, et surtout, puisque nous devons revenir à Merâya, de ne pas ramener de partisans de Yousouf Ali.

II

Aspect de la côte. — Alloûla. — Notre entrée en rade. — Nos visiteurs. — Notre réception à terre par Yousouf Ali. — Un vol de sauterelles. — A travers la ville. — Retour à Merâya. — Appréhensions de Sementar pour venir nous voir à bord. — Il s'y décide. — L'équipage de *l'Adonis* à la fontaine de Merâya. — Départ pour Râs Haffoûn.

Le 2 février, nous partons pour Alloûla; nous rencontrons à la hauteur du Râs Felek (cap *Belmok*) une quantité de boutres se livrant à la pêche des nacres et des perles.

La côte que nous suivons n'est guère accidentée; elle se déroule sur notre droite comme une grande bande blanche; derrière surgissent les montagnes de Merâya.

Au moment où nous allions doubler ce cap, simple rocher d'une centaine de mètres taillé à pic, nous apercevons à l'horizon une ligne noire qui se prolonge indéfiniment. Elle est formée par des myriades de cormorans (*graculus latter*) qui, d'après ce que nous sûmes plus tard, stationnent continuellement dans ces parages et nichent tous à Abdul

Khori ou sur deux points de la côte nommés Djebeur Seghîr et Djebeur Kébir (1).

Nous sommes bientôt en face d'Alloûla. Nos deux voyageurs, Ali et Assen, montés sur la passerelle, s'agenouillent pour remercier Mahomet, puis quittent leurs costumes de pèlerins pour revêtir le grand pagne (2).

Suivant leur désir, nous annonçons leur arrivée en arborant le pavillon musulman et en tirant quelques coups de canon. En réponse, les boutres de Yousouf Ali nous saluent de leurs espingoles.

Le jeune Mohamed Assen ne peut contenir sa joie.

Avec orgueil, il nous fait compter la petite flottille de son oncle, nous demandant si nous supposons que Merâya puisse lutter contre des forces semblables.

Peu d'instants après le mouillage, nous sommes accostés par une embarcation montée par quelques Çomalis qui viennent respectueusement

(1) J'aurai à revenir longuement sur ces deux points dans la deuxième partie de ce volume.

(2) Ce vêtement est simplement formé de huit coudées ou « doudouns » de calicot ou toile américaine.

Si le Çomali est marié, son pagne est fait de deux longueurs semblables juxtaposées. S'il est célibataire, le vêtement n'a qu'une seule largeur de même mesure. Les Çomalis fashionnables ornent leur pagnes de franges ou de tresses de couleur.

baiser les mains des pèlerins. Dans le nombre, est un indigène vêtu d'un gilet bleu, qui n'est autre qu'un gilet ayant appartenu au premier chauffeur de notre steamer, ex-naufragé du *Meï-Kong*. Le nom de « Bruno », écrit en toutes lettres sur le revers, en accuse la provenance.

Une seconde embarcation ne tarde pas à arriver ; elle est montée par un Arabe, mercenaire de Macalla, armé jusqu'aux dents et dont l'accoutrement ne peut guère se décrire, de manière à donner même une faible idée de ce singulier personnage. Estropié de la jambe droite, il porte un turban et une jupe rouge. A sa ceinture pendent sabres, poignards et poudrières en argent avec incrustations de corail, le tout soutenu par un baudrier en cuir de la largeur de deux centimètres, clouté d'argent, et auquel, de distance en distance, sont agrafées de petites pendeloques ; cet étrange personnage tient à la main un long fusil à mèche.

Ce n'est ensuite qu'une procession continuelle de nouveaux visiteurs jusqu'au moment où Mohamed beni Ali et le jeune Assen prennent congé de nous.

Ils reviennent vers les trois heures. Deux embarcations les accompagnent : dans l'une, Mohamed beni Assen le père, avec tous ses domestiques ; dans l'autre, Yousouf Ali, son frère et quelques soldats.

Yousouf porte un riche costume, turban de soie, casaque noire avec arabesques d'or et jupe en soie ; à sa ceinture pend un sabre à fourreau d'argent. Il tient à la main un revolver, du modèle de ceux dont la police anglaise est armée, et qui provient certainement du *Meï-Kong* ou du *Cachemire*.

Le père du jeune Assen porte le costume çomali dans toute sa simplicité. Il nous remercie de toutes les complaisances que nous avons eues pour son fils, se mettant entièrement à notre disposition pour nous édifier sur les ressources de la Medjourtine.

La dunette est à moitié garnie par tout ce monde qui forme un groupe des plus bizarres, et que je regrette de ne pouvoir photographier.

Le gouverneur Yousouf ne parle pas beaucoup. En revanche, il demande souvent à boire et Mohamed beni Ali qui se considère à bord comme chez lui, depuis la traversée, fait les honneurs, débouchant quelques bouteilles de sirops qui sont absorbées dans un clin d'œil.

Nous n'avons d'autres moyens de nous débarrasser de tous les importuns qui continuent à arriver, qu'en témoignant à Yousouf Ali notre désir de l'accompagner à terre.

Dès notre arrivée sur le rivage, nous sommes entourés par la foule qui nous attend. Le spectacle est moins imposant que celui de la veille, mais

plus curieux : la diversité des types arabes, souhaélis, etc., qui nous suivent est peut-être plus frappante encore.

Nous nous acheminons, précédés par nos hôtes, vers la citadelle, au pied de laquelle nous prenons place ; et tout autour de nous se groupent Yousouf et ses soldats.

Parmi ces derniers, je remarque quelques Bédouins de Macalla, loués pour la guerre. Ils ont les cheveux lisses et fort longs, noués par une corde en poil de chameau ; le torse et les jambes nus ; autour des reins une simple *fouta* (1) que supporte un ceinturon ; à ce ceinturon sont suspendues toutes sortes de poignards, et les accessoires divers de leurs longs fusils à mèche.

Je puis observer tout ce monde à loisir, car il s'écoule près d'un quart d'heure avant que nous n'échangions une seule parole.

Enfin, le jeune Assen se décide à rompre le silence. Il explique à haute voix le but de notre voyage, et fait part à ses compatriotes du désir que nous avons de nous créer des relations chez les Medjourtines. Il donne ensuite l'ordre à un de ses serviteurs d'aller nous chercher des produits du pays.

(1) La *fouta* ou jupe est un morceau d'étoffe large d'un mètre et long de deux ou trois, avec lequel les naturels se ceignent les reins.

Pendant ce temps-là, on nous offre une espèce de breuvage, composé de café et de gingembre, dans des tasses d'une propreté plus que douteuse. Nous nous regardons tous avant d'en absorber le contenu, mais il faut bien en passer par cette singulière coutume pour ne pas froisser l'amour-propre de ceux qui nous reçoivent.

Les échantillons qui nous sont soumis sont tous de belle qualité. Ils se composent de nacres, de gommes et d'encens, etc.

Notre attention est un moment détournée de l'examen de ces produits par un vol énorme de sauterelles qui passe sur nos têtes. Je n'ai jamais vu ceux qui dévastent l'Algérie, mais un de mes compagnons assure qu'ils ne sont pas moins considérables en ce pays. Les vols de sauterelles, il est vrai, ne contrarient guère les Çomalis, car il ne se fait chez eux aucune culture, et il ne pousse pas sur leur terre un seul grain de blé ou d'autres céréales.

Nous prenons congé de Yousouf Ali pour aller voir le père d'Assen. Pour arriver à la case de ce dernier, nous sommes obligés de passer sur le bord d'une espèce de flaque d'eau qui n'est autre qu'un bras de la lagune de la rivière d'Alloûla. En cet endroit, les moustiques s'acharnent après nous,

avec cette faveur spéciale dont les maudits insectes honorent en tout pays les étrangers.

Heureusement pour nous, nous avons bientôt gagné la case où l'on nous attend. Nous nous y calfeutrons à la hâte pour ne point laisser pénétrer les *maringouins* (1) qui nous poursuivent.

Le père d'Assen s'excuse de ne pouvoir nous témoigner, autant qu'il le voudrait, combien il nous est reconnaissant de ce que nous avons fait pour son fils. Il nous inviterait bien à dîner avec lui, dit-il, mais il sait que notre nourriture est tout autre que la sienne; il nous offre en même temps deux moutons superbes.

Sa conversation ne fait que nous confirmer tout ce que l'on nous a dit sur le départ des récoltes de l'année. Il nous promet cependant, si nous le voulons, de nous assurer personnellement une grande partie des arrivages pour l'avenir.

La nuit s'approche à grands pas et le muezzin appelle à la prière. Nous regagnons notre embarcation en suivant cette fois le bord de la mer, pour éviter les moustiques de la lagune. En revanche, nous sommes forcés de passer devant un campement de pêcheurs de requins où près de 150 squales étendus sur le sable exhalent une odeur infecte.

(1) C'est le nom qu'on donne à cette sorte de moustiques.

Toute la soirée, les équipages des boutres qui nous entourent ne cessent de faire entendre leurs chansons guerrières accompagnées sur la *darbouka* et le *tam-tam* en signe de démonstrations amicales.

Nous y répondons en allumant sur l'avant quelques flammes de bengale rouges et vertes, spectacle assurément nouveau pour ces fils de l'Afrique sauvage.

Le lendemain, 3 février, dès le matin, le jeune Assen vient nous faire ses adieux. Il nous demande de la part de Yousouf Ali et de son père, de revenir à Alloûla quand nous aurons fini nos affaires à Merâya. Pendant notre absence, il s'informera de ce qu'il peut y avoir de marchandises sur place pour nous faire une offre ferme à notre retour.

Nous partons donc pour Merâya, serrant la côte de plus près qu'en venant.

A hauteur de Bender Felek, nous apercevons la carcasse échouée d'un navire. Nous apprîmes plus tard que c'était l'épave d'un charbonnier anglais qui s'était perdu là, il y avait cinq ans.

Quelques heures après, nous sommes mouillés en vue de Merâya.

A notre approche, les Çomalis sont tous accourus sur la plage. On hisse le pavillon musulman sur la forteresse, en réponse à notre salut.

Un canot se détache de suite de terre, amenant

Abdallah et quelques soldats. Il nous informe que le gouverneur tient à nous recevoir et qu'il nous attend.

Nous nous rendons de suite à cette invitation.

A peine notre embarcation touche-t-elle au rivage que nous sommes entourés et conduits vers l'une des forteresses, sorte de tourelle en pisé à trois étages bas et poussiéreux.

Nous arrivons à la salle haute par un escalier étroit. Sementar nous y attend revêtu de ses plus beaux habits : son costume est à peu près le même que celui de Yousouf Ali. Il nous tend affectueusement la main, nous faisant signe de prendre place à ses côtés.

Au moment de quitter le bord, Abdallah nous avait fait observer qu'il était inutile de prendre nos armes, que nous verrions la population nous recevoir sans démonstration aucune.

En effet, tous les Çomalis qui viennent assister à notre entrevue n'ont pas d'armes et les premières paroles de Sementar à notre chef sont celles-ci : « Mon peuple te remercie de vouloir entrer en relations avec lui, et tu pourras toujours compter sur son amitié. »

Il nous demande quelles nouvelles nous apportons d'Alloûla.

Nous lui répondons alors que, selon notre pro-

messe, nous avons simplement ramené nos passagers sans nous inquiéter des dissentiments qui existent entre lui et Yousouf. Mais Sementar, se contentant de sourire, paraît accueillir cette réponse avec quelque incrédulité.

On nous apporte comme à Alloûla un breuvage à la cannelle et au gingembre, et nous sommes obligés de le boire tour à tour dans la même tasse.

Nous prenons congé du gouverneur pour aller nous promener jusqu'à la fontaine, accompagnés par Abdallah et quelques Çomalis.

Nous traversons une assez grande étendue de terrain parsemée d'arbustes épineux, pour nous enfoncer ensuite dans un bois d'acacias mimosas où fourmillent toutes espèces d'oiseaux aux couleurs les plus variées.

Chemin faisant, nous tirons quelques tourterelles et arrivons à la fontaine, sans nous être aperçus de la longueur de la route.

L'eau, quoique peu fraîche, en est très bonne; et, comme je l'ai dit plus haut, on vient l'y puiser de Guesli, qui est fort loin.

Il est trop tard pour songer à aller plus avant. Nous revenons donc sur nos pas.

Le soleil va disparaître à l'horizon, et Merâya se détache devant nous sur un ciel rouge, dont les reflets dorent ses fortins et ses cases.

Nous contemplons avec une religieuse admiration ce spectacle splendide lorsque notre attention est détournée par les cris des enfants qui se sont mis à la poursuite d'un serpent (genre *etherurus*). Nous les rejoignons au moment où ils viennent de le tuer. Ce reptile est long d'environ 25 centimètres, très effilé et d'une couleur rosée. Les Çomalis semblaient en avoir très peur ; à leur dire, la piqûre en est mortelle (1).

Il est presque nuit quand nous rejoignons notre embarcation. Les hommes sont tous à la mosquée. Les femmes prient agenouillées sur des nattes devant leurs cases.

Seul Abdallah nous accompagne jusqu'à la plage, et nous le quittons en lui recommandant de rappeler à Sementar la promesse qu'il nous a faite de venir à bord le lendemain.

4 février. — Au point du jour, nous recevons une première visite d'Abdallah qui nous informe que le gouverneur a été indisposé et qu'il viendra un peu plus tard.

Quelques heures après, Abdallah revient, nous apportant les excuses du gouverneur et nous prévenant qu'il ne faut point compter sur lui.

Notre interprète Abdul n'ajoute pas confiance en

(1) Les Çomalis appellent les serpents *anéche*, quelquefois *abesso* ; mais ce dernier mot désigne plus spécialement les anguilles de mer ou murènes.

ses paroles, et à force de questions, il finit par nous apprendre que notre voyage à Alloûla a vivement inquiété la population et qu'on redoute que nous ne nous emparions de Sementar pour le livrer à Yousouf; que, toute la nuit, il a été gardé à vue, de crainte que nos hommes ne se saisissent de sa personne.

Assez contrariés de ce contre-temps, alors que nous avions tout préparé pour la réception de ce personnage, nous nous décidons à accéder à ses désirs en descendant nous-mêmes à terre.

Sementar s'excuse de ne pas avoir pu se rendre à notre invitation. Il affecte, à notre entrevue, d'être plusieurs fois obligé de sortir. Nous sommes édifiés à l'égard de sa maladie.

Après quelques pourparlers, nous offrons au gouverneur une paire de revolvers montés en ivoire, sans le remercier du lait et des moutons qu'il nous a envoyés le matin, pour qu'il ne suppose pas que ce cadeau lui est fait en retour.

Nous insistons ensuite pour que, le lendemain, il vienne nous voir. Il nous le promet, et je prends vis-à-vis de lui l'engagement d'aller le chercher moi-même.

Au moment de se séparer de nous pour aller à la mosquée, Sementar nous dit à haute voix que nous

sommes les *aman*, c'est-à-dire « bienvenus et inviolables »; que nous pouvons nous considérer comme chez nous, et qu'il nous donne pleine liberté d'aller et venir, de chasser et de parcourir en tout sens Merâya et les environs.

Nous nous empressons d'user de ces droits. Pendant que nos compagnons se dirigent tranquillement vers la montagne, je me sépare d'eux pour m'enfoncer dans le bois d'acacias. Je suis escorté par un neveu du gouverneur, Mahmoud Addi, lequel est paré de ses plus beaux habits. Il a revêtu son pagne blanc que noue à la taille une cordelière à glands rouges, et porte son bouclier et ses lances ; ses longs cheveux flottent épars sur ses épaules. De temps à autre, il vient amicalement s'appuyer sur moi, me montrant quelque joli site, ce qui prouve bien que cette nature sauvage n'est point absolument dépourvue de l'intelligence du beau.

A notre retour, Abdul qui est resté avec Sementar Osman, nous apprend que ce dernier lui a demandé s'il n'était pas possible d'échanger ses revolvers pour un fusil. Était-il embarrassé pour s'en servir ? Je ne signale ce fait que pour le rattacher à ce que dit le commandant Guillain dans son ouvrage : « Si vous faites quelque cadeau à l'un des chefs de ces peuplades, il ne craint pas de vous demander de le remplacer par un autre objet. »

5 février. — Mahmoud et Abdallah arrivent dès le matin nous informer que le gouverneur est disposé à se rendre à bord.

Suivant ma promesse de la veille, je me rends à terre dans notre canot. Je suis reçu comme à notre arrivée à Guesli sous le gourbi, au milieu duquel se trouvent quelques Çomalis, qui me prient d'attendre un moment Sementar. Celui-ci arrive bientôt paré de ses plus beaux habits.

Nous nous acheminons ensemble vers l'embarcation; nous sommes circonvenus par la foule, qui, tiraillant ce pauvre gouverneur en tout sens, veut absolument l'empêcher d'aller à bord. Cette attitude de la part de la population concorde bien avec ce qu'Abdallah a raconté hier à notre interprète. Sementar parvient enfin à se dégager non sans imposer d'un ton ferme sous autorité, et prend place dans le canot qui pousse au large; toutefois, en même temps que lui, y sautent une dizaine de naturels dont il ne peut se débarrasser.

Sementar prend place sur la dunette, s'allongeant comme un pacha dans un grand fauteuil, et entre de suite en conversation avec nous, raisonnant avec beaucoup de sagacité. Il nous informe que déjà un courrier est parti pour prévenir le sultan Osman Mahmoud, et nous demande si nous voudrons con-

sentir à stationner six jours pour attendre son arrivée.

Notre temps est compté; aussi nous est-il impossible d'accéder au désir du gouverneur. Nous concluons donc en acceptant de sa part des lettres et deux messagers qui nous mèneront à Râs Haffoûn, port le plus proche de la résidence du sultan. Nous voulons en effet atteindre le plus rapidement possible la côte Bénadir qui est le but principal de notre expédition.

Cet entretien fini, nous nous séparons de Sementar, non sans nous donner rendez-vous pour le lendemain, afin d'asseoir d'une façon définitive les bases d'une entente commerciale solide et fructueuse.

6 février. — Au point du jour, l'équipage de *l'Adonis* descend à terre pour aller laver son linge à la fontaine. Je gagne avec lui le rivage, mais je reste seul à Merâya, avec l'intention de prendre une vue du village.

Assis sur la caisse contenant mes appareils photographiques, j'attends le lever du soleil.

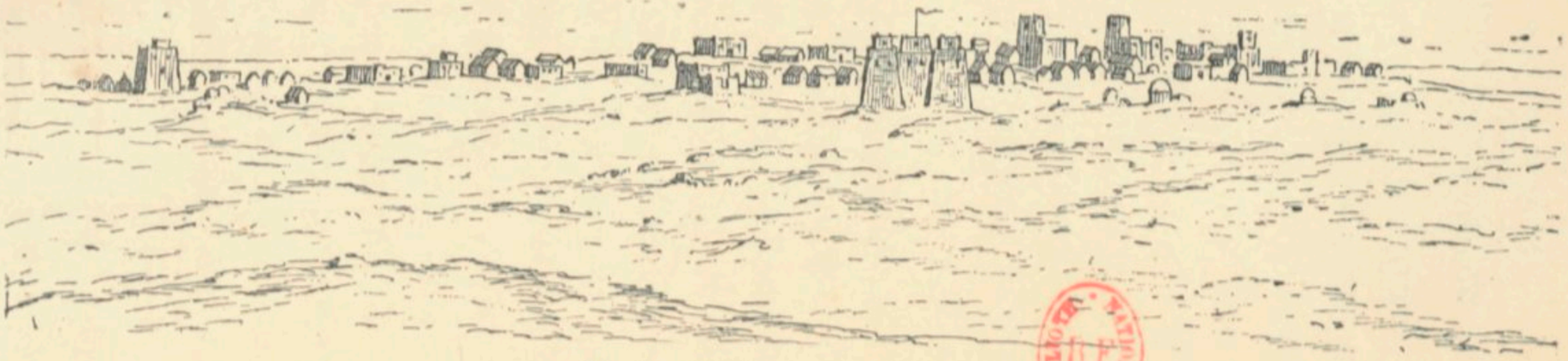
Les Çomalis sortent de leurs cases pour aller faire leurs ablutions à la mer et passent devant moi comme de grands fantômes blancs. L'un d'eux s'approche tout en manifestant quelque crainte; mais il est bientôt rejoint par d'autres qui m'aident

complaisamment à transporter mon instrument.

Pour me sauvegarder des préjugés que peuvent nourrir ces esprits fanatiques et ignorants, je m'abstiens de leur dire quelles sont mes intentions. Je commençais néanmoins à être fort embarrassé pour répondre à toutes leurs questions que je saisissais par leur pantomime, lorsque l'un d'eux, qui disait être allé à Bombay, leur fit une longue théorie pour leur démontrer à quoi mon appareil pouvait servir.

Chacun alors de s'empresser autour de moi pour me voir opérer; mais comme je crains d'être gêné dans mon travail, je leur fais tout simplement promener le disque du soleil sur la glace dépolie, en leur faisant croire que cette observation me sert pour régler ma montre. Cette explication ne suffit pas à me débarrasser de mes curieux, et à chaque instant, quelqu'un d'eux vient se placer juste devant mon objectif; aussi, fatigué de ces obsessions, je lève le siège pour m'en aller de l'autre côté de la mare, espèce de flaque d'eau saumâtre produite par l'infiltration de la mer, et entourée de tamarins; là je puis à loisir effectuer mes opérations sans être dérangé.

Pendant l'exposition de mes clichés, huit ou dix femmes viennent prendre leur bain du matin. Ma présence ne les effarouche pas le moins du monde.



Bender Merâya (vue côté Sud).

BIBLIOTECA MATEMATICĂ

Elles s'amusent comme des enfants, s'aidant réciproquement dans leur toilette.

Le soleil donne à leurs corps le lustre du bronze, rehaussant, par les tons clairs qu'il y jette, la gracieuseté et la pureté de leurs formes.

Mon opération terminée, je rejoins mes compagnons; je les trouve en contemplation eux aussi devant un groupe de jeunes filles venues pour puiser de l'eau, et que la présence des « Frengi » n'a point intimidées.

Non sans quelque coquetterie, elles aident nos hommes à rafraîchir leur linge, mais cela sous les yeux d'une vieille duègne, horrible figure dont la laideur grimaçante contraste avec la grâce de ses pupilles.

Nous revenons à bord pour préparer notre dernière entrevue avec le gouverneur avant de quitter Merâya.

Dans l'après-midi, Sementar Osman nous reçoit avec ses gens, sur la place, et nous lui faisons alors connaître non verbalement, mais par écrit, les clauses dans lesquelles nous entendons circonscrire nos futures relations.

Au milieu de l'entretien, il nous demande la permission d'aller prier. Il revient au bout de quelques instants, adhérant pleinement à nos conditions, et nous nous séparons au milieu de toutes sortes de

démonstrations amicales. Abdul sera chargé de la rédaction de cette sorte de traité et viendra le lui remettre dès le lendemain.

7 février. — Réflexions faites, nous préférons porter nous-mêmes à Sementar le texte de notre convention. Lecture en est donnée une dernière fois à haute voix.

Le moment de la signature est pour Sementar Osman le quart d'heure de Rabelais ; mais, bien que ne sachant point écrire, il fait au bas de la page un griffonnage quelconque, en priant son conseiller de signer pour lui.

Cela terminé, on nous demande nos noms, et chacun des assistants se met à les épeler pour pouvoir bien les retenir.

Enfin Sementar nous remet une lettre pour le sultan Mahmoud, nous donnant pour estafette un nommé Yousouf ben Mohamed (1); ce dernier ar-

(1) Nous donnons le texte de cette lettre comme spécimen du style officiel employé par les hauts dignitaires çomalis:

« Lettre du gouverneur de Merâya, au grand sultan Osman Mahmoud.

« El Hadji Sementar Osman, gouverneur de Merâya à Osman Mahmoud, Sultan des Çomalis depuis Bender Ziyâda jusqu'a Râs el Quel, demeurant à Nobir, sa capitale.

« Louange à Dieu seul, grand seigneur, au respecté et aimé Sultan Osman Mahmoud, à Noûr Osman et tous les personnages de l'État. Que Dieu vous conserve la vie, je vous salue et vous souhaite la bonne grâce et bénédiction de Dieu. Nous vous écrivons de Bender Merâya. Tout chez nous va bien. Nous vous

rive revêtu de ses armes et en tenue de route. Nous regagnons le bord avec lui.

Pendant que *l'Adonis* allume ses feux, Abdallah vient nous demander le *bachis* pour ses services rendus; il nous informe en même temps qu'il compte sous peu partir pour Aden et qu'en conséquence, nous pouvons lui confier notre courrier. Abdallah nous prie en outre de bien nous souvenir de lui quand nous reviendrons et de lui apporter un beau cadeau, s'il s'est consciencieusement acquitté de cette mission.

Au moment où nous dérapons, nous apercevons à côté de Yousouf un nommé Fârah, qui veut, lui aussi, se rendre auprès du sultan, et que Sementar Osman a adjoint à notre messager.

dirons qu'il vient d'arriver ici des messieurs français, etc..... Nous vous prions de leur être utile et de les respecter; si ces messieurs désirent entrer en relations avec vous, nous vous engageons à le faire. Ces messieurs pourront chaque année vous apporter tout ce dont vous aurez besoin. Ensuite, lorsque ces messieurs repartiront, je vous prie de les recommander dans tous les pays où ils désireront aller.

« Celui qui prie Dieu continuellement pour vous.

« El Hadji Sementar Osman, Mohamed Chiroa.

« El Hadji Edriss Mahmoud. »

III

Nous doublons le cap Gardafui. — En face d'Haffoûn. — Pêche de deux poissons monstrueux. — Fuite d'un esclave. — Sementar Ougarien. — Un visiteur peu délicat. — Ascension du Djebel-Hoûr. — Charge de cinq cavaliers contre un photographe. — Le médecin du bord. — Entrevue avec les notables d'Haffoûn. — Arrivée de Noûr Osman, tuteur du sultan. — Le conseil des ministres Çomalis. — Départ pour Mogadoxo.

7 février. — Nous sommes en route. La situation d'Alloûla et de Merâya nous force à ne point nous arrêter de nouveau au premier de ces deux ports. Nous doublons rapidement Râs Bouah, les deux pointes de Gardafui (Râs Jerdaffoûn et Râs Chenaref), dont les sommets se perdent dans les brumes, et le cap Ali Besquel.

8 février. — Le lendemain matin, nous nous réveillons dans la baie du sud, en face du village de Haffoûn. C'est une agglomération de huttes, sans la moindre construction en terre, comme dans les ports que nous venons de visiter. Elles sont circulaires et recouvertes de nattes ; leur aspect est mi-

sérable et dénote que Râs Haffoûn n'est qu'un campement provisoire. Il est occupé pendant six mois de l'année seulement.

En face de nous, une petite colline en pain de sucre ; c'est Djebel Hoûr ; à ses pieds, une grande plaine qu'encadre une chaîne continue de petits mamelons, plaine sillonnée par le lit d'un torrent qui sert de déversoir aux eaux de ce bassin, pendant la saison des pluies.

Quelques boutres se balancent en rade. Dès notre arrivée, une embarcation se détache de terre et accoste le bord.

Elle nous informe que le sultan a quitté Haffoûn, qu'il est à deux jours et demi de marche, par voie de terre, dans l'intérieur. Nous décidons d'y envoyer Yousouf porteur d'un message de notre part, promettant à notre guide une bonne récompense s'il est vite de retour (1).

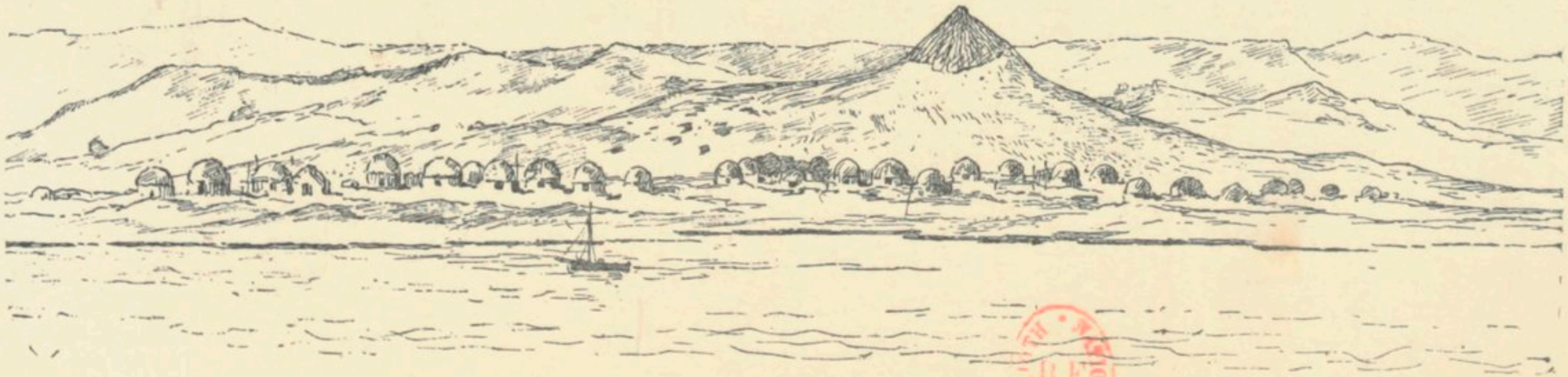
Au moment de se séparer de nous, les Çomalis

(1) Lettre du personnel de l'expédition :

« Au grand sultan Mahmoud.

« Que la bénédiction de Dieu tout-puissant soit sur ta majesté pendant toute ta vie et l'éternité. Nous arrivons de Merâya où nous sommes entrés en relations d'amitié avec ton peuple. Nous avons obtenu du gouverneur Sementar Osman un guide pour nous conduire auprès de toi. Nous venons te prier de vouloir bien nous accorder une audience pour aller te présenter nos hommages et te rendre les honneurs qui te sont dûs. Si tu consens à nous accorder cette faveur, envoie-nous une escorte et les moyens de nous mettre tout de suite en route pour ta résidence.

« Que la Bénédiction de Dieu demeure avec toi. »



Râs Haffoûn et le Gebel Hoûr.

nous demandent le bachis comme droit d'ancrage. Nous le leur refusons ; en échange, ils ne veulent pas conduire Yousouf à terre. Nous sommes forcés de faire armer notre canot qui revient immédiatement.

La journée se passe sans autre incident particulier que la prise de deux poissons monstrueux, ressemblant à ceux que nos pêcheurs provençaux appellent « rascasses ». Ces deux poissons mâle et femelle atteignaient le poids de 24 et 27 kilogrammes. Nous fûmes obligés de batailler pendant plus d'une heure pour nous rendre maîtres de ces énormes bêtes. L'authenticité d'une pêche semblable pourrait être contestée si, près des mêmes eaux, l'équipage du *Godavery*, navire des Messageries maritimes, n'avait pêché une *vieille*, de même espèce, du poids de 107 kilogrammes, poisson qui, pendant près d'une semaine, excita la curiosité des Mauritiens, appelés à voir ce phénomène.

Pendant la nuit du 9, l'homme de garde signale un homme à la mer. On cherche de toutes parts le long des flancs de *l'Adonis*, et l'on y trouve cramponné un pauvre malheureux noir dans le plus simple des costumes. On l'aide à grimper à bord. Il est dans un état de maigreur effrayante, couvert de cicatrices et tellement épuisé qu'il peut à peine

desserrer les dents. Un de nos chauffeurs, indigène à peu près du même pays, nous sert d'interprète auprès de lui.

Cet homme est un esclave qui vient de s'échapper de l'un des boutres en rade, où il est l'objet de toutes sortes de privations et de mauvais traitements, dont son corps porte les traces. Il nous demande protection, nous suppliant de le prendre avec nous ; pour s'arracher des mains des Arabes, il n'a pas craint de faire à peu près quinze cents mètres à la nage au milieu des requins. Le premier soin du capitaine est de faire donner à ce malheureux de quoi se couvrir et de quoi manger. Nous verrons demain quelle décision nous devons prendre à son égard.

Au sourire de satisfaction qui s'épanouit sur ses grosses lèvres noires, je découvre une rangée de dents blanches aiguisées à la lime. C'est, paraît-il, un usage dans son pays où l'on se bat, *unguibus et rostro*, pour défendre sa liberté.

Comme à Merâya, des feux restent allumés sur la plage pendant toute la nuit.

9 février. — Nous nous attendions à la visite du gouverneur. Il ne vient pas, froissé, paraît-il, de ce qu'on ne lui a pas envoyé de cadeau. Nous avons en échange celle du capitaine du boutre qui vient nous redemander son esclave. Il entre à cet

égard dans toutes sortes de considérations, disant que, si nous le conservons par devers nous, il se plaindra à qui de droit. Bref, bien que peu intimidés par de semblables menaces, nous rendons le malheureux noir, prévenant que notre intention est de rester quelques jours à Haffoûn; et que, si on lui inflige le moindre mauvais traitement, nous saurons faire comprendre ce que vaut notre protection. A l'idée de retomber entre les mains de ses anciens maîtres, le pauvre esclave se roule à nos pieds, sur la dunette, nous suppliant d'avoir pitié de lui. Nous n'avions malheureusement aucun droit de le retenir par devers nous. Nous le voyons donc s'éloigner, la tête basse, au milieu de ces misérables qui ne manqueront point de lui faire payer cher sa désertion.

12 février. — Nous attendons toujours le retour de Yousouf. Un peu las de la monotonie du bord, je me fais débarquer assez loin du village pour prendre une vue photographique de Haffoûn; je crois pouvoir opérer seul pendant quelques instants. Il n'en est rien; je suis immédiatement circonvenu par une foule de curieux auprès desquels je tente la même démonstration qu'à Merâya; mais l'un d'eux me fait judicieusement observer, par gestes compréhensibles, au moment où je dirige ma mise de point, que le soleil se trouve bien au-dessus

de la direction de l'objectif; en même temps, il accompagne ses réflexions d'un « Mafich tayib » (Ça n'est pas bien!) qui laissait percer sa méfiance. Aussi se campe-t-il résolûment devant l'appareil et suis-je dans l'impossibilité de continuer. Je n'obtins ce jour-là que de mauvaises épreuves, et je dus essayer d'y suppléer plus tard au moyen de mon crayon.

13 février. — Au moment où nous nous y attendons le moins, Yousouf arrive, porteur d'une lettre de Mahmoud, et escorté par le gouverneur d'une ville voisine, Sementar Ougarien, que le sultan compte employer comme interprète entre nous et lui, ne parlant pas lui-même un mot d'arabe. Yousouf et Sementar Ougarien sont accompagnés d'un Arabe qui porte dans sa boîte un chronomètre détérioré, épave de quelque navire naufragé, et dont il nous propose l'achat. Nous avions des choses plus sérieuses à traiter. Nous apprenons que Mahmoud doit arriver dans trois jours, suivi de ses ministres Noûr Osman et Cher Markab Osman.

Nous offrons à Sementar Ougarien de prendre une tasse de café. Il l'accepte avec plaisir. A peine a-t-il fini de le sucrer que l'Arabe qui l'accompagne, sur un geste rapidement compris, profite du moment où le garçon a tourné les talons pour faire disparaître le sucrier dans sa robe. Nous ne fai-

sons aucune observation devant cet acte d'indélicatesse qui n'a point passé inaperçu, et nous nous préparons à descendre à terre en compagnie de notre visiteur. Pendant qu'on arme l'embarcation, il demande le docteur du bord. Mes compagnons de voyage me désignent alors, et ce titre usurpé me vaut les confidences de Sementar. Il voudrait un remède pour combattre son obésité, qui l'empêche, dit-il, d'être galant avec les femmes comme il le désirerait.

Sans nous occuper de la foule qui nous entoure à notre débarquement, nous nous dirigeons vers le Djebel Hoûr, dont nous avions projeté l'ascension. Nous l'effectuons sans trop de peine et atteignons bien vite le faîte d'où nous dominons Haffoûn, la Baie du sud et la rade où sept boutres, mettant à la voile, nous apparaissent sous des formes microscopiques, comme une flottille d'argonautes (1). La vue est circonscrite par un horizon fort restreint du côté nord, et accompagne jusque fort loin vers le sud-est les terres plates de l'isthme qui rattachent Haffoûn au continent.

Pendant que nous examinions le paysage, deux hyènes énormes détalent tout près de nous, mal-

(1) *Argonaute* (*Nautilus lister*), coquille assez commune dans ces parages, et des plus curieuses. C'est à ce coquillage que l'on attribue l'origine de la navigation à voile.

heureusement hors de la portée du fusil de notre ami Morellet et à son grand dépit.

En regagnant notre embarcation, nous passons auprès des puits de Haffoûn. Ce sont trois trous creusés dans le sable ; l'eau en est trouble et saumâtre.

14 février. — Descendu à terre avec le capitaine et Morellet, je me sépare d'eux pour aller prendre une vue d'Haffoûn, mes essais antérieurs n'ayant pas réussi.

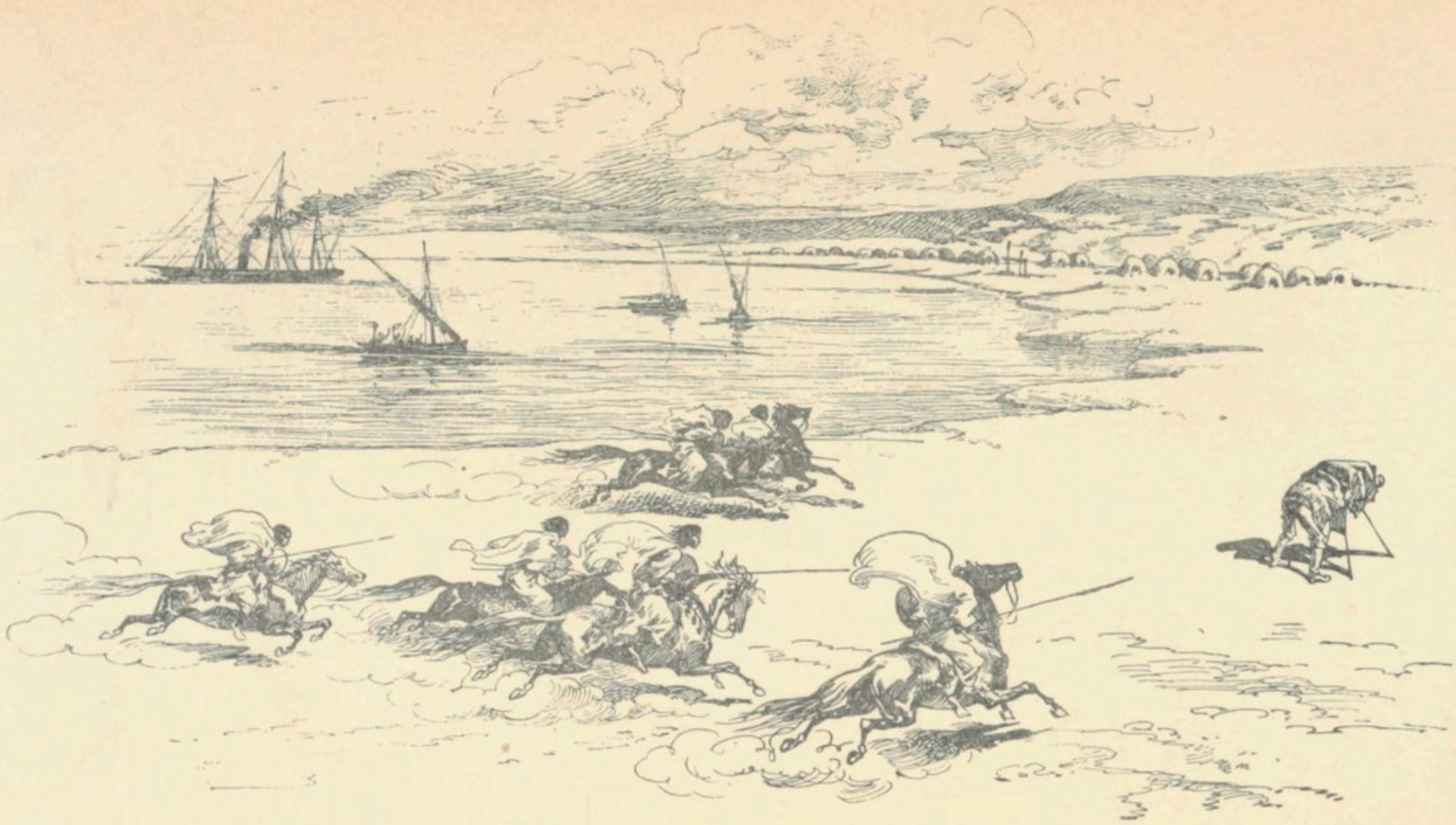
Mon débarquement s'effectue non sans peine à cause des lames assez fortes qui se brisent sur la plage.

Après m'avoir aidé, mes compagnons repartent pour pêcher à quelques mètres seulement.

Je déploie mon petit matériel et me dispose à opérer lorsque je me retourne brusquement au bruit du galop de cinq cavaliers qui fondent sur moi la lance en arrêt.

En une seconde, ils sont à mes côtés, et l'un d'eux, me présentant le fer de sa lance à hauteur de la poitrine, se détourne brusquement vers la droite en prononçant d'une voix solennelle le « Naharek tayib, » « Bonjour à toi. »

Mes amis qui ont suivi des yeux cette charge à fond de train me croient perdu et s'empressent d'accourir ; pour mon compte, je ne me rassure



Pendant que je photographiais Haffoûn.

complètement qu'en voyant mes cinq Çomalis me tendre la main.

Je ne peux répondre à aucune de leurs questions ni comprendre ce qu'ils disent. A ma demande si le sultan viendra, exprimée par ces seuls mots : « Sultan, sultan, » ils répondent par un signe de tête affirmatif qui accompagne ces paroles : « In cha Alla, i idjik. » (S'il plaît à Dieu, il viendra.)

L'arrivée de ces cinq personnages, m'a fait encore manquer mon opération photographique, et ce n'est pas sans contrariété que je suis forcé de plier bagage pour rentrer à bord.

15 février. — J'essaye de réparer ces insuccès. A peine arrivé, je suis obsédé, non seulement par les curieux, mais encore par toutes sortes de malades auxquels Yousouf m'a désigné comme docteur.

Me voilà à la besogne, déchirant mon mouchoir et pansant leurs plaies après les avoir bien lavées et saupoudrées avec de l'encens, de manière à les isoler du contact de l'air, et surtout des mouches qui les enveniment.

Je me débarrasse de tous ces importuns en allant un peu plus loin transporter mon appareil.

Morellet et Abdul viennent me rejoindre; nous nous dirigeons alors vers le village.

Chemin faisant, un groupe de Çomalis nous

invite à nous rendre au gourbi où nous aurons des nouvelles de la part des cavaliers venus la veille.

Nous apprenons que ce sont le gouverneur d'Haffoûn et ses fils.

Nous les trouvons en conférence, entourés de tout le village avec lequel ils s'entretiennent des nouvelles de l'intérieur.

A notre approche, ils se lèvent et nous font signe de nous asseoir sur le sable, à leurs côtés, non sans nous avoir préalablement serré les mains chacun à leur tour.

Le plus âgé prend la parole. Il nous informe que le sultan ne viendra pas, qu'il n'a pu terminer le différend qui le retient à Nobir ; mais qu'il nous envoie ses deux premiers ministres. Ils arriveront dans la nuit ou le lendemain. Si nous tenons cependant, après avoir conféré avec ces envoyés, à repartir avec eux, nous pouvons louer des chameaux, et organiser une caravane.

Yousouf qui a intérêt à voir sa mission amener un bon résultat combat, énergiquement les assertions du gouverneur. Il va même jusqu'à soutenir que son idée, en disant que le sultan ne viendra pas, n'est autre que l'envie de nous louer ses propres chameaux. Bref, nous restons dans le *statu quo*, attendant que les événements donnent raison à l'un des deux.

Nous prenons congé de tout le monde pour rega-

gner notre embarcation, en passant au milieu du village. Les femmes, assises devant leur porte, tressent des nattes, et les enfants s'exercent avec leurs lances.

16 février. — A 7 heures du matin, nous distinguons quelques cavaliers.

Presque en même temps, le pavillon rouge est hissé sur la hutte du gouverneur. Mais personne ne vient à bord pour nous renseigner sur la qualité des nouveaux venus.

Il est décidé que Morellet et moi descendrons à terre avec l'interprète pour voir s'il y a quelques nouvelles.

Yousouf vient à notre rencontre. Nous apprenons par lui que les deux ministres du sultan, Noûr Osman et Cher Markab Osman viennent d'arriver.

Yousouf nous conduit vers un groupe où nous les reconnaissons à leurs pagnes de couleur et plus riches que les autres.

Ce sont les frères de Sementar Osman de Merâya. Noûr tient les rênes du gouvernement jusqu'à la majorité du sultan Mahmoud, âgé seulement de 17 ans.

Ils ont la figure fatiguée et l'air farouche. A côté d'eux est un troisième dignitaire que l'on dit leur secrétaire.

Tous les Çomalis qui nous entourent sont armés, seul le gouverneur n'a qu'un long bâton. La saleté de son pagne tranche étrangement avec la blancheur des autres.

Nous demandons à Noûr des nouvelles du sultan ; il l'excuse de n'avoir pu venir, nous répétant qu'ils sont chargés par lui de traiter les affaires (1).

Nous l'invitons à venir nous voir à bord comme son frère, Sementar. Il s'excuse en disant que cela le dérangerait de ses prières et qu'il préfère nous recevoir demain avant le lever du soleil.

Pendant que Morellet continue à causer de choses et d'autres relatives à notre voyage, je remets au gouverneur un flacon de baume d'Oppodeldok, destiné à le guérir d'une douleur dont il se plaint à la jambe droite.

J'avais eu soin de faire écrire l'emploi de ce remède par Abdul en même temps que quelques conseils d'hygiène pratique pour les ophthalmies très

(1) En 1848, lors de l'expédition dont nous avons parlé plus haut, le Sultan régnant alors se dérobait aux sollicitations du commandant Guillain par des réponses évasives absolument semblables :

« Le jour même ou le lendemain du jour qu'on m'avait annoncé pour le retour de mon messager, dit l'explorateur, il arriva en effet avec une réponse écrite, mais les termes de celle-ci me causèrent une déception complète.

« Le sultan mandait qu'ayant pour le moment une tribu à pacifier, il était empêché de se rapprocher de moi. » (Guillain. *Voyage à la côte orientale d'Afrique*)

fréquentes dans ces pays. Quelle n'est pas ma surprise de voir mon malade oindre le papier du contenu du flacon, et se frictionner avec! Je riais aux éclats. Abdul m'explique le fait en me rappelant cette coutume des musulmans d'écrire au fond d'une assiette un verset du Coran et de le faire absorber au malade après l'avoir délayé avec un peu d'eau.

Au moment où nous nous disposons à rentrer, Yousouf vient nous prévenir que la population d'Haffoûn avait suggéré à l'esprit de Noûr que nous étions continuellement occupés dans la rade à prendre des sondages, alors que nous pêchions simplement, et que nous venions bien certainement dans d'autres intentions que celles que nous manifestions. Ce à quoi nous avons répondu, pour rassurer les esprits, en montrant à Noûr la lettre que son frère lui adressait.

17 février. — Dès le matin, nous sommes au rendez-vous. Nous nous dirigeons vers le gourbi où nous attendons les ministres qui arrivent bientôt entourés de leurs sujets en armes.

Après les salutations d'usage, nous prenons place et entamons nos entretiens d'affaires sur les produits du pays, sur l'exportation, sur les espérances de récoltes annuelles. Nos projets sourient

fort aux ministres, et tout semble devoir se traiter pour le mieux.

Pendant ces pourparlers, le soleil pouvant fatiguer nos hommes, nous leur faisons signe de venir s'asseoir à nos côtés.

Un mouvement brusque du gouverneur nous fit comprendre qu'il avait eu peur. Il nous confirme cette opinion en nous demandant pourquoi nous avons fait avancer nos cinq hommes. Il se rassure cependant après nos explications (1).

Ce mouvement de crainte provenait de ce qu'il se figurait que nous allions nous emparer de sa personne et de celle de Cher Markab.

Pour ménager l'avenir, nous faisons cadeau de deux fusils aux ministres et nous laissons l'interprète causer avec eux pour s'efforcer de dissiper leurs appréhensions, chose qui fut facile.

Ils rejettent la faute sur le gouverneur qui les a induits en erreur et blâment sa conduite.

Ils nous conseillent de poursuivre d'abord nos relations avec Merâya, nous assurant qu'elles nous attireront bien vite la confiance des villes voisines.

Nous nous séparons d'eux après leur avoir remis la lettre pour le sultan.

(1) Ce sont toujours les mêmes soupçons observés déjà par Guillain : « D'un autre côté, la présence d'un navire, notre allure ferme et rassurée ne laissaient pas de donner, je crois, quelques craintes aux indigènes. »

Yousouf nous accompagne dans l'embarcation, et, après avoir reçu le payement de ses services, demande qu'on le reconduise à bord d'un boutre mouillé en rade, au moyen duquel il rentrera à Merâya.

Demain nous partons pour Mogadoxo, port de la côte des Bénadirs ; c'est sur cette ville et les ports voisins de Meurka, Brawa et Kismayo que sont fondées les plus belles espérances de notre expédition.

IV

Quelques mots sur les Bénadirs. — Description géographique. — Divers ports de la côte. — Villages de l'intérieur. — Races diverses des habitants. — Conquête du pays des Bénadirs par le sultan de Zanzibar. — Les gouverneurs zanzibariens à Meurka, Brawa, Mogadoxo. — Révoltes fréquentes des Çomalis de l'intérieur. — Tentatives de la flotte égyptienne. — Incendie de Brawa. — Hospitalité réservée aux Européens dans ces parages. — Avenir du pays des Bénadirs.

Avant de pénétrer chez les Bénadirs, je crois qu'il est bon d'étudier un peu l'état actuel de cette côte.

L'ouvrage du commandant Guillain lui a consacré de longs chapitres; aucune modification apparente n'est survenue dans les mœurs de ses habitants depuis le passage du *Ducouédic*, et je n'aurais point parlé de ces parages si les faits relatifs au voyage de *l'Adonis* ne portaient en eux un enseignement précieux pour l'intérêt commun, aujourd'hui surtout que le commerce sur les côtes d'Afrique est le point de mire de tous les armateurs quelque peu audacieux.

Les pages qui suivent ont été écrites, tant d'après

mes observations personnelles que sur des renseignements que je tiens de la complaisance de M. Wolfarth, agent de la maison Hantzing et C° de Zanzibar. M. Wolfarth séjournait, lors du voyage de *l'Adonis*, à Brawa, où il remplaçait un Européen, M. Déale, assassiné lâchement, après trois ans de séjour, dans cette ville. Frappé à son tour, assez grièvement, d'un coup à la tête que lui porta un Çomali de l'intérieur, M. Wolfarth eut le courage de ne point abandonner son poste, où nous le trouvâmes seul, non sans surprise et sans admiration.

La côte qui s'étend au nord du Djoub jusqu'à la ville de Ouarcheik est appelée par les Arabes « Bénadir. » Elle est toute entière soumise au protectorat du sultan de Zanzibar.

Elle comprend, en commençant par le sud, les villes suivantes :

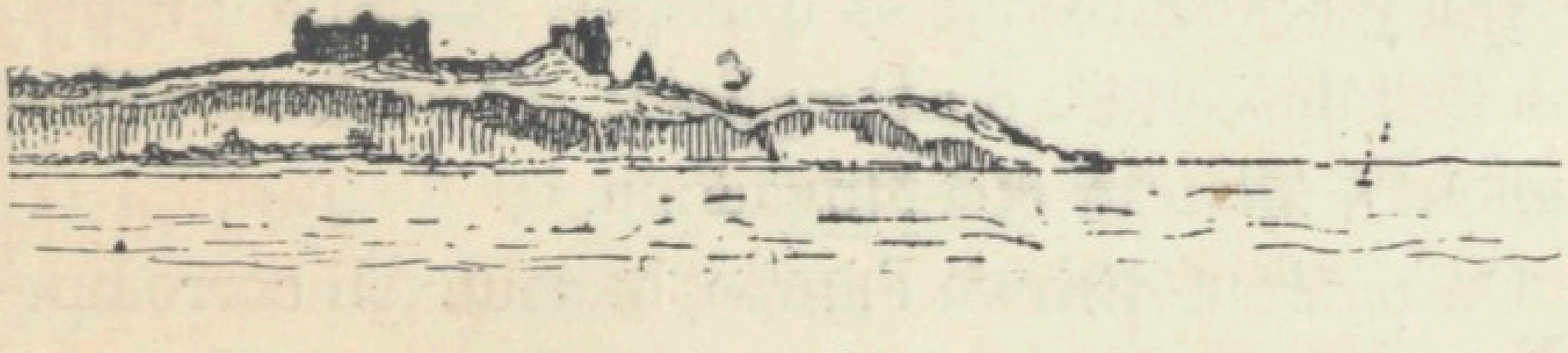
Jumbo ou Juba, ville en ruines et inhabitée, Kismayo, Brawa, Meurka, Jillip, Gondercheik, Danané, Djésireh ou Jérisah, Mogadoxo ou Mogue-douchou, Haduei, Ouarcheik.

De toutes ces places, Brawa, Meurka, Mogadoxo, Ouarcheik sont seules accessibles aux navigateurs

sur boutres pendant toute l'année, excepté juin, juillet, août; et aux navires, en octobre, novembre, mars et avril.

Ouarcheik est la dernière place où l'autorité de Seyid Bargash soit reconnue; au nord de cette ville le pays est appelé par les Arabes « M'routi. »

A Brawa, Meurka et Mogadoxo, résident en vertu de son protectorat environ de 150 à 200 soldats de l'armée du sultan de Zanzibar; toutefois ces troupes ne peuvent sortir de ces trois garnisons sans risquer d'être assassinés par les Çomalis.



Aouméka.

En 1877, le gouverneur arabe a commencé les fortifications de Brawa, presque terminées aujourd'hui (mars 1878).

Ce port est habité par des Çomalis et des blancs d'origine arabe. Il y a seulement 20 ans que les premiers sont établis; ils portent le nom de « Tou-

nis » ; cette tribu des Tounis s'étend du Djoub jusqu'à Torra.

Ce sont les Çomalis les plus paisibles de la côte. Ils portent généralement un grand bâton à la place de la lance que ne quittent jamais les autres naturels.

Dans le voisinage de Brawa, sont les villages de : Lambareh, Haschan, Douhirou, Estourah, Ouakbiah, Jegourah.

Leurs habitants sont divisés en cinq tribus : Dafrah, Gouigals, Uvrils, Amar, Dacterah.

Les blancs, à proprement parler les Arabes habitant Brawa, sont divisés en deux castes, Bida et Hatima.

On y rencontre aussi quelques Cherafa qui prétendent descendre du Prophète ; il s'en trouve également à Meurka et à Mogadoxo.

On parle à Brawa l'arabe, le souhaëli corrompu.

Djelleub.

Meurka est habitée par des blancs d'origine arabe et par des noirs descendant des esclaves des Bimals, tribu çomali voisine de cette ville habitant la côte entre Torra et Ganané; mais ces derniers n'y ont pas de maisons et, quoique la place leur soit ouverte, jamais ils n'y stationnent plus d'une journée.

Très belliqueux, ils se divisent en deux tribus, les Dadous Bouras et les Osmins. Ce sont les seuls indigènes qui soient tout à fait indépendants ; tous les autres sont plus ou moins sujets du sultan Hamed Yousouf qui réside à Guélidi dans l'intérieur, à quelques heures de Mogadoxo.

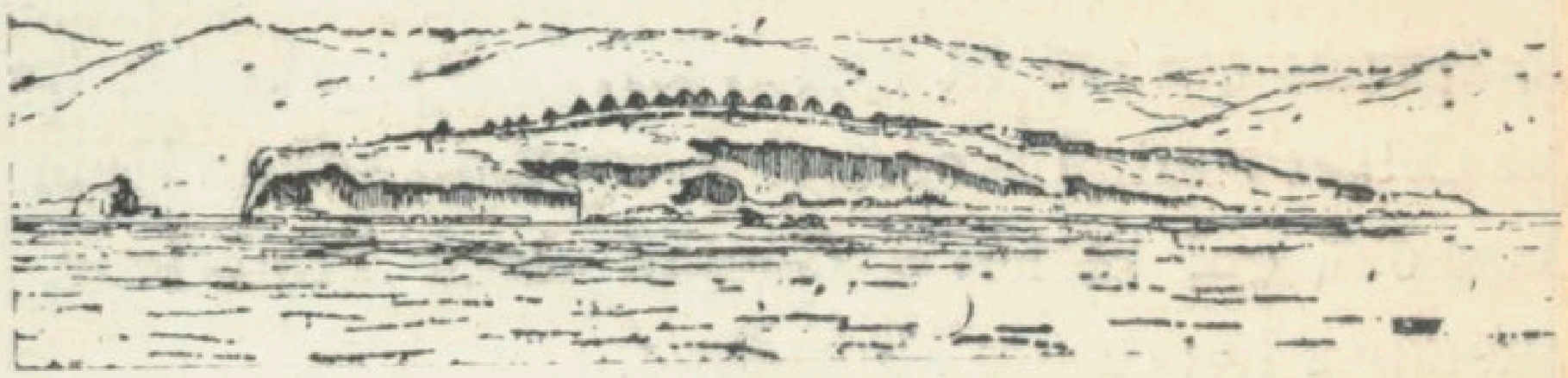
Dans les environs de Meurka, sont situées : Abolo, Galouïn, Doha, Oudégle; à Abolo, réside Aboubekre, le frère du sultan Hamed Yousouf (1).

On parle à Meurka le çomali Bimal un peu différent du çomali Touni.

L'ivoire arrive presque tout de Ganané. Il faut au moins vingt jours aux caravanes pour se rendre de ce point au marché de Meurka.

(1) Pendant mon dernier séjour à Merâya (septembre 1878) un courrier Bimal arriva et porta au sultan Mahmoud la nouvelle que Hamed avait fait prisonnier Aboubékre dans une terrible bataille, et qu'il l'avait décapité de sa propre main, après avoir donné ordre d'en faire autant à trois cents prisonniers.

Mogadoxo est le nom de deux villes, Hamarneim et Changani, toutes deux entourées de murs e distantes l'une de l'autre d'environ cinq minutes on construit sur l'espace qui les sépare un palais où doit être établi le siège du gouvernement.



Danané.

Mogadoxo est habitée, en dehors des blancs d'ori gine arabe, par les descendants des esclaves de « Ouadan », et « Ouelbis-Jacoub, » tribus çomali des environs de Djesireh. Au nord et plus loin jusqu'à M'routi, sont les « Abgails, » les moins civi lisés de tous; beaucoup d'entre eux ne sont pa mahométans.

On parle à Mogadoxo la même langue qu' Meurka. Les « Elaé », « Rakacous » et « Daroud y viennent vendre et échanger de l'ivoire, de peaux, des plumes d'autruche, des gommes, etc.

A Ouarcheik, il n'y a pas de gouverneur. L'autorité du sultan consiste dans le droit de faire flotter sur un mât le pavillon rouge ; en outre, un receveur de la douane perçoit les impôts. Il est probable que, dans quelque temps, Seyid Bargash donnera une garnison à cette ville.

Le pays des Bénadirs fut conquis par le sultan Seyid Saïd de Zanzibar, père du sultan actuel. Sous le règne de son fils Seyid Majid, les blancs de Meurka le prièrent de donner à leur ville une garnison arabe pour la protéger contre les Bimals dont l'insolence était devenue insupportable. Le sultan envoya Sef Mour avec 200 soldats. Les Çomalis voulurent résister ; un coup de canon qui tua deux d'entre eux suffit pour les soumettre. Ils mandèrent quelqu'un à Zanzibar pour intercéder auprès du vizir Soliman ben Ali, et la garnison fut retirée.

En 1870, le frère de Seyid Majid, Seyid Bargash, devenu sultan de Zanzibar, envoya à Meurka Selim Yacoub, vieillard réputé pour sa bravoure et son honnêteté.

Plus tard, en 1871 (octobre), sur la demande des Tounis, il donnait à Brawa, qui n'en avait pas encore, une garnison de quelques soldats détachés de Meurka sous les ordres d'Hamis ben Kalfan. Selim Yacoub fut par cela même gouverneur général des Bénadirs.

En 1873, la guerre éclatait entre lui et les Bimals; la paix fut conclue dans le courant de la même année.

Au commencement de 1874, Yacoub se rendit à Zanzibar. Seyid Bargash lui donna 200 hommes pour pacifier Mogadoxo troublé par une nouvelle insurrection.

Malgré la résistance du quartier çomali, Sélim, installé à Changani, bombarda Hamarneim avec un seul canon et prit la place; Mohamed ben Sultan fut nommé sous-gouverneur de Mogadoxo, et Sélim retourna à Meurka.

En automne 1875, deux navires de guerre égyptiens arrivèrent devant Brawa et en prirent possession, chassant Hamis ben Kalfan et ses quinze soldats. Quelques jours avant, ils avaient pris Kismayo et étaient allés même menacer Lamô. Mais là se trouvait un navire de guerre anglais dont la présence suffit pour empêcher les Égyptiens de débarquer.

Le gouvernement anglais s'adressá, à la suite de cette expédition, au gouvernement égyptien pour qu'il retirât ses troupes (1); ce qui ne se fit point attendre.

(1) Depuis cette époque, l'Angleterre a reconnu le protectorat du vice-roi depuis Berbera (golfe d'Aden) jusqu'aux Bénadirs, et le protectorat du Sultan de Zanzibar depuis les Benadirs jusqu'au Djoub, y compris Kismayo. Dans le golfe d'Aden, les Medjourtines se déclarent complètement indépendants.

Les Égyptiens une fois partis de Brawa, Sélim Yacoub, arrivant de Meurka, mit aux fers tous les chefs Tounis et les emmena à Zanzibar pour les punir d'avoir favorisé le débarquement des troupes égyptiennes avant son départ. Il nomma un de ses soldats, Abdallah Masoud, gouverneur provisoire de Brawa en remplacement d'Hamis. Après quelques jours de prison, le sultan pardonna aux Çomalis qui furent repatriés.

Il revint à Meurka et envoya à Brawa un autre gouverneur, Soliman ben Hamed, son parent, qui y réside encore actuellement (mars 1878).

Sélim expédia en outre des renforts qui portèrent à 200 soldats le chiffre des troupes de garnison.

En avril 1876, la guerre éclatait entre les Bimals et Hamed Yousouf, sultan de l'intérieur. Ce dernier ferma les chemins qui mènent à Meurka. Sélim Yacoub allait prendre des arrangements avec Hamed, lorsque, sur la route de Meurka à Mogadoxo, il fut assassiné par les Bimals avec 40 soldats arabes.

Ces derniers menacèrent même d'attaquer Meurka, mais les quelques canons de la place leur firent peur.

En octobre 1876, Seyid Bargash envoya deux

navires à vapeur avec 800 hommes, pour en imposer aux rebelles.

Quelques chefs de Bimals vinrent se soumettre. L'envoyé du sultan, Mohamed ben Soliman, les expédia sur Zanzibar et, après avoir nommé deux autres gouverneurs à Meurka et à Mogadoxo, y retourna lui-même. Seyid ben Saïd est le nom du gouverneur qui remplaçait Selim Yacoub. Soliman ben Râchid remplaça Mohamed ben Sultan tombé en disgrâce.

En mars 1877, les Çomalis de Brawa étaient en discussion avec le gouverneur, quand un soldat tira sur un groupe de l'intérieur qui s'approchait de la ville avec des intentions hostiles. Un engagement eut lieu, et quelques hommes furent tués. Soliman ben Hamed sur-le-champ fit mettre le feu à toutes les huttes çomalis de Brawa. Pendant trois jours, la ville fut en flammes.

Les chefs çomalis allèrent se plaindre à Zanzibar de cet abus étrange de la part du gouverneur qui brûlait les huttes de cette ville pour punir les méfaits des rebelles de l'intérieur. Ils n'eurent, comme satisfaction, que des promesse pour l'avenir.

A l'heure où nous écrivons (mars 1878), à Brawa, la paix est complète entre les Tounis et les Arabes, mais sur le Djoub, les Tounis et la tribu des Ca-

blallah sont toujours en guerre (1). — Meurka, qui est sur le territoire Bimal, est toujours en état de siège à cause de la lutte perpétuelle entre cette tribu et le sultan Hamed Yousouf, et, comme les Arabes n'ont pas la moindre influence dans l'intérieur, il est à craindre que le commerce de Meurka, autrefois considérable, ne soit anéanti avant deux ou trois ans.

Il n'en est pas de même pour Mogadoxo dont la situation laisse toujours le chemin libre aux caravanes.

A cet aperçu géographique et historique, joignons le récit de quelques faits authentiques, qui donneront une juste idée de la manière dont se pratique l'hospitalité chez les Bénadirs.

En octobre 1873, à Mogadoxo, un Allemand, M. Meyer, subrécargue du navire allemand *Nubia*, armateur M. W. Oswald de Hambourg, faillit être assassiné par un Çomali qui, sans motif, se précipita sur lui la lance en main; heureusement il put parer le coup. On se contenta de désarmer le meurtrier qui fut laissé en liberté.

(1) Pendant que *l'Adonis* était au mouillage de Kismayo, dans la baie du Refuge, on voyait le soir la clarté des incendies allumés par la guerre.

En avril 1874, à Brawa, un Anglais, M. Arthur Déale, agent de la maison Hantzing et Cie, de Zanzibar, qui y avait vécu deux ans avec sa femme, fut tué dans la ville par un Çomali qui le frappa par derrière d'un coup de lance et s'enfuit dans l'intérieur.

En mars 1876, son successeur, M. Wolfarth, fut attaqué par derrière et sérieusement blessé d'un coup de sabre à la tête, toujours par un Çomali; et cela, sur la plage de Meurka, pendant qu'il causait avec un de ses compatriotes, surveillant un navire danois qui chargeait pour sa maison.

L'Européen qui parlait avec M. Wolfarth appela ses nègres, s'empara du Çomali qui fut mis aux fers à bord du navire et envoyé à Zanzibar.

Tous les consuls européens de cette ville insistèrent pour qu'on le condamnât sévèrement; il fut puni par la prison perpétuelle.

Malgré cela, il y a dans ce pays un grand avenir, surtout si on réussit un jour à ouvrir une voie par le Djoub, jusqu'à Ganané, le plus grand marché pour les ivoires et pour les peaux.

Le climat est bon pour les Européens; mais encore devraient-ils y être protégés.

Pour cela il faudrait qu'au moins une fois par

an, un navire visitât tous les ports dont nous avons parlé.

Les gouverneurs arabes, établis par le sultan de Zanzibar, sont pauvres ; et se rattrapent souvent par un arbitraire qui compromet leur autorité.

Leurs soldats sont des malheureux que la faim force à se mettre au service. Leurs moyens ne leur permettant pas d'acheter des femmes, ils prennent celles des habitants de la ville, ce qui cause parfois des complications désagréables. En tout cas, leurs faits et gestes annulent presque l'efficacité de leur protection.

V

En face Mogadoxo. — Aspect de la ville. — A terre. — Une immersion désagréable. — Visite au gouverneur arabe Souleyman ben Râchid. — Son palais. — Nos pourparlers. — Notre course dans Hamarneim et Changani. — Notre futur logement. — La douane zanzibarienne. — Difficultés pour regagner *l'Adonis*. Nouvelle visite à Souleyman. — Projets d'installation. — Une singulière fantaisie. — Opposition du gouverneur à l'établissement de notre comptoir. — Départ pour Brawa.

Le 22 février, à 3 heures, nous sommes mouillés en face de Mogadoxo. A notre arrivée, une foule d'indigènes envahit la plage. On dirait une fourmilière. Un boutre tire un coup de canon en amenant le pavillon musulman; tous les autres mouillés à son côté suivent son exemple.

Nous saluons à notre tour par une salve de six coups, à laquelle une pièce énorme répond de terre. Une immense pirogue s'approche du bord, elle est montée par deux soldats du gouverneur; quelques Çomalis la dirigent avec peine.

Les deux envoyés procèdent de suite à une sorte d'interrogatoire.

Ils nous demandent notre nationalité, si nous avons un agent à Mogadoxo ; enfin quelles sont nos intentions en venant chez eux. Nous répondons que, porteurs de lettres pour le gouverneur, nous irons le voir demain matin au point du jour et nous prions qu'on l'en informe. Après avoir visité le navire dans tous les sens, ces deux personnages s'en vont, mais non sans solliciter préalablement un bachis.

Pendant que l'embarcation s'éloigne, je jette un coup d'œil rapide sur la ville. En venant du côté d'Haffoûn, c'est-à-dire vers le nord, le regard rencontre d'abord une tour, ancien vestige sans doute des constructions portugaises du xv^{e} siècle.

Cette tour est surmontée d'une lanterne à quatre ouvertures ; tout à côté est bâtie une mosquée dont la construction remonte certainement à une date moins reculée.

Entre cette mosquée et la ville se trouvent, sur le sable, à fleur de terre, les débris de quelques tombeaux, et deux ou trois huttes auprès desquelles est un puits où les habitants mènent boire leurs troupeaux. Un peu plus en arrière s'isole une autre mosquée ; puis trois vieilles constructions ; enfin quelques arbustes formant un bosquet de verdure au milieu duquel se détachent encore de méchantes huttes. Une grande maison carrée en chantier et

le palais du gouverneur séparent les deux villes ou plutôt les deux quartiers de Changani et d'Hamarneim qui forment, comme nous l'avons déjà dit, Mogadoxo. Au milieu d'Hamarneim, se dresse encore une tour en ruines, privée de sa lanterne.

Un petit bois, une vieille mosquée, non loin de laquelle s'en élève une neuve, formant tache blanche sur un soulèvement de granit, ferment le panorama vers le sud.

Deux forts carrés bâtis sur la colline découpent leur silhouette sur un ciel pur; on les découvre de très loin et les navigateurs peuvent les prendre comme point de repère.

23 février. — Dès six heures du matin, nous descendons à terre. En approchant de la plage, une barre assez forte et des lames qui se succèdent rapidement nous font présumer qu'il nous sera bien difficile de débarquer. En effet, nous ne tardons pas à être complètement submergés; chaque vague qui passe nous mouille des pieds à la tête. Nous nous tirons d'affaire le mieux que nous pouvons, car il n'y a pas à compter sur le secours de la foule amassée au bord du rivage et qui nous regarde sans que personne se dérange pour venir à notre aide.

Nous avons toutes les peines du monde à empêcher

l'embarcation de chavirer. Echouée dans de telles conditions, comment la remettre à flot ?

Nous voilà donc trempés jusqu'aux os au milieu de tous les Arabes, Banians, Çomalis, en un mot de toute la ville accourue à notre rencontre.

Un homme dont la parole semble avoir quelque influence, et qui, nous l'apprendrons plus tard, s'appelle Hamed Cheriff, nous tend amicalement la main, et nous dit que le gouverneur nous recevra chez lui.

Nous le suivons, et traversons un espace carré de quelques centaines de mètres au milieu duquel se trouvent trois pièces d'artillerie montées sur leurs affûts. Nous entrons dans une cour, où vaches, poules et esclaves parquent ensemble sous des huttes délabrées. Dans le fond, à droite, se trouve un puits, autour duquel quelques femmes lavent du linge.

Le gouverneur vient au-devant de nous. Souleyman ben Râchid, tel est son nom, est un petit homme, à la figure brune, aux moustaches fines ; la barbiche assez longue, les yeux peints, la tête rasée et couverte par un énorme turban. Il porte un long manteau noir brodé d'or et tient à la main son sabre et une petite canne en bois avec laquelle il se fait faire place. Il s'avance vers nous, nous tend la main en nous saluant par le « Yambo » zanzibarien et nous fait signe de le suivre dans son palais.

Quel palais, mon Dieu! nous voici dans un étroit corridor enfumé qui sert de corps de garde. Les murs sont tapissés de toutes sortes d'accessoires et d'armes ; dans le fond une grande couchette est suspendue en guise de lit de camp. Après avoir gravi deux étages par un escalier obscur et sale, nous arrivons à la terrasse dont un mur crénelé forme le pourtour. Nous prenons place à côté de Souleyman ; notre cicerone, Cheriff Hamed, est toujours là.

Petit à petit, cette terrasse, d'abord vide, se remplit de soldats armés jusqu'aux dents, qui, sans mot dire, viennent se former en demi-cercle en face de nous.

Notre interprète Abdul s'entretient avec le gouverneur, sur les données et d'après les instructions du chef de notre expédition. Les réponses de Souleyman sont amicales, mielleuses et empreintes de bienveillance. Bien que renseigné déjà par ses envoyés de la veille, il nous fait subir un véritable interrogatoire auquel nous répondons en l'initiant à nos projets et en lui faisant comprendre que nous espérons qu'il voudra bien nous prêter son concours et son appui.

Nous convenons même en sa présence avec Cheriff Hamed qu'il nous cherchera un local pour installer un comptoir. Après quelques pourparlers, Cheriff finit par nous offrir sa maison.

Pendant toute la durée de notre conversation, nous

sommes condamnés à absorber, lait, sirop, café et dattes qui se succèdent rapidement servis par des esclaves. En un mot, le gouverneur nous fait les honneurs de son domicile aussi gracieusement que possible.

Tout à coup nous sommes surpris par le bruit de deux coups de canon, que suivent bientôt des hourras ; puis des salves de mousqueterie se font entendre. Le palais est envahi par des soldats qui viennent se joindre à ceux qui stationnent déjà sur la terrasse. Ils se mettent alors à exécuter tous ensemble en notre présence les danses guerrières les plus variées. Enfin, d'une vingtaine qu'ils étaient dès le début de notre visite, ils sont maintenant plus de cent.

J'avoue que nous nous attendions peu à ce spectacle qui nous intéresse autant qu'il nous surprend, et pour mon compte, mes yeux n'ont dans la suite rencontré nulle part un tableau plus saisissant et d'un aspect aussi caractéristique que cette *chimbaya* exécutée par des soldats armés de fusils, affublés des vêtements les plus bizarres, aussi sales que bariolés.

Nous détournons bientôt notre attention de cette représentation dont nous ne comprenons pas bien le but, et nous continuons à nous entretenir avec le gouverneur. Après quelques ins-

tants consacrés encore à la conversation, nous prenons congé de Souleyman pour aller remettre à différents négociants des lettres d'Assan Ali et pour visiter en compagnie de Cheriff, devenu notre guide, le logement qu'il met à notre service.

Nous nous y rendons en premier lieu; la maison où nous conduit Cheriff est voisine de la douane : le local nous suffira provisoirement lorsqu'un bon lait de chaux aura fait disparaître des murs la saleté qui les tapisse. Au fond de la plus grande pièce, une porte s'ouvre sur un escalier conduisant à la terrasse, d'où nous pourrions aisément correspondre avec *l'Adonis*.

Pendant notre examen, à toutes les fenêtres voisines se montrent des femmes arabes qui, bien certainement, à l'étonnement qui se peint sur leurs traits, doivent voir des Européens pour la première fois. Nous étions loin de nous douter alors que ce voisinage servirait plus tard de prétexte à Cheriff pour nous retirer sa parole et nous refuser de nous laisser prendre possession de la maison qu'il nous louait en ce moment.

En quittant la maison de Cheriff, nous nous rendons à la douane, chez le préposé du sultan pour lequel nous avions une lettre.

Nous traversons bien des pièces basses et obscures,

pour arriver à une galerie de vingt mètres environ, et d'une construction assez bizarre. Au milieu de cette immense pièce, en face de la porte même, se trouve une alcôve carrée munie d'une estrade et éclairée par trois fenêtres meurtrières donnant sur la mer. Les murs sont garnis d'armes et de planchettes portant les règlements.

C'est dans cette alcôve qu'on nous fait asseoir. Nous sommes bientôt entourés par une foule de types étranges ; parmi eux surtout quelques Çomalis de l'intérieur avec leur coiffure triangulaire dans laquelle se trouve piquée une grande épingle en bois sculpté.

Le destinataire de la lettre, Salem Gâsem, est absent. Son agent en prend connaissance à sa place et, attirant notre interprète à l'écart, lui affirme qu'il fera tout ce qui dépendra de lui pour nous être agréable et nous aider.

Nous le remerciâmes de ses bonnes intentions et prîmes congé de lui pour aller à Shangani où nous avions à voir une autre personne. Nous nous y rendons par la plage. Nous laissons sur notre droite la maison du gouverneur ; sur notre gauche, nous longeons quelques tombeaux entourés de plantes grimpantes et d'arbustes assez fournis, et nous arrivons bientôt à la porte de Shangani où nous trouvons les autorités çomalis qui nous reçoivent fort amicalement.

Ces notables indigènes nous accompagnent jusque chez le personnage que nous désirons voir. On nous introduit dans une salle basse que les Çomalis ne tardent pas à envahir en si grand nombre que nous avons peine à respirer. Notre visite est bientôt terminée ; à notre sortie, les rues sont tellement encombrées que nous ne pouvons circuler. Cependant aucune démonstration n'accueille notre passage.

Il paraît toutefois que les revolvers que nous avions à la ceinture ont alarmé quelques habitants, car le gouverneur envoie un exprès nous dire que nous n'avions rien à redouter et nous prier de vouloir bien désormais descendre à terre sans armes pour ne plus éveiller de craintes chez les indigènes.

Chemin faisant, je jette un coup d'œil autour de moi. Toutes les maisons sont attenantes les unes aux autres ; leur intérieur et leur distribution témoignent que la construction doit en remonter à une époque très reculée, quoique le badigeon à la chaux qui en recouvre la façade leur donne presque l'air d'être bâties seulement de la veille. Les portes et les fenêtres en sont grossièrement sculptées.

Les deux maisons de Mogadoxo qui ont le plus d'apparence sont la douane et la maison du gouverneur ; cette dernière est isolée sur un mamelon entre les deux villes.

C'est sur la plage, en face de la douane même, que se trouve le marché; ce qui permet au préposé du sultan de Zanzibar d'en surveiller les opérations quotidiennes.

Nous regagnons notre embarcation, et ce n'est que grâce à l'intervention d'un Çomali dont je reparlerai plus loin, Hadji-Osman, que nous pouvons parvenir à y prendre place, menacés que nous sommes à chaque instant de nous voir mouillés par la lame, comme le matin.

Pendant ce temps, une vingtaine de femmes arabes défilent sous nos yeux dansant au son de la *darbouka*. Quelques heures après notre arrivée à bord, nous recevons un bouc, comme cadeau du gouverneur. Nous envoyons nos remerciements à ce personnage, et lui faisons annoncer qu'au soleil couchant nous irons le voir de nouveau pour nous entretenir avec lui. Les envoyés profitent de leur venue à bord pour visiter *l'Adonis* depuis le pont jusqu'à la cale.

Nous descendons à terre à quatre heures. Nous prenons toutes nos précautions pour ne point éprouver à notre débarquement les mêmes contrariétés que ce matin. Nous y réussissons en allant aborder en face du puits.

Nous nous rendons auprès du gouverneur; nous n'avons pas d'armes.

Souleyman est assis à l'ombre du palais en construction, entouré de tous ses conseillers et de ses soldats, ces derniers au nombre de cinquante environ.

Nous prenons place à ses côtés et entrons de suite en pourparlers avec Cheriff Hamed pour la location de sa maison. Le prix de huit piastres est accepté et parole échangée de part et d'autre. Pour bien montrer au gouverneur quelles étaient notre sincérité et notre bonne foi, nous nous excusons d'avoir oublié à bord le bachis destiné aux hommes qui nous ont aidés le matin à notre embarquement, les remerciant publiquement du service qu'ils nous avaient rendu.

Notre conversation se continue toujours à haute voix, sur nos projets d'avenir.

Quel n'est pas notre étonnement de voir le gouverneur, sur l'appui duquel nous avions tout lieu de compter, combattre ces projets. Le traité de Zanzibar traduit en arabe, que notre interprête lui met sous les yeux, lui rappelle quels sont nos droits, et il semble se décider de nouveau à nous soutenir ; il va même jusqu'à nous offrir des boutres pour débarquer nos marchandises. Il nous demande ce que nous pouvons avoir comme pacotille, les prix auxquels nous serons à même de livrer les divers objets de chargement.

La conversation devient assez banale et se clôture par quelques cadeaux de notre part qui semblent faire plaisir à Souleyman. Il est surtout très

content d'une montre à remontoir avec les heures marquées en arabe que nous lui offrons ; et nous prenons congé de lui.

24 février. — Dès le point du jour, nous sommes à terre avec nos hommes et le matériel nécessaire pour nettoyer et blanchir notre maison. Morellet, un peu souffrant, est resté à bord. Notre propriétaire vient à notre rencontre, mais, au lieu de nous conduire directement chez lui, il nous informe que le gouverneur désire nous parler. MM. Imbert et Eyssèric s'y rendent tandis que je reste avec les hommes à l'ombre d'un mur où nous sommes bientôt entourés.

A quelques pas de nous se trouve un four à chaux çomali, grand trou creusé en terre, couvert de bois, sur lequel sont amoncelés des blocs de corail blanc. Un esclave, peut-être bien un condamné, les pieds enchaînés, est chargé de l'entretien de ce four.

La foule qui nous environne devient obséquieuse et importune, touchant tout notre petit matériel, l'étoffe de nos chemises, en un mot nous examinant des pieds à la tête et nous assaillant de questions auxquelles ni moi ni les hommes ne pouvons répondre. A quelques coups de fusils partis derrière nous, nous nous faisons faire place pour nous rendre

compte de ce qui se passe. Nous voyons alors défiler sur la grève tous les soldats du gouverneur. Ils vont à la rencontre d'autres troupes qui arrivent. Une fois en présence, ils exécutent sur deux rangs une danse guerrière entremêlée des mêmes cris poussés lors de notre première réception chez Souleyman.

Il y a près de deux heures que nos compagnons sont chez le gouverneur; non point inquiet, mais curieux de savoir quel peut être le sujet d'une aussi longue conférence, je me rends auprès d'eux; je les trouve assis dans un coin; à droite de Souleyman sont tous ses conseillers et les chefs çomalis, sans armes, qui nous ont reçus à Changani. Mes compagnons sont à gauche. J'ai à peine le temps d'apprendre que Souleyman a retiré de suite l'autorisation d'établissement à Mogadoxo, prétextant qu'il fallait un ordre spécial de Seyid Bargash, sultan de Zanzibar, exigence à laquelle notre chef a répondu par l'exhibition nouvelle du traité de 1844.

Malgré la production de ce document, le gouverneur persiste dans son refus. Il allègue, entre autres choses, que nous sommes chrétiens, que, dans la maison choisie par nous, nous serions vus par les femmes qui habitent les demeures nous avoisinant.

Souleyman ajoute que nous pourrons débarquer nos marchandises à la douane, mais à la seule con-

dition de ne séjourner en rade qu'une dizaine de jours et de ne point coucher à terre. Nous essayons en vain de lui faire comprendre que le local qu'il nous assigne ne nous convient en rien; il persiste dans ses volontés.

La discussion est à peine terminée que nous entendons une fusillade assez nourrie et les hourras des troupes qui arrivent vers l'endroit où nous sommes.

Un sourire malicieux court sur les lèvres de Souleyman qui donne en souhaëli quelques ordres auxquels nous ne comprenons rien. Peu d'instants après, la cour est envahie par plus de cent cinquante soldats arabes qui viennent saluer le gouverneur, puis se réunissent en cercle, chantant des versets du Coran, accompagnant leurs cris de coups de fusil qu'ils nous tirent presque sous le nez. Cette fantasia se continue par le défilé sur un rang, de toute la horde. Les guerriers, en passant devant nous, impriment à leurs longs sabres un mouvement de vibration, en nous les présentant à hauteur de la figure.

Souleyman ne nous perd pas de vue et examine le jeu de nos physionomies, qui ne témoignent pas le moindre trouble, car nous croyons assister simplement à une présentation des troupes arrivées le matin,

Nous devions apprendre plus tard quels étaient la signification et le but de cette démonstration.

Nous parvenons cependant à prendre congé du gouverneur, et à nous dégager de la foule.

Nous sommes suivis par Hadji Osman, ce Çomali qui a si obligeamment aidé à notre embarquement la veille au matin. Hadji prend notre interprète à part et lui fournit à voix basse l'explication de tous ces incidents fâcheux qui s'accumulent autour de nous.

« La veille au soir, nous apprend-il, le conseil s'est réuni. Il règne dans tous les esprits la conviction que nous ne sommes point des commerçants, mais que *l'Adonis* est un navire de guerre, et que nous faisons partie de la flotte égyptienne ; c'est pour ce motif que, revenant par degrés sur chacune de ses concessions, le gouverneur nous a retiré l'autorisation de nous établir à terre.

« Toutes les troupes que nous venons de voir, continue Hadji, sont arrivées pendant la nuit dernière, mandées en hâte des villes voisines ; et la population entière a passé la nuit sous les armes.

« Enfin, la démonstration à laquelle nous avons assisté n'a été faite que pour nous prouver qu'on était en garde. »

Ces révélations nous contrarient vivement, mais nous ne tardons pas à en vérifier l'exactitude ; en

effet, à la douane où nous nous sommes rendus, le préposé nous refuse maintenant l'entrée du local et se contente de nous faire offrir pour notre installation un *gourbi* en paille, exposé à la rage du soleil. Il nous est impossible de songer à occuper un seul moment, sans courir de sérieux dangers, cette sorte de hangar.

Nous nous consultons alors sur les résolutions qu'il nous reste à prendre; et nous décidons qu'il vaut mieux en présence de la conduite du gouverneur et d'une semblable réception, abandonner la place, quitte à adresser à qui de droit une plainte en bonne et due forme pour cette violation du traité de 1844 qui accorde aux Européens, moyennant redevance de 5 0/0, liberté et autorisation de commercer dans toutes les propriétés et dépendances du sultan de Zanzibar. Nous dépêchons à Souleyman notre interprète Abdul pour lui traduire toute notre indignation et lui faire part de l'intention dans laquelle nous sommes, en quittant Mogadoxo, de nous plaindre à Zanzibar, de la manière dont on nous a reçus.

Nous avions demandé l'embarcation du bord pour un peu plus tard ; aussi devons-nous écrire quelques mots pour que le capitaine nous l'envoie immédiatement. Notre ex-propriétaire, Cheriff, qui ne nous a pas quittés, se charge de les faire parvenir de suite,

mais, au lieu de les expédier à bord, il les envoie au gouverneur, qui est encore avec Abdul.

Impatientés du retard que notre lettre met à parvenir, MM. Eyssèric et Imbert vont rejoindre Abdul pour avoir une dernière explication avec le gouverneur.

Je reste avec un vieillard à barbe blanche, qui parle le créole de l'île Maurice ; il a passé quelque temps dans ce pays et connaît bien les Européens.

Il blâme sévèrement la conduite du conseil, exprimant tous ses regrets pour la décision que nous prenons d'abandonner la ville. Il me remet en même temps quelques échantillons des marchandises dont la place regorge.

Cependant MM. Eyssèric et Imbert, escortés par quelques naturels, trouvent Souleyman occupé à surveiller ses esclaves qui bâtissent son nouveau palais.

Le gouverneur a déjà refusé à Abdul de le recevoir ; à l'arrivée de mes compagnons, il s'éclipse et fait dire qu'il n'y est pas. Ces messieurs pénètrent quand même dans la cour et expriment à Souleyman, avec une fermeté calme, tout ce qu'il assume de responsabilité sur sa tête, et lui assurent que nous sommes absolument résolus à revendiquer notre droit.

Ce langage semble produire peu d'effet sur l'esprit du gouverneur qui répond à tout par cette seule phrase : « Emchi, in cha Alla, Koul idjik tayyib. » (Allez-vous-en ! S'il plaît à Dieu, tout ira bien.)

Il ne nous restait plus qu'à nous retirer : nous sommes accompagnés jusqu'au rivage, par une foule énorme qui assiste à notre départ et le salue de cris et de huées.

Seuls, Hadji Osman et le vieillard dont j'ai parlé en dernier lieu; nous serrent sympathiquement la main.

A peine l'embarcation a-t-elle poussé au large, que nous voyons ces deux braves indigènes entourés par toute cette populace qui les entraîne jusqu'au palais, en criant et en gesticulant.

Dès notre arrivée à bord, nous informons notre compagnon Morellet de ce qui vient de se passer. Nous prenons alors d'un commun accord la résolution de quitter Mogadoxo pour aller à Brawa et de descendre après jusqu'à Zanzibar, afin d'y porter plainte à notre consul, relativement à la violation du traité de 1844 dont ses nationaux viennent d'être victimes.

VI

De Mogadoxo à Brawa. — Brawa. — Rencontre d'un Européen, M. Wolfarth. — Nos précautions pour entrer en relations avec le gouverneur Ben Hamed. — Rapport de M. Eysséric. — Mauvaise foi de Ben Hamed. — Violation du traité de 1844. — Nous protestons. — Départ pour Zanzibar. — Nous portons plainte à notre consul. — Destitution des gouverneurs. — Incident Kerpell à Ouarcheik. — De Zanzibar à Kismayo. — Brawa. — Meurka. — Retour à Zanzibar. — Rentrée de *l'Adonis* en France.

Nous naviguons au large toute la nuit du 24 au 25. Nous ne nous mettons en vue de terre que le lendemain matin.

Au loin, nous apparaît Meurka ; quelques boutres se balancent en rade. Nous distinguons parfaitement la ville.

L'Adonis longe une côte sablonneuse, rougeâtre, ombragée de quelques arbrisseaux seulement, épars d'espace en espace. Nous apercevons des Çomalis courant sur la plage ; et quelques barques, qui nous croisent, descendent à la ville.

Nous passons successivement devant tous les points parfaitement détaillés dans l'ouvrage du

commandant Guillain. Ses indications précises nous permettent de reconnaître Djelleub, Danané, la mosquée Aoumeka et Djésireh. Mon crayon esquisse rapidement les vues d'ensemble de toute cette partie de la côte.

Nous voici maintenant par le travers de Brawa; nous prenons mouillage en dehors des îlots Barette, à un mille environ du rivage.

Nos espingoles restent muettes de peur d'effrayer les habitants ; nous nous contentons de hisser nos pavillons.

Quelques instants après arrive une embarcation : elle est montée par les envoyés du gouverneur, une seconde la suit de près ; à notre grand étonnement, elle porte un Européen ; c'est M. Wolfarth, que nous ne connaissions point encore, le courageux agent de la maison Hantzing, de Hambourg, dont j'ai parlé plus haut, au cours de certains éclaircissements qui m'ont forcé à anticiper sur le récit des événements de notre voyage. Aucun des dangers courus par lui, pas même l'horrible attentat dont il a été victime, n'ont pu décourager cet homme énergique et lui faire abandonner les comptoirs de sa maison.

M. Wolfarth est accompagné d'un Arabe, agent de la Maison française de Zanzibar.

Quelques minutes de conversation mirent bien-

tôt notre visiteur au courant de tout ce qui nous était arrivé à Mogadoxo. Il en fut assez étonné, surtout en présence de la liberté dont lui, Européen comme nous, jouissait de parcourir sans difficulté toute la côte.

Aussi faisons-nous appel à son bon vouloir et à son gracieux concours pour que nous n'ayons pas à subir ici les mêmes ennuis qu'à Mogadoxo.

Pendant que nous causons, les envoyés du gouverneur visitent *l'Adonis* en tous sens ; les panneaux des cales mis à découvert laissent voir notre cargaison ; les indigènes l'examinent curieusement, puis parcourent successivement nos cabines, et enfin inspectent jusqu'à la machine. En un mot, c'est une véritable et minutieuse perquisition.

Nous offrons à ces envoyés enquêteurs des rafraîchissements et faisons distribuer quelques biscuits aux esclaves. L'embarcation ne tarde pas à s'éloigner, emportant nos indigènes qui vont rendre compte de leur mission au gouverneur. Nous les voyons s'entretenir avec une certaine vivacité en s'éloignant de nous.

Après le déjeuner, M. Wolfarth nous propose de descendre à terre avec l'un de nous, pour aller voir le gouverneur; Eyssèric est désigné pour remplir cette mission, et il emmène avec lui l'interprète.

Le rapport dressé par notre compagnon de voyage et remis au consul de France après les désagréments que nous eûmes encore à subir à Brawa, rend compte très exactement de la visite que fit Eysséric au gouverneur, des pourparlers qu'il eut avec lui et des péripéties de notre courte station sur ce point. Aussi laisserai-je la parole à mon compagnon de voyage pour ce qui concerne toute cette partie de mon récit :

« Je présentai au gouverneur, dit Eysséric, les compliments d'usage au nom de tout le personnel d'expédition de *l'Adonis*, et après l'avoir informé de tout ce qui venait de nous arriver à Mogadoxo, je lui fis comprendre que c'était là ce qui nous avait empêchés de le saluer de nos pièces, que cependant, s'il le désirait, nous agirions envers lui comme envers Souleyman.

« Il me répondit qu'il serait très flatté que ces honneurs soient rendus à la ville de Brawa, et, séance tenante, je dépêchai à bord un exprès porteur d'une lettre. Quelques minutes après, l'amour-propre du gouverneur était satisfait. Je laissai l'interprète Abdul muni de mes instructions chez Ben Hamed pour m'entretenir avec M. Wolfarth, et avoir de lui les renseignements qui m'étaient nécessaires. Nous allâmes ensemble rendre visite à l'agent arabe de la Maison française.

« Au sortir de cette visite, quel ne fut pas mon élonnement de voir venir à ma rencontre Abdul, tout désappointé, lequel m'informa que le gouverneur s'opposait à notre installation à terre, et qu'il ne voulait pas même entendre parler de trafic sur la plage.

« Mes compagnons ne purent s'empêcher de se récrier devant un fait semblable, et me proposèrent de m'accompagner chez Ben Hamed.

« Il dormait, et avait condamné sa porte jusqu'à la tombée de la nuit ; nous forçâmes la consigne.

« Quels que fussent les arguments que nous employâmes, Ben Hamed persista dans son refus, alléguant que nous étions navire de guerre, que nous tenions *cachés deux cents Turcs dans nos cales* et que *nos sabords étaient armés de quinze canons*. Le gouverneur ajoutait que nous n'avions d'autre intention que de nous rendre maîtres de la place.

« Enfin nous parvînmes cependant à le convaincre à force de pourparlers qu'il était complètement dans l'erreur ; et nous lui arrachâmes plutôt qu'il ne nous accorda les autorisations qui nous étaient nécessaires.

« Aussitôt sorti de chez lui, je m'occupai avec Abdul de trouver une maison propre à notre installation.

« Je passai la nuit du 25 au 26 en compagnie de M. Wolfarth,

« Le 26, dès le matin, je me rendis chez Ben Hamed ; il adhéra à nos projets et me fit seulement observer que nous aurions 5 0/0 à payer comme *aschour* (1) ; ce que je n'ignorais point, connaissant cet article fondamental du traité de Zanzibar. Après nous être concertés, nous prîmes nos dispositions pour débarquer le lendemain 27, dans la matinée, avec quelques marchandises.

« En effet le lendemain matin nous descendîmes à terre.

« Le capitaine nous accompagna. Quelle ne fut pas notre surprise en arrivant au rivage, de voir venir à nous M. Wolfarth qui nous apprit que depuis la veille Ben Hamed avait fait mettre des soldats sur la plage pour nous empêcher de débarquer : qu'au lieu de deux cents Turcs, nous en avions cinq cents dans les flancs de notre navire et que *les hublots de nos cabines n'étaient autres que des sabords.*

« Nous nous rendons aussitôt chez le gouverneur; il mantient obstinément ces assertions ; bien plus, Hamis Ben Kalfan, capitaine zanzibarien, prétend reconnaitre en moi un capitaine turc. Le gouverneur ajoute qu'un boutre, arrivé de Meurka, lui confirme ses appréhensions, qu'il nous défend en

(1) Droit que l'on paye sur les marchandises d'importation ou d'exportation.

conséquence de nous installer à terre sans « ordre spécial » du sultan de Zanzibar. Malgré mon insistance pour détruire dans son esprit toutes ces idées ridicules, Ben Hamed reste inébranlable.

« J'exigeai alors de sa part déclaration écrite de sa conduite au mépris du traité de 1844, qui nous donne liberté de commercer sur la côte Bénadir en désignant spécialement les ports de Brawa et Mogadoxo.

« Ben Hamed se refusa d'abord à satisfaire à cette légitime exigence, et ce ne fut qu'en présence de l'insistance de M. Wolfarth, qui s'engageait pour sa part à constater les faits dont nous étions victimes, que le gouverneur se décida à nous délivrer lui-même la pièce demandée.

« Je pris congé de M. Wolfarth en lui promettant de ne point quitter Brawa, le lendemain, sans avoir pris ses lettres et en remerciant l'agent arabe de la Maison française de Zanzibar, d'avoir bien voulu nous assister jusqu'au bout.

« Je rapportai toutes ces nouvelles à mes compagnons de *l'Adonis*.

« Nous attendions le lendemain M. Wolfarth à déjeuner ; aucune embarcation ne venant, nous décidâmes d'aller voir si, par hasard, il ne lui serait rien arrivé de fâcheux.

« A peine avions-nous mis pied à terre que quel-

ques soldats accoururent pour s'opposer à notre débarquement par ordre du gouverneur. Notre interprète Abdul viola courageusement cette consigne. En route, il rencontra M. Wolfarth que suivaient peut-être deux cents personnes.

« Ce dernier nous informa que, par ordre de Ben Hamed, aucune embarcation n'avait voulu le conduire, ni même porter son courrier: que Ben Hamed lui avait cyniquement dit qu'il pouvait venir à la nage s'il voulait.

« Nous offrîmes à M. Wolfarth de l'emmener avec nous, s'il avait quelque crainte pour sa sécurité personnelle, en reconnaissance de tout l'intérêt qu'il avait porté à notre cause.

« Il refusa courageusement. »

Ici s'arrête le procès-verbal dressé par Eyssèric. Quelques heures après que nous eûmes pris congé de M. Wolfarth, c'est-à-dire le 28 février, vers le soir, *l'Adonis* s'éloignait de Brawa, non sans que son personnel n'éprouvât de sérieuses inquiétudes sur le compte de l'agent européen qu'il laissait ainsi à la merci d'une population surexcitée.

Nous allions à Zanzibar informer le consul de France de ces procédés des gouverneurs du sultan, et en demander réparation pour sauvegarder tant les intérêts de la maison que nous représentions que ceux des Européens appelés plus tard à succé-

der à notre expédition dans ces diverses places; n'avions-nous pas, du reste, le devoir de protester alors que les deux villes mêmes dont on nous chassait, sont spécialement indiquées comme ouvertes au libre échange, dans le traité de 1844 ?

Durant notre traversée de Brawa, *l'Adonis* ayant pris la haute mer, nous perdons vue de terre; je ne parlerai donc pas de la côte sur ce point, pas plus que des différentes îles que nous avons pu rencontrer; ces parages sont d'ailleurs bien connus et ont été maintes fois décrits dans leurs ouvrages par les voyageurs qui nous y ont précédés.

Quelques jours après notre arrivée, les gouverneurs de Brawa et de Magadoxo, descendus à Zanzibar, selon leur habitude annuelle, pour rendre compte de la gestion de leurs affaires, étaient mis aux fers pendant une semaine.

Je retrouvai après son élargissement Souleyman ben Raschid sur le grand marché de la ville. Son attitude était bien différente de celle qu'il avait à Mogadoxo, et il était facile de reconnaître qu'il regrettait amèrement sa conduite à notre égard. La disgrâce de Souleyman suivit de peu sa condamnation.

Pendant notre séjour à Zanzibar, nous fîmes la connaissance d'un nommé Albert Kerpell, sujet

européen, auquel il était arrivé sur un point de la côte Bénadir, non pas les mêmes désagréments que ceux dont avait eu à souffrir le personnel de l'*Adonis*, mais des contrariétés qui dénotent également combien l'autorité du sultan de Zanzibar est peu soutenue, combien faible est aussi le protectorat de ce souverain, protectorat suffisamment organisé pour la seule perception des impôts, mais absolument impuissant à assurer en échange pleine liberté et sécurité aux négociants étrangers.

Au cours de 1877, Kerpell était parti d'Aden quelques jours après le naufrage du *Meï-Kong*, pour aller trafiquer sur les épaves de ce navire.

Après une courte station au cap Gardafui, il eut l'idée de descendre la côte pour aller à Zanzibar, favorisé par la mousson de Nord-Est, en faisant relâche aux différents ports dans lesquels il pouvait espérer faire quelques transactions commerciales.

Le premier point où il toucha après M'routi fut Ouarcheik.

Ouarcheik, je l'ai dit plus haut, n'a pas de garnison zanzibarienne. — La dépendance du sultan est indiquée seulement par un mât de pavillon, au bout duquel flotte une flamme rouge. — Les frais de douane sont perçus par un agent appuyé de quelques serviteurs.

Kerpell avait des orseilles (1) à embarquer,— il avait acquitté son aschour à la douane arabe, lorsqu'un Çomali exigea qu'il payât aussi la même somme à la douane çomali, disant que la première redevance payée avait été perçue sans droit aucun; — que c'était à lui qu'elle aurait dû être versée.

Kerpell s'y refusa formellement, bien résolu de ne pas céder à cette exigence illégitime, malgré les menaces qu'on lui fit. Sa résistance fut inutile. Il vint même un moment où l'on s'opposa à le laisser passer pour regagner son boutre.

A bout d'arguments, Kerpell s'exécuta par force, mais, à ce moment-là, dit-il, ce ne fut plus un aschour qu'on voulut de lui, ce fut une rançon de 100 piastres, en même temps qu'on confisquait ses balles d'orseilles.

Il échappa ainsi à la foule devenue furieuse et menaçante. Mais, une fois à bord, il chargea deux petites espingoles, donna à chacun de ses hommes les armes dont il disposait et fit prévenir qu'il allait opérer une descente, si, dans une heure, ses marchandises et l'argent qu'il venait de verser ne lui étaient point rendus. En même temps, une décharge à blanc confirmait ses intentions.

Le résultat de la frayeur qui s'empara des Çomalis fut de faire rentrer à bord non seulement les or-

(1) Plante tinctoriale qui arrive en abondance à la côte orientale d'Afrique.

seilles et l'argent, mais encore deux moutons que leur chef envoya comme excuses et comme cadeau.

Kerpell répondit à cet amendement en envoyant à son tour deux sacs de riz.

Les faits qui nous sont arrivés, *ce récit que je donne cependant sous toute réserve*, l'état de guerre perpétuel des peuplades de ces côtes, expliquent comment leurs richesses commerciales n'ont point été encore sérieusement exploitées directement par les Européens. N'y a-t-il aucun remède à cet état de choses? — Ne pourrait-on soutenir et aider, d'accord avec Sa Hautesse Seyid Bargash, le protectorat de ce souverain? Car, quels que soient ses désirs, qu'il a exprimés et prouvés en maintes occasions, par ses relations diplomatiques, d'assurer aux Européens la sécurité et le meilleur accueil dans ses États, il ne possède pas les forces suffisantes pour en imposer en dehors de son île, où, en revanche, on jouit à tous égards de la plus grande liberté; malheureusement pour lui, comme chef de tout gouvernement reconnu par le monde civilisé, il est solidaire et responsable des actes de ses agents.

Dans les derniers jours de mars, nous quittons Zanzibar, laissant notre cause entre les mains de notre consul; et cette fois, munis de lettres du sultan, nous retournons à la côte Bénadir.

Nous gagnons Kismayo, près l'embouchure du

Djoub, ce fleuve où deux expéditions successives ont échoué et où tant de courageux explorateurs ont trouvé la mort (1).

Une carte manuscrite, gracieusement communiquée par le commandant Sulivan du *London*, nous trace notre première entrée dans la Baie du Refuge par la passe du « *Faon* ». Deux soldats arabes accostent *l'Adonis* avec leur pirogue, et nous demandent si nous avons autorisation de débarquer. Sur notre réponse affirmative, ils repartent porter la nouvelle à Hamed ebnou Hamid, gouverneur de la ville, qui nous reçoit de la façon la plus affable. Il nous abouche avec tous les négociants du pays, et pendant que mes compagnons causent avec lui, je parcours le village. Je ne compte que quelques huttes et deux maisons en pierres ; ces dernières appartiennent au gouverneur.

Depuis quinze jours seulement, le pays est pacifié. Le meurtre d'un Arabe commis par un Çomali, avait allumé une de ces guerres fréquentes entre la garnison et les naturels, qui désolent toutes les villes de la côte.

Le palais et le quartier des Arabes et Banians

(1) Baron Von der Deckens, 1859-1865. — Expédition Bazin (*l'Explorateur*), 1870.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

acheteurs sont en état de défense, circonscrits d'une palissade formée de pieux assez hauts ; deux portes y donnent accès, une vers le nord, l'autre vers l'ouest ; chacune d'elles est munie d'une petite pièce d'artillerie, au milieu de la cour même sont quelques vieux canons sur leurs affûts. Les Çomalis n'ont point accès dans cette cour d'où on les chasse dès qu'ils y pénètrent.

Nous n'avons pas vu le palais intérieurement ; extérieurement, il n'a rien de remarquable ; une très grande galerie couverte en décore l'entrée. C'est là que nous sommes reçus.

Je n'ai pas à dire les ressources qu'offre cette contrée ; le jour où l'on aura établi à Kismayo une factorerie importante, ce qu'il y débouchera de richesses est incommensurable. Les Arabes et les Banians le savent bien ! Un Çomali s'engageait, au cas où nous demeurerions sur ce point, à nous livrer 4,000 bœufs par mois, dans des conditions de bon marché incroyables.

Malgré toute la meilleure volonté du monde, les gens du pays ne peuvent nous vendre actuellement des marchandises ; toutes sont accaparées. Nous restons 48 heures à Kismayo, et nous nous dirigeons sur Brawa. Nous y arrivons le 4 avril. Nous interrogeons avec anxiété la plage pour voir si nous

ne découvrons pas M. Wolfarth; quelques instants après, il était au milieu de nous.

On sait déjà à Brawa ce qu'il est advenu au gouverneur, lors de son voyage à Zanzibar. Quant à M. Wolfarth, il n'a point été inquiété après notre départ; seul, un soldat ivre l'a menacé. La frégate anglaise *le Sparten* est, du reste, venue le voir et lui porter des lettres quelques jours après que nous l'avons quitté.

Nous descendons à terre pour aller rendre visite au gouverneur. Nous apprenons alors qu'Hamed n'est point revenu dans le pays et que c'est un capitaine de la garnison zanzibarienne qui remplit ses fonctions.

Le préposé de la douane l'a informé de notre arrivée, et l'on nous reçoit dans la même salle où s'est décidé notre départ.

Après avoir pris connaissance des lettres dont nous sommes munis, le gouverneur nous promet aide et protection et fait prévenir les négociants de notre désir d'acheter les marchandises qui peuvent rester sur la place; moyennant 10 piastres, pour tout le temps de notre séjour, une embarcation et six hommes seront à nos ordres.

Nous nous séparons pour nous rendre à la résidence de M. Wolfarth. Une foule énorme nous suit, tout avide de voir de près ces fameux soldats turcs qui ont mis toute leur ville en révolution.

Vers le soir, nous parcourons les rues, escortés de quelques hommes de garde que le gouverneur a mis à notre service.

Excepté du côté de la mer, Brawa est entouré de murs; les quatre coins de la ville sont fermés par des forts; quelques maisons arabes, deux mosquées, des huttes çomalis, carrées ou en forme de ruche, aucun monument saillant; en dehors du mur d'enceinte, sur un mamelon, le cimetière.

Le marché se tient sur une petite place au milieu de la ville. Le bétail y est très nombreux, mais le Bédouin qui l'amène est obligé de porter sa provision d'herbe.

Je remarquai, vers le sud de la ville, de grandes places vides entre les huttes existantes. C'étaient les traces laissées par l'incendie allumé par ordre du gouverneur lors de la dernière révolte.

Le choix d'une maison fait, et nos dispositions prises, nous partirons pour Meurka où M. Wolfarth a besoin d'aller régler ses affaires en présence d'une guerre imminente avec Hamed Yousouf qui poursuit ses hostilités contre les Çomalis de la côte.

Le 7 avril, nous sommes au mouillage, en face de Meurka. En arrivant à terre, une forte lame chavire notre embarcation. Nous nous rendons tout trempés auprès du gouverneur. Nous ne lui faisons

qu'une courte visite, ayant hâte de rejoindre la maison de M. Wolfarth pour nous y sécher et nous remettre de cette désagréable submersion. De la terrasse de cette maison, on découvre la ville tout entière. Meurka nous offre le même tableau que tous les ports Bénadirs que nous avons précédemment visités.

Le marché se tient en dehors des murs, tout près d'une mosquée et d'un puits assez profond ; c'est là que les Çomalis de l'intérieur apportent leurs marchandises. Un hangar sert de bureau aux préposés de la douane.

Trois portes donnent accès à la ville de ce côté.

Devant la maison du gouverneur, qui domine la ville, sur une petite place, est installée une espèce de bazar où Banians et Arabes débitent leurs marchandises d'importation ; c'est aussi le marché aux grains. Quelques pièces d'artillerie, dont deux énormes, en défendent les abords.

Les rues sont sales et étroites, les maisons en ruines, et généralement peu habitées.

Les Çomalis de l'intérieur n'ont pas le droit d'y séjourner ; leurs faits et gestes sont attentivement surveillés, car on est toujours sur le qui-vive.

La nuit, ils se retirent dans les villages des environs ; le plus près sur la montagne, visible de Meurka, est Ayouyou.

Vers le nord, au bout du quartier çomali, se trouve

le cimetière, il est clos d'une haie et ombragé de grands palmiers.

Tout à côté l'école où les enfants vont apprendre le Coran ; le maître ingénieux a su profiter d'un grand arbre et de ses lianes pour y installer sa classe d'un aspect tout pittoresque. Comme à Mogadoxo, une tour en ruines et un peu penchée rappelle l'occupation portugaise du XVI^e^ siècle.

Nous retrouvons à Meurka les moulins à huile de sésame, les trieuses de coton, les tisserands, les gainiers et fourbisseurs, les forgerons, dont parle dans son ouvrage le commandant Guillain. Nos observations personnelles, tant sur la manière dont les indigènes savent tirer parti des matières premières que sur l'abondance de ces produits dans leur marché, nous amènent aux mêmes conclusions que les voyageurs qui nous ont précédés, à savoir que le temps approche où la civilisation pénétrera complètement chez ces peuples et où les ports de la côte Bénadir seront des points aussi importants que ceux de la côte occidentale ; il suffit pour cela que les hardis explorateurs qui pénètrent dans les régions intérieures mettent un jour ces ports en communication plus directe avec les richesses immenses qu'elle renferme.

Pour le moment, il y vient déjà des ivoires, des peaux, de l'orseille, des sésames, de la myrrhe, etc. Malheureusement l'Arabe qui y domine y est exécré ;

on ne le tolère que parce que sa présence tient en respect le sultan Hamed dont les attaques sont continuelles. Cet état de choses cessera du jour où Ganané et Guélidi, villes de l'intérieur, auront leurs comptoirs, et où le gros commerce du Djoub sera utilisé.

Les affaires de M. Wolfarth terminées, nous revenons à Brawa.

Malgré toutes ses démarches, Eyssériс que nous y avions laissé n'a pu trouver de marchandises ; il lui est répondu de toute part comme à Kismayo que la saison est passée et que les gros stocks, amenés il y a un mois, sont écoulés.

Nous sommes forcés de redescendre sur Zanzibar où, après nous être concertés, nous débarquons notre cargaison, laissant Eyssériс comme représentant de notre maison et prêt à rétablir en temps voulu, sur les points que nous venions de parcourir, les relations que nous avons eu tant de peine à créer.

Le 18 mai, *l'Adonis* quitte Zanzibar, rentrant en France.

Cette expédition constituait pour moi une école de voyage qui devait m'être particulièrement utile peu de temps après.

TROIS MOIS EN MEDJOURTINE

I

Mon second voyage. — Départ de Marseille. — Aden. — Mes préparatifs. — Bagaro. — Départ pour Merâya. — Une insolation. — Lasgorée. — Entre Çomalis. — Nouvelles des Medjourtines. — Dourdouri. — Bender Gâsem. — Ma réception chez le gouverneur provisoire. — La fiancée du sultan. — Fêtes du Rhamadan. — Vers Merâya. — Enfin j'arrive !

Peu de temps après mon retour en France, avec *l'Adonis*, une nouvelle occasion s'offrit à moi d'explorer ce pays Medjourtine que nous avions à peine entrevu. Je me hâtai d'en profiter, bien que les conditions de ce second voyage aient pu sembler au premier aspect bien moins agréables. Je devais en effet me rendre seul dans cette contrée.

Mais une semblable perspective ne m'arrêta point : même, en y réfléchissant, j'aperçus un avantage à ne plus apparaître aux Çomalis, entouré d'un appareil d'expédition qui provoque toujours, chez les naturels, tant de méfiance et ne manque

pas d'éveiller dans leur esprit les soupçons tenaces auxquels se heurtent les efforts de tous les voyageurs.

En débarquant seul à leur rivage, sans être même escorté d'un serviteur de ma race, en vivant au milieu d'eux et de leur vie, je parviendrais peut-être à me gagner leur confiance et à mieux connaître cette contrée qui m'avait laissé de grands souvenirs.

Mon attente ne devait point être tout à fait déçue, et, si mon projet de pénétrer très avant dans le pays Medjourtine allait échouer devant la guerre qui le désolait et devant les préjugés et les craintes de cette race superstitieuse, il m'était du moins réservé de rapporter sur toute la côte du golfe d'Aden, minutieusement explorée, par terre comme par mer, et même quelque peu dans l'intérieur, des observations et des renseignements encore ignorés.

Le 25 août 1878, je quitte Marseille à bord du *Yang-Sé*. Après 12 jours d'une traversée favorisée par un temps superbe, je suis rendu à Aden.

J'éprouve là presque autant de peine en me séparant de mes compagnons de route, passagers pour d'autres destinations, qu'en voyant disparaître, à mon départ, les côtes de France.

J'emploie tout mon temps jusqu'au 19 septembre à mes préparatifs. Le sort me favorise dans la re-

cherche d'un interprète. Je rencontre dans Bagaro Addi un garçon résolu et énergique ; il met bien un peu ma bourse à contribution, mais, comme on le verra par la suite, je n'eus qu'à me louer de ses services et de son précieux dévouement.

Il n'y a comme moyen de passage de la côte d'Aden à la côte çomali que des boutres (1) qui trafiquent entre les différents ports de ces deux côtes. C'est avec le capitaine de l'une de ces embarcations, nommé Yousouf, que je traite. Les ennuis de toutes sortes qu'il me procure par ses objections quotidiennes m'inspirent quelques préventions contre lui.

Avant mon départ d'Aden, je rends visite à Assan Ali, le négociant arabe dont j'ai parlé au cours du récit du voyage de *l'Adonis*. Cet excellent homme m'accueille toujours avec la même bonté, il me re-

(1) Un boutre est une grande embarcation non pontée. Les mieux équipés ont une modeste chambre d'arrière qui forme une petite dunette où se réunissent équipage et passagers. Le boutre est muni d'une seule voile, dans le genre des bateaux de pêche que nous appelons, dans le Midi, *bateaux-bœufs*. Son allure est assez rapide avec vent arrière ou de travers, mais il lui est impossible de lutter avec vent de bout.

Ce genre d'embarcation ne résiste pas à la grosse mer, il a cet avantage qu'il cale fort peu d'eau et qu'on longe constamment la terre dès qu'on a pu l'atteindre, profitant ainsi de la moindre crique pour s'abriter en cas de mauvais temps.

Quelques-uns portent une boussole dans un petit habitacle tout près du gouvernail ; je fus assez étonné de voir mon capitaine s'orienter avec cet instrument. En général, c'est sur les étoiles que le capitaine du boutre se guide et sur la silhouette de la côte qu'il connaît depuis sa plus tendre enfance.

met des *ouarga* ou lettres d'introduction qui me seront précieuses au cours de ma nouvelle expédition. Assan Ali s'informe du nom de mon capitaine et de sa résidence; il le fait mander chez lui et le menace de toute sa colère au cas où il m'arriverait quelque fâcheux accident.

Sur ma demande, M. Delagenières, agent consulaire de France, a l'amabilité de me munir d'une lettre de crédit pour le cas où quelque navire viendrait visiter les ports de la côte, de manière à ce que je puisse faire valoir mes titres à un bon accueil, et afin d'écarter de ma personnalité les soupçons qui planent malheureusement parfois avec trop de raison sur l'Européen qui s'expatrie.

Mes adieux faits à la colonie française, je prends la mer le 19 septembre 1878 à huit heures du matin.

Assis à l'arrière de mon boutre, je n'ai pas encore perdu de vue les hauteurs de Cham-Cham (1) que je tombe sans connaissance, frappé par une insolation.

Je reviens à moi au milieu de tout mon équipage qui me prodigue ses soins. — Je me rends peu compte de mon état ; je suis couvert de sang; une hémorragie violente m'a sauvé.

J'appelle mon domestique Bagaro. Le mal de mer le retient au fond de l'embarcation.

Le capitaine Yousouf gesticule pour me faire

(1) Sémaphore d'Aden.

comprendre qu'il veut retourner ; je lui intime l'ordre de continuer sa route en quelques mots d'arabe. J'ai une mission à remplir et l'amour-propre doit me donner les forces de surmonter cette première épreuve.

Vers le soir, ma faiblesse s'accroît. Je reste près de 48 heures dans un état de souffrance indescriptible. Bagaro, qui a repris le dessus, ne quitte pas le chevet de ma couchette.

Toutes les préventions que j'avais au départ sur mon équipage disparurent, je dois le dire, en présence de la conduite de Yousouf et de ses hommes pendant ma maladie. Dès que je fus rétabli, je fis ouvrir ma malle et donnai au capitaine et au second un Coran et un chapelet (*teusba*), comme récompense.

Nous sommes en face de Lasgoré, dans le pays des Warsanguélis (1) ; j'autorise Yousouf à descendre deux heures à terre avec les Comalis des boutres mouillés à nos côtés qui, dès notre arrivée, sont venus à la nage à bord de notre embarcation. Je reste seul avec quatre hommes.

La mer très houleuse nous secoue fortement. Je suis des yeux la pirogue qui gagne terre ; à

(1) La tribu des Warsanguélis est, à l'est, la tribu voisine des Medjourtines ; elle en est séparée par la lagune de Bender-Ziyâda et par le lit du torrent qui y déverse ses eaux.

quelques mètres de la plage, les lames sont si fortes que tout le monde saute à l'eau et passe ce mauvais pas à la nage.

Mon boutre est mouillé trop au large pour étudier la ville en détails.

J'en distingue cependant les deux parties et les forts en pisé qui défendent chacune d'elles. Dans le fond, de grandes montagnes noires cachent leur sommet dans une brume épaisse.

Yousouf est exact; les deux heures écoulées, je le vois revenir escorté de nouveaux compagnons ; il donne l'ordre du départ, mais il me demande, pour me conformer aux us et coutumes, de verser auparavant un bachis de 3 piastres comme droit de mouillage ; je m'exécute.

A peine les a-t-il remis que les Çomalis, présents à bord, se précipitent vers tous les coins du boutre, prenant, qui du riz, qui du moutama, qui le pagne d'un matelot. Yousouf et son second Sala ne savent où donner de la tête. Un des hommes de l'équipage brandit une massue, faisant mine d'assommer le premier qui pénétrera dans la chambre de l'arrière pour toucher aux malles ; quant à moi, quoique pouvant à peine résister au roulis, je suis prêt à me servir de mon revolver. Bagaro m'en empêche, il se met à mes côtés, me disant d'être sans crainte et m'expliquant que le fait se produit parce que Yousouf est du pays et que ses compatriotes veulent

participer à la bonne aubaine qu'il a de me conduire, mais que rien ne sera touché de mes effets. Devant l'attitude menaçante de chacun de nous, les Warsanguélis plongent avec leur butin et s'éloignent.

Pour comble de malheur, notre ancre s'engage ; tous les efforts des douze hommes de l'équipage ne peuvent la déraper.

Nous sommes forcés de demander aide aux bou-tres voisins ; c'est ramener le loup dans la bergerie, car, en récompense du service rendu, les nouveaux venus recommencent de plus belle et sautent à la mer dès qu'ils ont fait main basse sur quelque objet. Après leur départ, Bagaro constate la disparition de mon burnous et de quelques autres petits objets restés à portée des pillards.

En route, les jérémiades commencent ; à chacun de mes pauvres diables, il manque quelque chose, je remplace le plus urgent avec quelques mètres de cotonnade.

Yousouf est exaspéré ; il ne peut comprendre que l'on ait si peu respecté ma présence à son bord. Au fond, ce dont je suis persuadé, c'est qu'il regrette ce qu'on lui a volé de provisions ; mais il se dédommagera bien certainement en attaquant les miennes. Je l'avais chargé de me rapporter un peu de lait, s'il lui était possible d'en trouver. Ses recherches ont été infructueuses. En revanche, il est muni de

renseignements relatifs à la situation actuelle des Medjourtines.

Il ressort de ces informations que Merâya et Alloûla sont toujours en guerre; qu'il y a eu 15 morts de part et d'autre à la dernière rencontre. Le sultan Osman Mahmoud et sa suite sont en ce moment à Bender Gâsem où des renforts considérables doivent lui arriver de l'intérieur. Les motifs de cette guerre sont toujours les mêmes qu'alors du voyage de *l'Adonis* et reposent sur les idées insurrectionnelles de Yousouf Ali.

Vers le milieu de la nuit, le calme plat nous force à mouiller devant Dourdouri, port Warsanguéli.

Dès le matin, Yousouf envoie son équipage faire du bois sur les bords d'un petit fleuve qui débouche en ce point, entretenant par ses eaux la végétation superbe d'une vallée profonde formée de petites montagnes. Sur ce fond noir de roches granitiques, se perdent les huttes sombres de Dourdouri et se détachent comme deux points blancs les mosquées du village.

Nous n'arrivons à Bender Gâsem que le 24 septembre au soir ; cinq ou six boutres sont en rade. A notre approche, il nous est fait signe de ne point avancer. Nous passons outre, malgré cet avertisse-

ment, et prenons nos dispositions pour descendre à terre immédiatement.

La nouvelle de l'arrivée d'un Européen attire sur la plage une foule de Çomalis qui me regardent avec étonnement. Au milieu d'eux se tient un vieillard que je prends pour le gouverneur ; je me suis trompé. Il me serre toutefois la main amicalement, et m'offre de me conduire auprès du Cadi.

Chemin faisant, je lui fais demander par Bagaro si le sultan viendra bientôt, comme on me l'a dit ; il me répond affirmativement. On attend Mahmoud du jour au lendemain.

Nous arrivons auprès de Mahmoud Noûr, un des fils de Noûr Osman, premier ministre et tuteur du sultan. Mahmoud Noûr remplit les fonctions de gouverneur à Bender Gâsem ; il est assisté d'Ali Sementar, son cousin, fils de Sementar Osman, le gouverneur de Merâya. Noûr et Ali me reçoivent tout deux avec bienveillance et affabilité. Un Arabe dont je parlerai plus tard, Ali ben Char leur donne lecture de la lettre d'Assan Ali, traduite en çomali. Je suis tellement entouré que je ne puis me rendre compte de l'endroit où nous stationnons. Après avoir pris connaissance des recommandations qui lui sont faites au sujet de ma personne, Mahmoud Noûr chasse tous ces importuns et me fait signe de le suivre dans la citadelle où je serai abrité des indiscrets.

Pendant que je m'y achemine, je vois venir à moi

un Çomali avec lequel nous avons été en relations lors du voyage de *l'Adonis*. Il me reconnaît parfaitement.

Je m'installe sur la terrasse de la citadelle où l'on m'apporte nattes et coussins ; un peu de lait, du riz et des dattes constituent mon premier repas depuis mon départ d'Aden. Mes hôtes me confirment les bruits de guerre recueillis à Lasgoré. J'arrive, d'après eux, le lendemain d'une escarmouche sur les lieux mêmes. Le sultan et Noûr recrutent des troupes dans la province de Mieh. Il y a eu morts et blessés dans la rencontre de la veille. Loin d'être calmés, les esprits sont on ne peut plus excités.

Le muezzin appelle à la prière ; Mahmoud et Ali me laissent seuls avec Bagaro. Ils doivent revenir à la nuit pour veiller sur ma personne.

Je puis, après leur départ, jeter un coup d'œil autour de moi. Quatre forts auprès desquels sont groupées huttes et mosquées, assez éparses, constituent Bender Gâsem. La mer qui vient à marée haute se briser au pied de ces forts a laissé à découvert l'arène immense qui se développe vers le sud ; quelques arbustes rabougris, jetés par la nature à droite ou à gauche, en rompent seuls la monotonie. Les lits desséchés de plusieurs torrents sillonnent

cette sorte de vaste cirque dans toute son étendue; dans le fond, bien au loin, de grandes montagnes arides se détachent sur un ciel de feu. Le paysage a un aspect d'effrayante stérilité.

Je m'endors confiant à côté de Bagaro.

Le lendemain, au réveil, je me trouve entouré de mes hôtes et de mon capitaine, qui, lui aussi, n'a pas voulu me quitter. Je me décide, sur l'affirmation de la prochaine arrivée du sultan, à l'attendre trois ou quatre jours; j'ai des firmans à lui demander, des cadeaux à lui offrir, et, en même temps, je pourrai me remettre un peu de mon indisposition.

Je trouve, dans une tour de la citadelle, une sorte de pigeonnier ouvert à tous les vents; je demande à Mahmoud Noûr de me laisser occuper ce petit coin; il me le fait immédiatement approprier. Pendant qu'on procède à cet aménagement, je vais à mon boutre chercher mon petit matériel de campement, des provisions et mes livres. Quelques instants après, je suis installé sur une bonne natte et je reçois les quelques personnages influents de la localité qui semblent s'étonner de voir un Français venir seul dans leur pays.

Leur curiosité se porte surtout sur mon fusil Lefaucheux et sur mon nécessaire de voyage. Inutile d'ajouter qu'aucun ne part sans me demander un

cadeau, si bien qu'impatienté, je condamne ma porte, excepté pour Mahmoud et Ali.

Une fois débarrassé de tous ces importuns, je questionne mes hôtes sur les productions et arrivages du pays. Ils me renseignent sans trop de difficultés ; je contrôle la véracité de leurs réponses en questionnant aussi deux Arabes qui viennent me voir. De ces conversations, il résulte que le commerce des plumes d'autruche avec les Dolbohantes est une des principales sources de fortune du pays pour les trafiquants.

Vers le soir, je parcours la ville : une grande hutte ronde, en nattes plus riches que les autres, s'offre à ma vue dès ma sortie du fort. Une fille çomali superbe, assise devant la porte, tresse quelques brins de paille de couleur. Ali me la fait remarquer; c'est la fiancée du sultan qui doit l'épouser dès que la guerre sera terminée.

Je demande à visiter l'habitation de cette future sultane.

La case est divisée en deux pièces ; elle est tendue de nattes de Berbera très fines et de couleurs coquettes. Dans la première pièce, tout autour des murs à hauteur d'homme, sont accrochées plus de cent calebasses ou *gouraras* ornées de cauries (1). La

(1) Coquilles qui servent de monnaie sur la côte occidentale.

forme de ces calebasses rappelle fort exactement celle des amphores romaines, moins les anses. A côté sont suspendus de grands sacs de cuirs (*harag simbils*) à longues franges formées de chapelets de coquillages.

De la voûte descendent des glands de cotonnade rouge ; quelques planchettes où sont écrits des versets du Coran, une panoplie où figurent les armes du frère de la fiancée complètent l'ameublement de cette pièce.

La seconde pièce est la chambre de la jeune Çomali. La tenture en est formée par des peaux de bœufs et de chèvres blanches et noires. Par terre, cinq ou six petits brûle-parfums (*daberad*) ; deux tabourets taillés dans un seul bloc de bois. Le lit se compose d'un grand châssis avec un filet. Quelques nattes en forment les matelas. Je n'y vois pas l'oreiller çomali (un morceau de bois carré, avec la forme de la tête découpée), — que j'ai rencontré dans nombre d'autres cases d'indigènes. Dans le fond de cette chambre, un grand miroir sans cadre, et sur une caisse en bois blanc les accessoires de toilette, peu nombreux au reste : un simple peigne en bois, et le flacon de *khol* ou plomb argentifère pulvérisé, que les élégantes Çomalis se passent sur les paupières.

Je suis à peine sorti de cette hutte qu'une caravane de Bédouins arrive derrière nous ; elle vient

d'un village de l'intérieur, Our Alet. Je me réserve de savoir demain quel itinéraire elle a suivi, et j'examine attentivement les paquetages des chameaux qui la composent, et les types étranges qui l'escortent.

Le soir, j'ai le spectacle des danses et chants du Rhamadan; c'est la distraction des Çomalis qui ont observé le jeûne le plus rigoureux depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Réunis en cercle sur la plage, ils frappent tous ensemble dans leurs mains et sur leur poitrine, marquant la cadence par le cri de Siddi, poussé dans le rhythme suivant : « Siddi..... Siddi..... Siddi, Siddi, Siddi! » en précipitant le débit des trois dernières exclamations.

Au milieu du cercle, les danseurs se livrent à toutes sortes de contorsions, tournant sur eux-mêmes, et s'accompagnant aussi du même cri.

Tout en conservant un caractère grotesque, la danse devient plus lascive lorsque les femmes font vis-à-vis aux hommes.

Chaque danseur y passe à son tour; seuls les vieillards se trouvent à l'écart. D'autres même, plus fervents, restent chez eux pour lire le Coran.

Autant, au début, je contemplais cette danse avec intérêt, autant le voisinage m'en devient pénible, quand je me vis obligé d'en supporter le vacarme jusqu'au point du jour.

Le lendemain, dès le réveil, je complète tous mes documents relatifs aux échanges à faire sur le marché de Bender Gâsem. J'examine scrupuleusement les échantillons des diverses qualités de marchandises que l'on m'a apportés, et je procède à leur classification.

Sur ces entrefaites, un courrier arrive, annonçant que le sultan ne viendra que dans quelques jours. Pressé de me rendre à Merâya, je ne puis attendre plus longtemps et je me décide à partir pour cette ville le soir même.

Je profite de la marée basse pour aller à bord prendre quelques petits cadeaux destinés à mes hôtes.

Un collier d'ambre, un peu d'étoffe rouge et une paire de sandales parurent leur faire un vif plaisir.

En attendant que le vent tourne en notre faveur, je continue mes observations. Je découvre entre les mains d'un Çomali une perle énorme ; à son dire, il s'en prend beaucoup dans ces parages à l'époque de la pêche des nacres (février et mars).

Un des Bédouins, faisant partie de la caravane arrivée la veille, me donne l'itinéraire de la route qu'il a suivie de Our Alet à Bender Gâsem, et m'engage fortement à obtenir de Noûr Osman, quand je le verrai, l'autorisation de pénétrer dans l'intérieur qu'il dit être des plus fertiles et des plus curieux à visiter.

Il m'offre malicieusement de retourner dans son pays avec lui. J'ai, pour le moment, d'autres soucis en tête, et eussé-je cette fantaisie, je ne confierais pas, sans plus de précautions, ma personne à ces *djingals* dont la réputation est si mauvaise.

Au moment où je me dispose à gagner mon boutre, Ali Sementar vient me prier de ne point partir le soir même. Il attend le lendemain un chargement de dattes et de riz, dont une part est destinée à Merâya, et il désire que j'en fasse le transport.

Je ne me rends qu'à moitié à ses prières; son langage et son attitude m'ayant inspiré quelques doutes sur la sincérité du prétexte qu'il invoque pour me retenir; mais la violence avec laquelle les vagues déferlent, et les conseils de Yousouf qui déclare plus prudent de ne point se hasarder en pirogue par une mer pareille, me décident, bien malgré moi, à séjourner encore cette nuit à Bender Gâsem.

Je reviens donc sur mes pas assez contrarié; je suis obligé de demander l'hospitalité à Ali : il me fait étendre une grande natte au milieu de la place et là m'apporte lui-même à dîner. Escorté de Bagaro et de mon capitaine, nous passons dans cet endroit une partie de la nuit. Quelques enfants qui reviennent se livrer aux mêmes danses que la veille s'amusent à nous taquiner en nous jetant du sable sur

la figure. Yousouf fort en colère, va se plaindre à Mahmoud qui nous donne de suite sa case.

Le lendemain, 26 septembre, nous prenons la mer. Le vent tombe vers le soir et nous oblige à mouiller devant Gebel Handar.

Le 27, un peu de brise nous amène devant Borah (*Bouro*), où nous sommes encore retenus par un calme plat. Borah est un point commercial important de la côte çomali ; je donne l'ordre de me conduire à terre.

Deux boutres de Yousouf Ali, sultan d'Alloûla, se balancent en rade ; à notre arrivée, ils détachent vers nous une embarcation montée d'une douzaine d'hommes. Leur approche inquiète mon capitaine. Dès que l'embarcation est à portée, je lui fais crier de ne point accoster. La scène de Lasgoré était une leçon suffisante. Après échange des saluts d'usage, la pirogue s'éloigne.

Nous sommes forcés de nous mettre à l'eau pour débarquer.

Sur la plage, une vingtaine de Çomalis sont occupés à charrier des marchandises.

Ils viennent au-devant de moi et répondent amicalement à toutes mes questions.

Nous nous acheminons vers le village. C'est une agglomération de huttes au pied d'un fort qui défend une gorge des monts Aïsema ; le village

se trouve en exhaussement du lit d'un large ravin creusé par les pluies. A mon arrivée, je suis reçu sous le gourbi, on m'y apporte complaisamment les échantillons des produits du pays.

Je laisse ma petite escorte courir le village et vais moi-même de mon côté, avec Bagaro, à quelques centaines de mètres en avant dans la gorge, où des myriades de tourterelles prennent leurs ébats.

Je quitte ce petit port, enchanté de l'accueil qui m'a été fait, et donnant aux naturels qui m'escortent jusqu'à mon embarcation deux piastres comme bachis.

Le 29 septembre, au matin, un vent violent s'élève, mon capitaine a l'air peu rassuré ; à chaque lame, le boutre éprouve un ébranlement qui semble le disloquer. Dieu sait ce qu'il faut de temps à tout cet équipage pour opérer la moindre manœuvre, aussi recevons-nous une douche désagréable chaque fois que nous changeons d'allure.

Par bonheur, ce petit grain dure peu, et un calme plat lui succède.

Nous sommes à cinq milles par le travers de Merâya. Heureusement qu'un courant favorable nous y porte doucement, sans quoi nous risquions bien de ne jamais arriver. Enfin, à neuf heures, nous ne sommes plus qu'à cinq cents mètres. Par précaution, à cause de la guerre, Yousouf mouille à cette

distance. Il dépêche à terre la pirogue dans laquelle je fais monter Bagaro, pour aller prévenir Sementar Osman de mon arrivée. Il est reçu non sans force questions qu'on lui adresse de la plage, et qui parviennent presque jusqu'à nous.

J'attends le lendemain pour sortir de cette grande barque où je viens de passer huit jours de supplice.

Je suis donc rendu à ma première étape. Je revois encore ces grandes montagnes, ces tours en pisé dont les corbeaux dessinent les faîtes comme une ligne noire. Sur ma gauche Geursa, Guesli, Bender Felek, sur ma droite Râs Orbé, tous points qui font revivre en moi le souvenir de ma première campagne et celui des compagnons qui ne seront plus à mes côtés, pendant le long temps d'exil où je vais partager la vie des Çomalis, sans autre protection que celle de mon fidèle serviteur Bagaro.

II

Aperçu sur Merâya et sur les sultans de Medjourtine. — La famille de Noûr. — Mon installation. — Ma case. — État de guerre du pays contre Yousouf Ali, gouverneur d'Alloûla. — — Visiteurs importuns. — L'ambulance. — Mes fonctions de docteur commencent. — Le chirurgien Çomali. — Course à Guersa. — Guesli. — Bender Felek. — Rentrée à Merâya.

Toute l'importance du port de Merâya remonte au sultan des Medjourtines Osman (1) qui fixa sa résidence dans cette ville, à la mort de son père, le

(1) Généalogie des sultans de Medjourtine, depuis Mahmoud jusqu'au sultan actuel.

S. Mahmoud.
|
S. Osman.
|

S. Yousouf Mahmoud.	Noûr Osman (l'ancien), ministre et tuteur de Yousouf.
S. Yousouf Mahmoud fils, mort en 1846, à l'âge de 40 ans.	Mahmoud fils. Noûr Osman, ministre et tuteur du sultan actuel.

Osman Mahmoud	Yousouf Mahmoud	Hamed Mahmoud	Loban Mahmoud
sultan actuel 17 ans, en 1878.	15 ans, en 1878.	14 ans, en 1878.	fille 18 ans, en 1878.

sultan Mahmoud. C'est avec le concours d'un négociant çomali, Fara Abdi, que le sultan Osman construisit les forts et mosquées qui existent encore à Merâya.

Son fils aîné, Yousouf Mahmoud, lui succéda et fut assassiné par un nommé Séliman de Bender Khor; Yousouf laissait à sa mort un enfant en bas âge, de même nom que lui. La couronne de ce frêle héritier fut protégée par Noûr Osman, second fils du sultan Osman et, par conséquent, oncle du jeune sultan dont il prenait la tutelle. Noûr Osman ne tarda pas à épouser sa belle-sœur, veuve du sultan Yousouf assassiné et s'attira par cette alliance, qui lui donnait un double droit à la tutelle du jeune sultan, l'inimitié des autres branches des Osman. Le sultan Yousouf Mahmoud, second du nom, mourut en 1866, à l'âge de 40 ans; il laissait trois fils : Osman, Yousouf Hamed et une fille, Loban. Osman, sultan actuel, n'avait que 5 ans; suivant l'exemple de son père, Noûr Osman, fils aîné du précédent et chef de la famille actuelle, prit la tutelle du jeune monarque avec les fonctions de premier ministre. Six autres frères occupent *tous* des fonctions dans l'État (1).

(1) Famille de Noûr Osman l'ancien. — Nom de ses 7 fils et fonctions qu'ils occupent dans le gouvernement medjourtine:

Noûr Osman, tuteur du sultan actuel, ministre.
Sementar Osman, gouverneur de Merâya.
Cher Markab Osman, conseiller.

Dans la belle saison, Merâya est un site charmant; de nombreux troupeaux paissent sur ses hautes montagnes couvertes de verdure; là chaque plante, chaque fleur exhale son parfum.

Mon premier soin, en débarquant, est de me rendre chez Sementar Osman; déjà prévenu, il vient à ma rencontre avec Bagaro, il me serre affectueusement la main, me souhaitant la bienvenue. Je lui remets une lettre particulière d'Assan Ali relative aux affaires politiques. Pendant qu'un Çomali lui en donne lecture, la foule qui m'entoure m'accable de démonstrations amicales. J'y retrouve avec plaisir Mahmoud Addi, neveu du gouverneur, et Yousouf, notre messager, qui nous accompagna à Haffoûn, lors de l'expédition de *l'Adonis*. Sans perdre de temps, j'expose à Sementar mon intention de séjourner quelque temps à Merâya et le prie de me désigner un domicile, autant que possible près de sa maison, pour que je puisse être continuellement en communication avec lui et sous sa sauvegarde.

Mon choix est forcé de s'arrêter sur deux méchantes huttes, l'une me servira de cuisine, l'autre de chambre à coucher; les gens qui l'habitent, do-

Chiroa Osman, sous-gouverneur de Merâya.
Ismaël Osman, conseiller.
Ali Osman, conseiller.
Gouled Osman, conseiller.

mestiques du gouverneur, aideront Bagaro dans les soins du ménage.

La propriétaire de ces huttes qui n'ont que les quatre parois, n'est autre que la mère de Sementar; elle a des prétentions ridicules pour leur loyer dont elle demande huit piastres; je fais un rabais de la moitié, sachant bien que l'on me prendra au mot. Moyennant ce prix, me voilà donc son locataire; elle me fournira le lait et l'eau.

Mon installation n'est pas longue; une natte me servira de lit, mon sac de voyage sera mon oreiller.

Mes caisses et quelques provisions sont déposées sur la grève par mon équipage; quatre esclaves robustes les transportent à ma case.

A mon départ de Marseille et à mon passage à Aden, j'ai eu souci de me munir de cadeaux tou-jours nécessaires dans ces pays-là, comme entrée en relations avec les autorités.

Je profite de la visite officielle que me fait Sementar escorté des dignitaires du pays, pour remettre à chacun quelque petite chose, attendant un autre moment pour offrir à Sementar et à ses frères des objets de plus grande valeur.

J'aurais, dès le premier jour, épuisé toute ma pacotille si j'avais voulu satisfaire tous ceux qui, sous le prétexte d'une parenté quelconque avec mes précédents visiteurs ou de relations antérieures avec

moi, vinrent solliciter jusqu'à cinq ou six fois qui de la poudre, qui des ceintures rouges, etc. (1).

Malheureusement, dans la suite je n'eus pas assez de fermeté; je n'osais refuser à tous ceux qui me demandaient et lorsque, dénué d'argent et de provisions, le besoin de la moindre chose se fit sentir, je ne mentirai point en disant que j'eus à endurer même la faim, il me fallut me dessaisir d'objets presque indispensables pour me procurer le peu qui était nécessaire à mon alimentation.

Une fois débarrassé de tous ces ennuis, je rends au gouverneur sa visite et m'enferme chez lui afin de pouvoir causer plus librement. Il est presque obligé d'user de violence pour expulser les indiscrets qui venaient écouter. Je lui explique dans quel but je reviens en Medjourtine, les résultats que mon second voyage pourra avoir, si j'ai la faculté d'étudier librement le pays et de m'y créer des relations avec tous les négociants. J'ajoute que je suis venu chez eux, malgré la mauvaise réputation dont les Çomalis jouissent, sans crainte aucune, bien sûr qu'ils me respecteront. Au reste, je suis sous le protectorat d'un consul à Aden qui s'intéresse à mon voyage et qui ne manquerait

(1) Les Çomalis aiment beaucoup les étoffes rouges. — Les femmes s'en font des vêtements; les hommes les effilent pour en faire des glands dont ils parent leurs chevaux et leur armement.

pas de savoir, s'il m'arrivait quelque chose de fâcheux, à qui en incomberait la faute.

Après m'avoir religieusement écouté, Sementar me répond que je puis me considérer désormais comme son enfant; qu'il veillera sur ma personne et m'aidera de tous ses efforts pour que mon voyage réussisse.

Malheureusement pour moi, j'arrive dans un moment critique, Merâya et Alloûla se battent quotidiennement, le sang versé demande vengeance. Au dire de Sementar, le sultan vient sous peu avec des forces considérables; il importe d'en finir avec cette malheureuse guerre et cette ville insurgée dont la révolte paralyse le commerce des Medjourtines. Grâce à elle, les arrivages sur Merâya cette année encore n'ont pas eu lieu et se portent sur Bender Khor ou Bender Gâsem; et le peu qu'il y en a sur place n'est pas en sécurité.

Il me demande aussi des nouvelles de mes compagnons de *l'Adonis*, se rappelant sa réception à bord, et il m'exprime ses regrets de ne point nous revoir tous ensemble.

Je regagne ma case, fort satisfait de cette conversation.

Vers le soir, Sementar vient me trouver, il me demande si je n'ai point apporté de remèdes avec moi; sur ma réponse affirmative, il me prie d'aller

voir ses malades à l'ambulance. Sous un mauvais gourbi en dehors du village et sur de simples nattes gisent deux fils de Noûr Osman et cinq autres blessés. L'un, surtout, frappé d'un coup de lance sous le sein droit, est dans un état qui inspire de sérieuses inquiétudes.

J'ai bien vite substitué à la graisse avec laquelle on les soigne, des compresses imbibées de *baume du commandeur*, dont les effets sont si merveilleux, surtout dans les pays chauds.

Je promets aux malades de continuer chaque jour les pansements, ce qui paraît leur être assez agréable.

Je ne trouve de résistance que chez le plus atteint, Mohamed Hersi; chacun de ses soupirs est une invocation à Mahomet de la toute-puissance duquel il attend courageusement la guérison. Cependant l'amélioration rapide qui se manifeste par la suite, dans l'état de ceux que j'avais soignés, me ramena le malheureux récalcitrant que je soulageai à son tour.

Il me fut donné plus tard d'assister à quelques opérations faites par le *âkim* ou docteur çomali.

Celle qui me frappa le plus fut l'extraction d'une balle logée dans le gras de la cuisse d'un misérable Bédouin.

Il avait reçu ce projectile au moment où, agenouillé, il décochait ses flèches empoisonnées.

La balle avait labouré les chairs en prenant entrée au-dessus de la rotule, et avait suivi l'os sur un trajet de 20 centimètres.

Le patient fut solidement garrotté, en croix, au moyen de quatre piquets ; puis, à l'aide d'un simple couteau, l'opérateur pratiqua une incision épouvantable, au fond de laquelle il alla chercher la balle.

Ensuite, dans cette plaie béante, il versa tout simplement de la graisse bouillante.

Il est inutile de dire quels cris poussait le malheureux, qui, du reste, succomba quarante-huit heures après.

Le 3 octobre, mon boutre part pour Aden, emportant quelques plis à destination de France. Mon isolement va devenir plus complet.

Sementar me continue ses visites quotidiennes, au cours desquelles il amène un matin chez moi Yousouf Mahmoud, le frère du sultan; il me désigne aussi les gens du pays que je dois voir et qui pourront m'être utiles, me recommandant bien d'écarter de ma maison les importuns qui ne manqueront pas de m'envahir.

Au bout de quelques jours, je résolus d'aller par terre à Bender Félek, ville de la côte située à mi-

chemin de Merâya à Alloûla. Mahmoud Âddi m'y accompagnera. Je laisse donc à Bagaro la garde de la maison, et, de bon matin, me voilà en route. Avant mon départ, il m'a été recommandé de m'armer jusqu'aux dents, de crainte d'être rencontré par des soldats ennemis avec lesquels il faudrait forcément se battre.

Il n'y a pas, à proprement parler, de route tracée entre ces villes. Nous suivons un sentier battu, à travers de vastes steppes dont le sol formé d'un sable rougeâtre est recouvert seulement d'une végétation rabougrie. A une centaine de mètres sur notre gauche, la mer vient se briser sur de petites dunes assez élevées pour nous en cacher l'aspect. Nous ne nous arrêtons pas à Guersa, nous gagnons rapidement Guesli où je revois la place de ma première station sur le sol Medjourtine lors de l'expédition de *l'Adonis*. Le beau-frère de Sementar Osman, Yoar, me donne l'hospitalité sous sa case. Nous y attendrons le soir pour nous remettre en route, à cause de la chaleur torride qu'il fait durant la journée. Le bruit de mon arrivée se répand bien vite dans le village, et chacun tient à voir l'Européen.

Une dizaine de femmes viennent les unes après les autres sous prétexte de demander un objet quelconque. Je prie Yoar d'en retenir une ou deux pour que je puisse dessiner les bijoux en argent

qu'elles portent. Elles se refusent à rester, mais cependant me laissent leurs parures. Yoar et les curieux sont très intrigués de me voir dessiner.

« Ma at koufalessa ? » — Pourquoi est-ce faire ? me demandent-ils.

Après la prière, Yoar tient à faire voir que c'est lui qui est mon hôte ; il installe devant sa case une grande natte, invite quelques amis et nous voilà accroupis devant le grand plat traditionnel de riz et de dattes.

Les mains servent de cuillers et pétrissent à l'envi d'énormes boules qui sont avalées en un clin d'œil par les convives. J'avoue que c'est la première fois que je mange ainsi et je me trouve si maladroit, qu'avant d'avoir absorbé seulement deux bouchées, le plat est vide, tant mes voisins mettent de la promptitude dans leurs mouvements ; on nous apporte ensuite du mouton boucané, du requin grillé, et, ce que je savoure de préférence, du lait exquis.

Je prends congé de tout mon monde, avec promesse de revenir dans vingt-quatre heures, et me dirige sur Bender Félek.

Il fait un clair de lune magnifique ; nous traversons une grande steppe, pour atteindre bientôt les bords de la grande lagune de Bender Félek ; la solitude n'est troublée que par les aboiements des

bandes de chacals qui chassent, et le bruit monotone des vagues que roule la mer tout près de là.

Nous nous asseyons parfois pour reprendre haleine; durant ces moments de repos, Mahmoud imite le cri du chien, signal convenu des guerriers Medjourtines qui le mettraient en garde au cas de danger contre les rôdeurs de nuit d'Alloûla. Plus nous approchons, plus les précautions de mon compagnon de route redoublent.

Nous voilà rendus à Bender Félek. Je prie Mahmoud de me mener de suite chez le Çomali qui doit nous héberger. Il s'appelle Osman Sala. C'est un gros revendeur de l'endroit; sa case est à l'entrée du village.

Il nous reçoit avec bonté, et questionne beaucoup mon guide pendant que, sur ses ordres, on nous prépare des nattes pour nous reposer.

Deux grandes torches d'encens éclairent la pièce où nous allons reposer.

Mahmoud s'allonge en travers de la porte, ses armes sous la main, non sans m'avoir fait comprendre de tenir les miennes prêtes aussi; il m'explique que l'on est constamment sur le qui-vive et que la situation de la case, tout à fait en dehors de la ville, la mettrait au premier point d'attaque en cas de surprise.

Au moment où je m'allonge sur ma natte, ma main s'enfonce dans une espèce de trou, c'est une

potiche enfouie dans le sable et qui est remplie de thalaris ! (1)

Au point du jour, nous sommes sur pied. Bender Félek n'a rien de particulier ; au reste, j'ai observé plus tard que toutes les villes de Medjourtine semblent copiées sur le même modèle.

La citadelle qui existait sur la grande place est maintenant en ruines ; à quelques encâblures en mer, apparaît la carcasse d'un navire échoué, le même que nous avions vu avec *l'Adonis* en allant de Merâya à Alloûla.

Ce qui frappe le plus mon attention, c'est le petit port formé par la lagune. A grande marée, cinq boutres y étaient entrés ; on les a mis au plein à marée basse pour les réparer. Quelques jours après mon passage, ces embarcations tombaient aux mains des soldats de Yousouf Ali, qui les brûlaient.

Bender Félek est un point sérieux pour les arrivages des gommes et de l'encens provenant de la province de Mieh.

Bien que la guerre actuelle ait arrêté beaucoup la marche du commerce dans cette région, la place compte encore une assez grande quantité de marchandises.

(1) Le thalari est une monnaie d'argent du diamètre de nos pièces de cinq francs, à l'effigie de Marie-Thérèse d'Autriche.

Sala ne veut pas nous laisser partir à jeûn : un repas semblable à celui de Yoar nous attend chez lui ; quelques gens du village y ont été convoqués. Ils arrivent tous en armes; et, surtout, pourvus d'un bon appétit, à en juger par la précipitation avec laquelle ils absorbent tout ce que l'on sert. La leçon de la veille m'a suffi ; aussi, sans scrupule, je sors mon petit couvert et renonce à m'exercer à faire une boulette.

Il me fallut, après ce déjeuner, expliquer le mode d'emploi de plus de cinquante objets de toute espèce provenant du *Meï-Kong ;* je dus ensuite rendre visite aux malades.

Comme mon intention était de me faire, si je puis m'exprimer ainsi, aimer de tout ce monde-là, je me prêtais volontiers à ces diverses exigences, et c'est en agissant de la sorte que, malgré tout ce que j'ai eu de contrariétés dans la suite, il m'a été permis de voir, d'approfondir et d'obtenir les précieux renseignements que j'ai rapportés.

Je quitte Osman Sala, non sans remerciements et bachis, et je reprends par la plage le chemin de Merâya.

Malgré ma promesse de m'arrêter à Guesli, je passe outre, entraîné par la poursuite d'un ibis superbe que j'avais blessé et que nous atteignîmes enfin près de Geursa ; les enfants se joignirent à moi pour courir après ce bel oiseau,

mais sans trop oser toucher l'animal qui se défendait d'importance à coups de bec. J'emportai cette capture à Merâya où elle fournit à mon repas du soir.

Je retrouvai ma case avec plaisir; Bagaro, qui ne m'attendait pas, était allé courir un peu dans la montagne, laissant tout ouvert; je constatai que rien ne me manquait, mais le blâmai un peu à son retour. Il me répondit d'être sans inquiétude, et que, du moment où Sementar m'avait pris sous son égide, je n'avais rien à craindre.

Bagaro me raconte, à ce propos, que le grand jour du Rhamadan, avant que Chiroa, frère de Sementar, ne me présente aux habitants de Merâya, on avait longuement causé de moi à la mosquée, et menacé de l'application de la loi çomali quiconque violerait l'hospitalité qui m'était donnée.

III

Premiers engagements. — Inquiétudes du gouverneur. — Combat de Bender Felek. — Aux armes! — Combat de Guesli. — Alarmes continuelles. — Combat de Guersa. — Vol et restitution anonymes. — Sementar blesse sa femme accidentellement. — Les singes de la fontaine de Merâya. — Mort de la femme de Sementar.

Le lendemain, Sementar vient me voir ; il est soucieux ; de mauvaises nouvelles viennent d'arriver ; il me donne toutes ses instructions au cas où j'assisterais à une affaire entre Merâya et Alloûla : il la croit proche, parce que Yousouf Ali veut se battre avant l'arrivée du sultan.

Je devrai me tenir avec ses fils à la citadelle et ne me servirai de mes armes qu'au cas où ma vie serait menacée.

Il n'y a pas une heure que j'ai eu cet entretien, que Bagaro arrive tout essoufflé à l'ambulance où je soignais mes malades, me prévenir qu'on court aux armes. Un boutre de Yousouf, l'un de ceux,

sans doute, que nous avons rencontrés au mouillage de Bora, revenant de Bender Gâsem, vient d'arriver avec 50 hommes à Râs-Orbé et menace cette ville, située à l'ouest de Merâya.

Quelques minutes après je vois défiler une centaine de guerriers en bon ordre qui vont empêcher le débarquement et aider les habitants d'Orbé; presque en même temps qu'eux, arrive poussé par vent arrière un boutre parti de Guersa, où cette nouvelle est également parvenue.

Le conseil se réunit sur la grande place et chacun se tient prêt. A la tombée de la nuit, on apporte la nouvelle que le boutre de Yousouf est capturé et pillé et l'équipage fait prisonnier. Il n'y a pas eu de morts.

Pendant que cette affaire avait lieu, quatre Bédouins arrivaient à Merâya, venant de l'intérieur; ils apportent des nouvelles et conduisent avec eux une razzia de 80 chèvres opérée sur les troupeaux de Mohamed beni Assen, beau-père de Yousouf Ali. Le conseil, non sans avoir longuement questionné ces Bédouins pour savoir s'ils n'étaient pas des partisans de Yousouf, procède immédiatement au partage du butin entre les habitants. Bagaro me fait remarquer que les membres du conseil se réservent la part du lion.

A la nuit, un courrier arrive; on s'est battu la

veille au soir à Bender Felek. Un Çomali de Merâya, rencontré seul, a été égorgé ; les cinq boutres qui étaient échoués sur la lagune sont brûlés. On rapporte le cadavre du Çomali ; cette nouvelle me donne à réfléchir sur notre promenade nocturne d'il y a quarante-huit heures.

La panique prend de bien plus grandes proportions quand on annonce l'arrivée à Guesli de 65 ennemis ; tout ce qu'il y a de validé prend son poste de combat.

On allume de grands feux sur la plage ; les blessés sont transportés dans la maison du gouverneur ; des sentinelles perdues se dispersent dans la montagne.

Chiroa distribue tout son monde comme un vrai général, la veille d'un grand combat. Quant à moi, j'arbore mon pavillon sur ma case, et je me rends, selon les ordres de Sementar, sur la terrasse de la citadelle. C'est un véritable arsenal des temps primitifs : épieux, pierres, marmites d'eau bouillante pour empêcher l'ennemi d'enfoncer les portes, en l'inondant par les mâchicoulis, fusils à mèches, arcs, flèches, constituent les moyens de défense.

Je passai là toute la nuit ; la tranquillité n'en fut troublée que par le cri des sentinelles et par les chants de rondes, entremêlés de coups de fusil qui indiquaient à l'ennemi que l'on était sur la défensive.

Le 6 octobre, les nouvelles sont plus mauvaises, on a brûlé quelques cases à Guesli, et maltraité deux habitants ; l'un est même sérieusement blessé. Immédiatement, on envoie un courrier à Orbé prévenir les troupes qui y sont, de rétrograder sur Merâya, pour le défendre pendant que toute la population se porte au secours de Guesli. Peu de temps après, la fusillade annonçait le combat sur ce point.

Les hommes de Yousouf se replièrent sur Alloûla. Le soir, chacun reprenait son poste à Merâya en cas d'attaque nouvelle.

Une chose m'a étonné dans la suite, c'est de voir dans les divers engagements si peu de sang versé.

Malgré cela, ni le Çomali de la côte ni le Bédouin ne peuvent être accusés de peur ou de lâcheté, et tous deux s'abordent résolument.

Quant aux femmes, en proie au moment de l'action à une surexcitation indescriptible, si elles le pouvaient, elles se battraient aussi ; loin de s'enfermer, la nuit quand tout le monde est sous les armes, elles entretiennent les feux et circulent sans crainte.

Sementar me raconta même qu'à Alloûla, une femme armée d'un fusil avait tué deux de ses hommes, lors du premier siège que tenta l'armée de Merâya.

Dans l'après-midi du 7, un boutre qui passe bien au large arrive devant Orbé. Il cause encore de vives inquiétudes. On décide d'y envoyer 30 hommes de renfort, et 30 à Guesli pour s'opposer au débarquement sur l'un ou l'autre de ces deux points, au cas où les soldats de Yousouf le tenteraient de nouveau. Une autre bande se disperse dans la montagne à la poursuite de quelques ennemis qu'on croit à Aren, source au pied du *Karoma*. J'espère en présence de semblables précautions pouvoir passer ma nuit tranquille.

Il n'en est rien. Au moment où je repose, les fils de Sementar entrent précipitamment dans ma case, me donnant à peine le temps de prendre mes armes et m'entraînent à la citadelle avant que j'aie pu seulement me reconnaître.

Une fois la porte fermée derrière moi, j'apprends qu'on se bat de l'autre côté du village.

Le lendemain, je sus que le combat avait été livré du côté de Guersa; on évaluait à vingt le nombre des blessés; deux moururent dans la journée.

Leur enterrement fut suivi de toutes sortes d'imprécations et de menaces contre Yousouf; tout le monde se promettait de ne rien laisser d'Alloûla

à l'attaque que dirigerait Noûr Osman avec ses Bédouins, qu'on attendait prochainement.

Profitant sans doute de ces troubles, un Çomali m'a volé une hachette ; je porte plainte à Sementar qui se met dans un état de colère indescriptible. Il ne comprend pas qu'après mes complaisances pour ses sujets, on ait pu violer ainsi les lois de l'hospitalité ; séance tenante, il donne l'ordre de parcourir toutes les cases : en attendant, pour réparer ce méfait à mon égard, il commande une corvée à laquelle il se joint pour arranger le devant de ma cabane et m'y faire à la mode çomali un parterre de sable fin bordé de blocs de corail blanc.

Deux jours après, une main inconnue glissait dans un coin de ma case l'objet volé ; j'informai Sementar du fait ; il me demanda, le sourire sur les lèvres, si dans mon pays on restituait ainsi ce qu'on prenait (1).

Je suis occupé à écrire, lorsqu'une femme entre

(1) En mai 1879, le sultan des Medjourtines faisait parvenir à Aden, en même temps qu'un message pour moi, une caisse de provisions à mon adresse, laissée à la côte, depuis mon départ, par un boutre descendant sur Zanzibar.

Ce fait, de même nature que la restitution de ma hachette, prouve quelle situation j'étais parvenu à prendre chez les Çomalis, m'attirant par mes bontés pour eux une sorte d'amitié qui se serait encore accrue, si j'avais pu séjourner plus longtemps dans leur pays.

brusquement chez moi, levant les bras au ciel, implorant mon secours, et me faisant signe de la suivre.

Je ne comprends rien à sa pantomime : Bagaro arrive à propos pour me l'expliquer. Sementar en nettoyant son revolver vient de blesser sa femme, et me fait dire d'aller la voir au plus tôt avec mon coffre à médicaments. Je trouve la malheureuse se roulant à terre en proie à d'atroces souffrances ; le sang qu'elle vomit l'étouffe et l'empêche de crier.

Je la fais maintenir par deux hommes et j'examine la blessure; la balle a pénétré au-dessous de la clavicule droite et s'est logée vers l'omoplate : je la sens sous les doigts; son extraction est facile. L'ouverture pratiquée permet un épanchement extérieur qui soulage la pauvre créature. Elle reprend connaissance, et on la transporte dans sa case. Alors arrive presque tout le village ; et, pendant que la foule prie, on fait absorber à la malade, selon le rite musulman, une tasse d'eau au fond de laquelle on a écrit, puis délayé un verset du Coran.

Sementar me témoigne toute sa reconnaissance. Au dire de Bagaro, les assistants sont tout surpris du succès de mon opération. Pour moi, je ne me dissimule pas la gravité de l'état de la malade et n'espère point la sauver.

Je donne mes instructions pour les soins à lui continuer et rentre chez moi,

Un Çomali qui m'a obsédé depuis mon entrée dans la case de Sementar me suit jusque chez moi, ses désirs se traduisent par la demande d'un *bassal* (un oignon). Voilà toute l'émotion que lui a causée le triste événement survenu à cette infortunée ! !

D'ailleurs, je remarque bientôt la même insensibilité chez l'époux même de la victime. Deux heures après l'accident, Sementar vaque à ses affaires. Il vient me revoir pour me demander de continuer mes soins à la blessée. A mes compliments de condoléances, il hoche la tête en accompagnant ce mouvement du « s'il plaît à Dieu ; » *In cha Allah !* inséparable chez le musulman de l'expression du moindre sentiment.

L'insouciance du gouverneur me paraît signifier : « Une femme de perdue, dix de retrouvées. » Mais ce qui le contrarie le plus, c'est le prix qu'il faudra mettre à s'en procurer une nouvelle.

Le mal le plus cruel qu'on puisse éprouver dans des voyages aussi lointains est le spleen. Cet ennemi est toujours à votre porte. Malgré les distractions que je pouvais me créer, malgré la chasse (1), la lecture, mes va-et-vient dans le village, il se

(1) Je citerai à propos de chasse un fait qui a paru vivement intéresser les anthropologistes et savants qui voulurent bien, lors du dernier congrès de Montpellier (août 1879), m'adresser quelques questions relatives aux observations de mon voyage ayant trait à

dressait en moi comme un fantôme lorsque le cri des animaux et le bruit des vagues troublaient seuls le silence de la nuit qui m'emprisonnait dans ma case. J'oubliais alors pendant un moment ma solitude; je n'étais plus en Medjourtine, mais bien dans mon pays natal au milieu de mes amis et de ma famille. Malheureusement, mon voisinage avec la mosquée ne tardait pas à me ramener à la réalité, en me tirant de mes rêveries, lorsque j'entendais chanter « l'Allah Akhbar » ou invitation à la prière.

leurs études. Je l'avais presque oublié, n'y ayant prêté aucune importance. C'est au point de vue des théories darwinistes que les honorables savants dont je viens de parler l'ont retenu comme document d'une valeur toute particulière à ce grand débat scientifique.

J'étais à l'affût à la source de Merâya, lorsqu'une bande de singes (*Cynocephalus Hamadryas*), au nombre de plus de 600, sans exagération, vint y prendre ses ébats. Cette race, je l'ai su plus tard, habite les montagnes de la Medjourtine; et l'arméo véritable que j'en vis, à cette occasion, a choisi de préférence les environs du Karoma à cause de l'eau qui s'y trouve, bien meilleure que partout ailleurs.

Désireux de faire un prisonnier si possible, malgré les remontrances de Bagaro, j'ajustai lo plus gros des quadrumanes et fis feu. Ma balle l'atteignit en pleine poitrine et le laissa gisant à terre. Il se débattit une minute ou deux dans les spasmes de l'agonie, et je m'apprêtais à aller le ramasser, lorsque la bande dissipée sous mon coup de fusil, revint vers moi, montrant les dents d'une façon menaçante qui m'engagea à battre en retraite. A peine avais-je fait quelques pas que les plus hardis s'élancèrent sur le mort, et; en un clin d'œil, ils disparurent dans le bois d'acacias avec leur fardeau.

Ma pauvre malade meurt le 13, malgré tous les soins dont elle était entourée; quelques instants avant, elle me fait demander : elle tend vers moi des bras suppliants; la mort qu'elle sent venir l'épouvante; elle m'appelle auprès d'elle et m'étreint du peu de force qui lui reste; elle me demande de la sauver : elle ne veut pas mourir; mais sa tête retombe lourdement sur son oreiller, ses lèvres balbutient encore quelques prières, puis elles se ferment pour toujours.

Deux heures après, cousue dans quelques mètres de cotonnade, elle est portée en terre. Le convoi s'arrêta à la mosquée où toutes sortes d'invocations furent faites sur le cercueil. Je donnai ordre à Bagaro de le suivre par déférence; de là le cortège se dirigea vers le champ des morts où pas la moindre marque ne m'indiqua plus tard la place où reposait la malheureuse femme de Sementar.

IV

Tristes impressions. — *Aromatica regio.* — *Regio Karomata.* — En route pour le Djebel ou Gebel Karoma. — La mosquée du Bédouin. — Aren. — Empreintes peu rassurantes. — Au pied du pic. — Une ascension malaisée. — Pourrons-nous descendre ? — Déception. — L'arbre poison, le « ouabaïo ». — Daralet. — Rencontre des ennemis. — Rentrée à Merâya. — La leçon de Chiroa.

La mort, quand elle frappe à vos côtés dans de semblables situations, réveille en vous des impressions qui épuiseraient vite votre courage si on ne les combattait vigoureusement.

Je résolus donc de quitter ma case pendant quarante-huit heures et de faire l'ascension du Gebel Karoma (1), pic se détachant de la chaîne de montagnes qui s'étend derrière Merâya ; les cartes

(1) Un fait géographique curieux à noter, c'est que ce pic de Karoma porte encore le nom qu'il a eu dans les temps les plus reculés.

Autrefois la région du cap Gardafui était appelée *aromatica regio ;* une carte allemande du xv^e^ siècle, sur parchemin, et qui doit figurer dans le splendide ouvrage sur Madagascar de M. A. Grandidier (Hachette, éditeur) mentionne *l'Aromatica regio* sous le nom de *Karomata*. Il est impossible de ne pas donner à cette

marines donnent à ce pic une altitude de 4,000 pieds anglais (1,219 mètres) au-dessus du niveau de la mer.

Il me faut au moins deux compagnons; Mahmoud Addi se charge de trouver un autre Çomali, pour

dénomination une relation immédiate avec le nom de « Karoma » que porte le pic en question.

Il convient en outre, je crois, d'ajouter ici une autre remarque géographique:

L'existence de toutes ces villes: Merâya, Alloûla, Bender Felek, Haffoûn, dont il est question à plusieurs reprises dans le récit de mes deux voyages, remonte à une date fort ancienne; et leur situation sur la côte africaine est connue depuis des temps fort reculés.

Dans l'ouvrage de P. J. Gosselin, de l'Institut, ayant pour titre: *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens* (Imprimerie de la République, Paris, an V), on trouve trois cartes du cap Gardafui, tracées sur les données de Ptolémée. Le cap Râs Felek que les Çomalis appellent *Abbo*, ce qui signifie *éléphant*, s'appelait autrefois *mons Elephas;* la presqu'île d'Haffoûn, *Chersonesus vel Zingis extrema;* la ville du même nom portait celui d'*Opone;* Bender Felek s'appelait *Daphnon:* Merâya, *Tapage:* Bender Khor, *Niloptoleméum*.

Au reste, les vestiges de cette occupation par les anciens existent encore: les sculptures Çomalis et les bijoux des femmes Medjourtines en sont les traces les plus probantes.

Dans son ouvrage sur le temple de *Dâr* el Bahari découvert par lui en Haute-Égypte, Mariette-Bey reproduit des cartouches hiéroglyphiques portant le nom de ces diverses villes Çomalis. Les peintures murales de ce temple représentent en outre exactement, sous le même costume et le même aspect qu'ils ont encore aujourd'hui, les Çomalis Medjourtines sous le nom d'habitants du pays de Pount, apportant à la reine victorieuse Atassou les produits du pays, gomme, encens, myrrhe, dattes, etc. On retrouve dans ces peintures jusqu'aux animaux sauvages de cette contrée et entr'autres les singes et les quadrupèdes d'une race qui lui est particulière.

se joindre à nous ; nos préparatifs ne sont pas longs : mon sac, ma couverture, mes cartes, ma boussole, ma hache et quelques mètres de cordes forment un petit bagage assez lourd.

D'après mes guides, nous devons trouver de l'eau dans la montagne ; il suffit de prendre quelques provisions dont je les charge : mon fusil pourvoiera à mon alimentation.

Nous voulons éviter la grande chaleur, et décidons d'aller coucher à la source d'Aren dont j'ai déjà parlé : de là nous partirons dès l'aurore pour faire l'excursion.

J'ai compté sans l'autorisation de Sementar ; mais au moment où nous traversons la place où les vieux conseillers jouent au *chalé* (1), Chiroa m'appelle pour me demander où je vais ; je lui montre le pic ; ce projet lui semble tellement extravagant qu'il se met à rire, mais, d'un commun accord avec ses partenaires, il s'oppose à mon départ pour ce soir. Il allègue que les rôdeurs d'Alloûla et toutes sortes d'animaux nuisibles, les serpents surtout, infestent ces parages, et qu'il n'est pas prudent de s'y hasarder la nuit. Il est plus sage que je parte de bonne heure demain matin avec trois ou quatre hommes de plus, si besoin est.

(1) Jeu ressemblant à notre jeu de solitaire où les fiches sont remplacées par de petites pierres.

Je le remercie de ses prévenances, mais j'insiste pour me mettre en route; sur quoi Chiroa intime l'ordre à nos guides de ne pas me suivre; si je ne veux pas écouter ses conseils, je suis libre d'aller seul au danger. En présence d'un tel refus, je me vois obligé d'obéir, non sans être vivement contrarié de ce contre-temps. Pour être plus sûr d'avoir mes guides au point du jour, je les fais coucher dans ma case, où, je dois le reconnaître maintenant, je passai une meilleure nuit que la suivante.

Le 14, avant de me mettre en route, je consulte Mahmoud et lui demande s'il croit la présence de deux autres Çomalis utile. Il me répond qu'un seul suffit, mais qu'il n'a pas d'armes, et me prie seulement de lui confier un revolver.

Nous traversons le bois d'acacias et passons par la fontaine où nous remplissons nos *oûbos* (1), puis nous prenons sur la gauche pour nous enfoncer dans une gorge, où apparaît le lit desséché du torrent *Goudmô*. Sur ses bords croissent toutes sortes de plantes et d'arbres splendides, où mille oiseaux et papillons, parés des plus belles couleurs, saluent joyeusement le soleil qui se lève; plus nous avançons, plus la végétation est luxuriante.

(1) *Oûbo*, gourde destinée aux ablutions, qui ne quitte pas le Çomali.

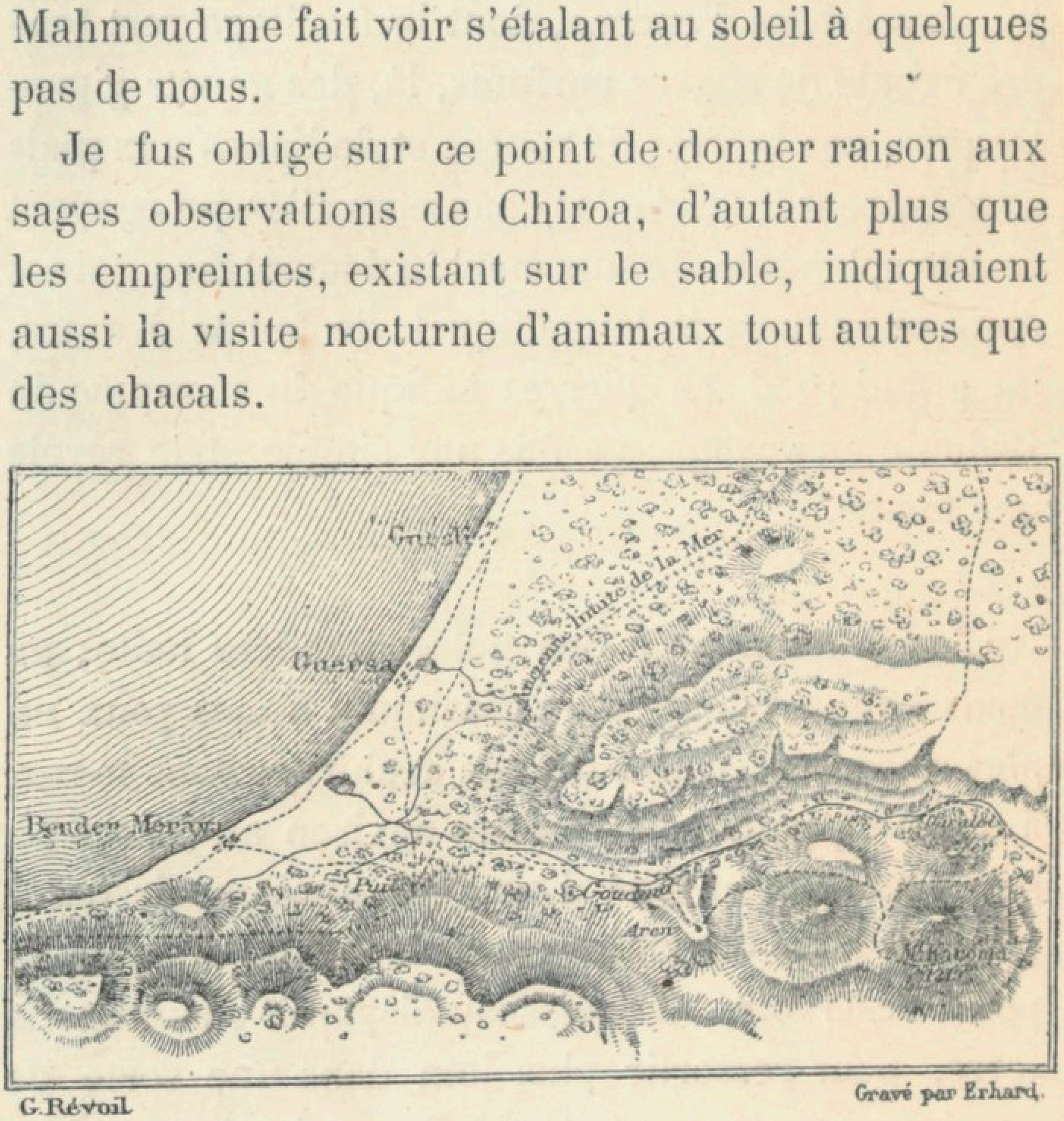
Sur ces rochers rougeâtres qui forment tantôt une impasse étroite, tantôt un cirque immense, sortent, ici, des arbres d'encens, dont le feuillage vert tendre exhale de suaves parfums, là, des genêts gigantesques, des fourrés de ronces et de lianes auxquels se balancent les nids des chanteurs ailés qui égayent ce site splendide. Je suis machinalement mes guides dans ce sentier, le long duquel, de temps à autre, un grand rond en pierres indique la mosquée du Bédouin en voyage; parfois une simple stèle révèle une tombe.

C'est à Aren qu'a lieu notre première halte; un épais bouquet de verdure dissimule à mes yeux un abri ravissant ! D'une grande déchirure dans le roc, à une cinquantaine de mètres environ au-dessus du sol, s'échappe un filet d'eau, qui, après avoir passé par une série de petites cascades, vient remplir de petits réservoirs. Ce ruisseau disparaît ensuite sous terre, pour ressortir plus loin dans une sorte de bassin assez large, entouré de quelques palmiers sauvages et recouvert, par le Bédouin de branches et de ronces pour empêcher les bêtes fauves de venir s'y baigner.

A notre approche, tous les hôtes de ce lieu solitaire prennent la fuite; et, quelques instants après, les arbres sont couverts d'oiseaux et de singes, que notre présence intimide et empêche de venir se

désaltérer. Leur voisinage nous est moins désagréable que celui d'un véritable nid de serpents que Mahmoud me fait voir s'étalant au soleil à quelques pas de nous.

Je fus obligé sur ce point de donner raison aux sages observations de Chiroa, d'autant plus que les empreintes, existant sur le sable, indiquaient aussi la visite nocturne d'animaux tout autres que des chacals.



De Merâya au pic de Karoma, par Aren et Daralet.

Après une heure de repos, nous continuons notre route; nous abandonnons le lit du *Goudmô* pour gravir les mamelons qui nous séparent de Karoma; je n'avais pas fait quelques centaines de mètres dans cette nouvelle voie, que mon sac commençait déjà à me paraître un peu lourd.

Je m'armai de courage, bien résolu à ne pas faiblir devant mes compagnons, qui, lestes comme des chèvres, malgré leurs simples sandales, sautaient de rocher en rocher, et conservaient toujours une allure rapide, sur ces pierres au milieu desquelles j'avais peine à ne point faire de faux pas.

Nous n'atteignons, à proprement parler, le pic lui-même qu'au bout de trois heures; ce qu'il nous reste à faire n'est pas bien long; mais, à en juger par ce commencement, pour arriver au faîte, nous aurons de la peine.

Mahmoud n'en peut plus; en me montrant à l'horizon Merâya, Guesli et Alloûla qui se détachent sous des formes microscopiques, il me demande si je ne suis pas encore assez haut. Je lui fais signe de continuer, ce qui n'a pas l'air de lui plaire beaucoup, d'autant plus que son compagnon a bien couru jadis la montagne en tous sens pour recueillir gommes et encens, mais que là s'arrêtent ses connaissances de guide. Nous grimpons quand même ; parfois nous faisons cinquante mètres en avant : au milieu de tout ce cataclysme de blocs énormes écroulés les uns sur les autres, un obstacle nous barre la route et nous force à revenir sur nos pas. J'ai toujours l'appréhension de voir déboucher de quelque fourré un animal dangereux ; seule une sorte de fouine montre son museau; une balle a

vite puni son indiscrétion. Je me repens, devant la beauté de la bête, de ce coup de fusil inutile, puisque je ne puis l'emporter et que mes guides ne veulent même pas y toucher.

Après bien des fatigues, nous voilà enfin au pied d'une roche gigantesque d'une seule venue et de 25 mètres de hauteur environ : elle est posée comme un cube en couronnement de la montagne; c'est le dernier pas pour atteindre le sommet de Karoma. Comment y arriver ? Je suis aussi perplexe qu'à l'ascension du Canigou, au moment où l'on atteint au point nommé *la cheminée*. A peine si les arbres qui sortent des flancs du rocher à pic sont assez solides pour supporter notre poids. Mahmoud hésite, son compagnon plus courageux, surtout en face de la promesse d'un bon *bachis*, aborde résolûment la difficulté et, grimpant comme un singe aux saillies du rocher, va attacher au plus gros des *olibanum* (arbre à encens), une corde dont j'avais eu soin de me munir ; il attend sur un arbre voisin que je sois rendu à destination : et nous recommençons ce manège jusqu'au sommet, où un entablement de quatre ou cinq mètres carrés me permet de m'allonger à mon aise.

Quant à Mahmoud, peu soucieux de nous suivre, il a préféré rester à la garde de mon fusil et de mes autres effets ; il va se mettre à la recherche d'un abri où passer la nuit, couper du bois pour

notre feu et surtout veiller à ce que nous soyons en sûreté en cas de visite désagréable.

J'avoue que ma déception est grande; j'espérais, du haut de Karoma, pouvoir étendre ma vue vers le sud de Merâya, derrière la grande chaîne de montagnes qui longe tout le littoral.

Je ne découvre qu'une suite de crêtes se développant devant moi; l'horizon s'arrête à l'est, à la pointe de Râs Assir. Mon guide, auquel j'exprime mon étonnement, me fait entendre qu'il faut marcher ainsi pendant sept jours dans l'intérieur, pour pouvoir arriver aux plaines fertiles qui nourrissent les grands troupeaux, et qu'arrose le fleuve Nogal.

Ma station au sommet du pic n'est pas de longue durée; j'ai encore peur de me voir frappé d'insolation, malgré toutes les précautions que j'ai prises; je suis surtout assez inquiet, après les difficultés de l'ascension, de la manière dont nous allons descendre.

Mon guide se glisse le premier au moyen de la corde, et va m'attendre sur un « olibanum. » Je le rejoins bientôt. Nous n'avons pas songé que personne n'est resté en haut pour défaire le nœud. Force est à mon guide de remonter : je lui explique, non sans peine, qu'il faut simplement passer la corde à la branche qui la soutient, et se laisser glisser en la tenant double. Je crains bien qu'elle ne soit pas assez longue pour qu'il puisse atteindre

un nouvel appui ; il n'en est très heureusement rien, et en recommençant ce manège à plusieurs reprises, nous voilà à terre.

Mahmoud lève les bras au ciel en nous voyant opérer cette descente, mais je crois que ce qui lui importe le plus, c'est que nous nous dépêchions, car il commence à avoir faim. Nous n'avons que des dattes et quelques biscuits; j'ai compté sur mon fusil, mais non sur le manque de gibier.

La nuit arrive à grands pas et Karoma se couvre de brumes humides. Notre petit campement est bientôt prêt, nous passerons notre nuit à l'abri d'une grande roche, à côté d'un bon feu.

Mes guides n'ont pas l'intention de dormir, mais j'ai peu de confiance en leur dire parce que je les sais exténués. Toutefois la peur les tiendra peut-être en éveil.

Je me réveille le lendemain tout engourdi par le froid en dépit du feu toujours allumé, qui me prouve que mes Çomalis ont fait bonne garde.

La descente me paraît plus dure que l'ascension, j'ai peine à me tenir en équilibre malgré une grande canne que j'ai faite avec un *ankokib* (arbre à gomme); à chaque instant, un faux pas menace de me faire



La source de Daralet.

arriver au bas de Karoma plus vite que je ne le désire.

Nous ne nous dirigeons pas vers Aren ; nous allons à Daralet, la dernière grande étape des Bédouins qui viennent de Mieh à Merâya.

La nature du sol change brusquement, nous passons une suite de petits cols arides et dont la couleur noire attire mon attention ; l'un d'eux est formé par une série bien assise de filons de minerai ferrugineux. Mahmoud me fait voir une assez grosse pierre sur laquelle on a martelé au moyen d'une autre un nom devenu illisible ; il prétend que c'est la signature d'un Anglais, qui comme moi observa la nature du sol, et grava sans doute son nom en cet endroit comme repère.

Il y a trente ans, ce même Anglais, au dire de mon guide, a visité les autres mines du pays. Il est allé dans l'intérieur jusqu'à Djaël. Si Mahmoud dit vrai, comment se fait-il que cet explorateur ait gardé pour lui tout ce qu'il a vu ?

Moins habitué que mes guides à courir dans la montagne, je me laisse un peu distancer. Ils se sont arrêtés ; et, pour les rattraper, je vais couper par le plus court chemin et traverser un petit bouquet d'arbres, lorsque leurs cris interrompent ma course dans cette direction. Ils me font signe d'éviter le fourré ; craignant la rencontre d'un fauve, je saisis

mon fusil et je l'arme ; un geste négatif me fait comprendre que ce n'est point de cela qu'il s'agit. Je reste cependant sur le qui-vive. Mahmoud me rejoint alors, et me dit que cet arbre est le terrible *ouabaïo* (1), avec la sève duquel ils font le poison pour leurs flèches. Il m'explique que la moindre égratignure occasionnée par ses branches est mortelle. Je comprends alors ses signaux ; mais, peu convaincu, je demande ma hache pour couper une branche de cet arbre vénéneux : mes Çomalis s'y opposent, prétendant que je ne pourrais désormais m'en servir sans danger.

C'est un site charmant que Daralet ; de grands arbres ombrageux, de l'herbe haute, des lianes et des palmiers circonscrivent une source d'une eau excellente qui s'échappe du rocher et descend dans la vallée pour se perdre dans un bassin comme à Aren.

Il n'y a pas, comme à ce dernier point, de singes ni d'oiseaux de toutes couleurs. Seuls une quaran-

(1) C'est avec le *ouabaïo* que les Çomalis empoisonnent leurs flèches. Ils font bouillir les racines de cet arbuste avec un peu de gomme et forment un enduit consistant dont ils garnissent le dessous du fer.

Je ne sais si le *ouabaïo* ne pousse qu'en Medjourtine, mais j'ai vu les Dolbohantes qui venaient au marché de Bender Gâsem acheter de petits fagots de racines de cet arbre meurtrier.

Il y a encore un poison des plus violents par absorption, c'est le *douukale*, qui s'extrait de la baie d'un petit arbuste.

taine de corbeaux cherchent leur nourriture dans une sorte de fruit rouge se rapprochant beaucoup des mûres d'Espagne, et qui est porté par de grands arbres assez semblables à des platanes.

Pendant que mon crayon essaye d'esquisser ce charmant paysage, Mahmoud et son compagnon font leurs ablutions et leurs prières. Nous nous concertons ensuite pour rentrer à Merâya en reprenant le lit du *Goudmô*. A peine avons-nous fait une centaine de mètres, que mes guides s'arrêtent brusquement : j'imite leur exemple et des chants parviennent jusqu'à nos oreilles. Mahmoud croit reconnaître des soldats d'Alloûla; il n'est pas rassuré du tout et juge plus prudent de passer à travers la montagne que de longer la route habituelle d'Aren, sur laquelle nous trouverions sûrement les ennemis. Cela me sourit peu, je l'avoue, mais je suis bien forcé de le suivre. De temps à autre, nous nous arrêtons et prêtons l'oreille; les chants se rapprochent et leur direction donne à supposer que les soldats d'Alloûla, si toutefois ce sont eux, viennent vers Daralet que nous avons quitté.

Nos précautions redoublent en approchant d'Aren; personne ne s'y trouve, cependant, et nous pouvons nous reposer d'une course aussi pénible que celle que nous venons de faire.

Nous arrivons à Merâya vers les trois heures. Nous trouvons tout le conseil sous le gourbi de la place.

Mahmoud lui raconte notre course et ses péripéties. A la nouvelle que des Çomalis ennemis sont peut-être à Daralet, une vingtaine de soldats sont envoyés dans la gorge de *Goudmô*, pour les faire prisonniers, s'il est possible ; et en ce cas, on se promet bien de leur appliquer le même sort qu'ils ont infligé au malheureux Çomali de Merâya égorgé précédemment près de Guesli. Chiroa me demande ce que j'aurais fait, circonvenu par des ennemis, en voyant mes guides massacrés devant moi ! N'avait-il pas raison de m'empêcher de partir l'avant-veille ?

Je suis bien forcé de reconnaître la justesse de ses observations.

V

On annonce l'arrivée du sultan. — Osman Mahmoud. — Son armée. — La revue des troupes. — L'assemblée. — Imprécations. — La prière. — Le repas des 2,000 Bédouins. — Noûr Osman vient me voir. — Notre conférence. — L'incident anglais de 1869. — Ses conséquences. — *Le Voltigiern.*

Le lendemain, Sementar arrive tout joyeux m'annoncer la venue du sultan ; il n'est plus qu'à 48 heures de marche ; je profite de sa visite pour dissiper dans sa pensée les craintes émises par certains Çomalis pendant ma course à Karoma, que mes différentes excursions dans le pays n'aient d'autre but que de l'étudier de manière à pouvoir y amener des troupes françaises l'année suivante. Toujours mêmes soupçons et même appréhension chez ces ignorants (1).

(1) Guillain eut à souffrir bien plus encore du caractère soupçonneux des Çomalis et de leurs craintes toujours en éveil. Il rapporte à cet égard le trait suivant:

« Un jour que nous suivions la côte nous dirigeant vers le fond de la baie (Haffoûn), ces hommes nous barrèrent le passage et, comme nous insistions, ils nous menaçèrent de leurs couteaux et de leurs sagaies. Nous rétrogradâmes pour éviter une collision inutile. »

Cruttenden s'était déjà heurté aux mêmes difficultés en 1848.

Ces inquiétudes contribuèrent à me fermer plus tard, j'en suis sûr, les marchés de l'intérieur.

Sementar me recommande de ne point faire attention à tout ce que l'on peut dire autour de moi, de continuer toutes mes études et de n'avoir de communication pour mes projets qu'avec lui ou son frère Noûr quand il arriverait.

Conformément aux affirmations du gouverneur, quelques éclaireurs apparaissent le 15 octobre ; ils précèdent le sultan qui arrivera bientôt lui-même, suivi de 2,000 Djingals ou Bédouins.

La figure de ces éclaireurs est farouche et sinistre : leurs cheveux démesurément longs sont couverts d'une poussière jaunâtre. En arrivant sous le gourbi, ils sont surpris de voir un Européen au milieu du conseil ; la réception qui leur est faite est assez curieuse. Tout Merâya est sous les armes et rangé en demi-cercle. Quant aux nouveaux venus, ils se tiennent en dehors, debout, répondant au long interrogatoire qu'on leur fait subir et qui commence toujours par ces mots :

« Ouèr ia maï, ech kabar ? »

« Qu'y a-t-il ? quelle nouvelle ? »

Pendant tout leur entretien, caché derrière Chiroa, j'esquisse rapidement quelques-uns de ces types et cette étude me fait trouver dans leur profil différents caractères bien accentués qui dénotent le

croisement des Medjourtines avec les diverses tribus voisines.

Le profil du Medjourtine est le profil arabe, parfaitement régulier, la lèvre peu lippue, le nez non écrasé, mais plutôt busqué, les cheveux longs et frisés ; c'est absolument le type d'un Européen quelconque, la figure bronzée au lieu d'être blanche.

« Le Medjourtine, dit Guillain, appartient à une variété intermédiaire du degré de transition entre le rameau sémitique de la race caucasienne, et le rameau éthiopique de la race noire. »

Le Çomali de l'intérieur, suivant qu'il tient de l'Ougadin ou du Dolbohante, a les cheveux courts et crépus, le nez un peu aplati, la lèvre un peu plus forte. D'autres ont presque le type souahéli : nez aplati, grosses lèvres ; ce sont les Çomalis nés des esclaves que les Arabes venaient vendre chez les Medjourtines ou que ceux-ci capturaient eux-mêmes avant l'abolition de la traite et la surveillance du gouvernement anglais.

Dans la soirée, ma case est assaillie par les nouveaux venus. Je me plie à tous leurs désirs et ne sais comment m'en débarrasser. Sementar s'en charge, accompagnant ses ordres de menaces de coups de bâtons, si l'on ne respecte pas la maison du Français.

C'était bien l'avant-garde d'Osman Mahmoud. Le 17, du côté de Dourbo, une longue ligne blanche descend la colline. Un courrier arrive à bride abattue, annoncer l'arrivée du sultan ; il n'est plus qu'à quelques kilomètres. On pavoise de suite les citadelles. Je suis cet exemple en hissant mon pavillon au faîte de ma case.

Meràya est bientôt encombré par l'armée que Noûr Osman vient de lever dans toute la Medjourtine pour détruire Alloûla.

Cette armée se compose de 2,000 guerriers. Je ne reverrai peut-être plus de ma vie des figures aussi farouches. Ces hommes marchent en bon ordre sur une seule ligne, par fractions constituées sous le commandement d'un chef. Chacun de ces groupes représente le contingent fourni par un village ou cantonnement.

A leur approche, la population pousse des hourras auxquels ils répondent en brandissant leurs massues ou leurs lances.

Je cherche le groupe où peut être Noûr ; il est resté en arrière avec quelques guerriers pour écouter les plaintes du gouverneur de Dourbo ; il n'arrivera que dans quelques heures ; ses chevaux sont conduits en main.

Le sultan arrive vers les trois heures avec sa suite ; il est à pied et s'abrite sous un vaste parasol.

Mahmoud s'arrête à la maison de Sementar Osman où le reçoivent les membres du conseil. A la porte, restent quelques Bédouins formant son escorte. Peu d'instants après, je lui fais demander de me recevoir pour lui souhaiter la bienvenue. Il répond à Bagaro qu'il se rendra lui-même à ma case, dès qu'il aura fini de conférer avec le conseil. Deux coups de feu annoncent sa sortie; je puis maintenant examiner à loisir cet étrange souverain.

C'est un enfant de 17 ans, la figure rude, mais n'ayant rien de remarquable dans les traits ; il est vêtu comme les autres Çomalis ; seul un sabre à poignée dorée le distingue au milieu de tous. Il ressemble énormément à son jeune frère Yousouf. Rien dans sa démarche et dans sa tenue n'indique la dignité de son rang ; il ne s'arrête que peu d'instants devant ma hutte, me serre la main et me laisse seul pour aller rire avec quelques-uns de ses sujets.

Son ministre Noûr vient me voir après lui. Il me reconnaît parfaitement. Il échange avec moi deux ou trois mots, et me demande ensuite la permission de me quitter pour aller assister à la grande réunion des guerriers à laquelle il me convie ; demain il me consacrera plus de temps et reviendra me voir avec le sultan.

Il me remercie des soins que j'ai donnés à ses fils et aux autres blessés ; il compte sur moi pour les

leur prodiguer encore après le combat qui aura lieu sous peu.

Toutes les troupes arrivées le matin sont allées se grouper autour du puits et se reposer à l'ombre de la forêt.

A l'appel de Noûr, elles se mettent en mouvement, et se reforment sur une seule ligne, en bon ordre, entonnant leur chant de guerre. Devant chacun des contingents fournis par les diverses tribus, se tient le chef, qui se donne une peine infinie pour maintenir l'alignement. L'armée de Merâya, de Guersa, de Guesli et de Bender Gâsem qui s'est formée en dehors de la ville vient à leur rencontre dans le même ordre. Elle est suivie des femmes qui répondent en chœur aux cris de guerre par une espèce de tyrolienne bizarre. Les deux lignes s'arrêtent en présence l'une de l'autre environ à 500 mètres.

Entre les deux, Noûr, le sultan et les conseillers sont à genoux et prient. Au moment où ils se relèvent, quelques coups de feu et des hourras précèdent une fantasia sur place assez bien exécutée. Un groupe se détache de chaque ligne ; il est composé des chefs Djingals d'une part, et de guerriers de Merâya de l'autre. Chaque groupe vient respectueusement tour à tour embrasser les mains de Noûr et du sultan et, cela fait, reprend sa place.

Puis les masses s'ébranlent et l'armée tout entière se range en un vaste carré. Chaque chef de compagnie est à son poste. Au centre se forme le cercle des chanteurs ; huit hommes, la lance au poing, exécutent en cadence, sans accompagnement, une danse guerrière.

Pendant ce temps, j'examine tous les groupes ; les uns sont armés seulement de leur arc (*gaboïo*) et d'une massue, ce sont les archers *midgos*, les plus redoutables des Djingals. D'autres ont les deux lances (*warmo*), le bouclier (*gachan*) et le sabre (*bélaoui*) ; d'autres sont munis de frondes. Un petit nombre est armé de mauvais fusils à mèche ; ce qui m'étonne, c'est de trouver parmi ces derniers deux types arabes, parce que l'intérieur de la Medjourtine leur est sévèrement interdit.

Le silence le plus complet se fait bientôt. L'un des chanteurs se lève et débite d'un ton monotone une imprécation contre Alloûla :

« Nous anéantirons cette ville de singes (*daïer*) qui ne veut pas reconnaître la volonté du prophète dans le sultan Osman.

« Fidèles à lui, nous sommes venus sur la voix de Noûr pour punir le Yousouf Ali, ce tigre (*chebel*) et ce chien (*keleub*) qui a tué nos frères.

« Alors, s'il plaît à Dieu, nous aurons de la

pluie qui nous donnera l'herbe qui engraisse nos troupeaux, etc., etc. »

Cette imprécation finit par ce mot « Fata! » et tous les guerriers prient ensemble.

Une dizaine de déclamateurs se succèdent ainsi, pour dire la même chose, en termes plus ou moins métaphoriques ou véhéments. A la fin, les auditeurs fatigués commencent à ne plus tenir en place et le désordre devient complet.

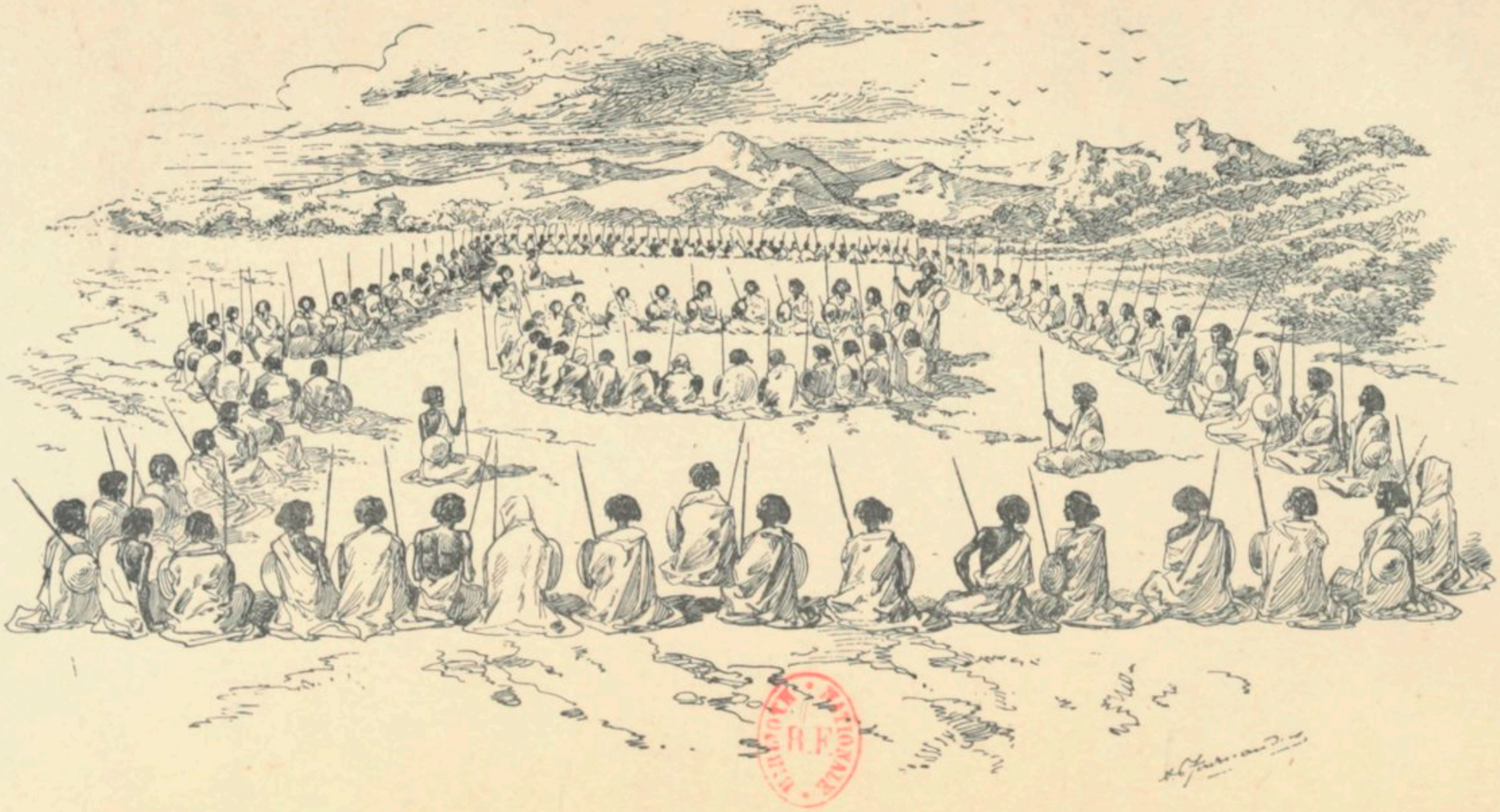
Le soleil va disparaître; chacun fait au moyen de l'eau contenue dans la gourde qu'il porte, ses ablutions; puis, sur un signal de Noûr, l'ordre se rétablit, et on commence la grande prière.

Presque tous les Bédouins ont leur *messagid*, morceau de cuir découpé sur le plan de la mosquée de la Mecque, qui leur sert pour prier quand ils sont en route.

La foule recueillie répond d'une voix grave; leurs *Amen* et *Alla Akbar* sont répétés par l'écho de la montagne. On dirait, à les voir, de grands pénitents blancs en prière.

Je regagne ma case sous l'impression du spectacle grandiose auquel j'ai assisté.

Pensant que quelques friandises seront agréables au sultan, je charge Bagaro d'aller les lui offrir. Mon domestique revient presque aussitôt me pré-



La grande assemblée des guerriers avant le siège d'Alloûla.

venir que, si je veux juger de ce que peut être un Bédouin, j'aille voir la scène qui se passe en ce moment; il me recommande de me tenir un peu au large.

Nous y courons ensemble.

C'est une vraie bataille. Le sultan a amené à la suite de son armée une vingtaine de chameaux et les a donnés comme distribution de vivres à ses troupes. Mais il n'y a pas encore de fourrier dans cette armée de sauvages et chacun veut avoir sa part. Aussi à peine les pauvres bêtes ont-elles été égorgées, que ces affamés s'en disputent les lambeaux, taillant avec leur *bélaouis* tant sur l'animal que sur la peau du voisin. Avec leurs longs cheveux et leurs figures farouches, les Bédouins qui s'arrachent un morceau de viande ressemblent aux fauves de nos ménageries au moment du repas.

La bagarre prend des proportions tellement graves que l'on m'amène un blessé dont le crâne est littéralement ouvert ; il expire dans la nuit.

J'avoue qu'en présence d'un semblable spectacle, j'augurais mal du sort réservé à Yousouf Ali, quand tout ce monde envahirait Alloûla !

Le lendemain 18, Noûr vient me voir, il est escorté de plusieurs Çomalis que je le prie d'éloigner pour pouvoir converser librement avec lui.

Je lui explique pourquoi je me trouve à Merâya,

quelles sont mes vues d'exploration. Je lui demande son appui, sachant bien que de lui dépend la possibilité de pénétrer dans l'intérieur, s'il le veut.

Je pourrai faire dans son pays ce que pas un Européen n'a tenté, et sur lui se reportera la reconnaissance de mes semblables, si je leur révèle une région qui est encore inconnue. Noûr me répond affectueusement. J'ai guéri ses fils, je puis désormais me considérer comme si j'étais de sa famille. Dès que la guerre sera finie, s'il arrive à soumettre Yousouf, il me donnera une caravane, et l'un de ses enfants pour parcourir la Medjourtine.

Je parlai ensuite avec Noûr du cap Gardafui, qui bientôt jouira d'une réputation plus sinistre que le cap des tempêtes (1), et de l'idée d'y établir un feu fixe, moyennant grosse redevance ; il me répondit alors cyniquement que les Çomalis avaient là une trop grande source de richesses pour l'abandonner ; que tout ce qui leur arrivait était envoyé par Mahomet et que, « In cha Alla! » sous peu, un autre *Meï-Kong* se briserait à la côte.

Noûr me raconta aussi qu'au naufrage du *Cachemire*, le gouvernement anglais lui avait remis 3,000 piastres de gratification, pour avoir reconduit l'équipage sain et sauf à Aden.

(1) Depuis le mois de juin 1877, il s'est perdu au cap Gardafui, ou dans ses parages six gros vapeurs : *Le Meï-Kong*, *le Cachemire*, *le Voltigiern*, *l'Over-Yssel* et deux autres dont les noms m'échappent.

D'une chose à l'autre, il arriva à me parler du fait suivant que je rapporte tel que je le tiens de lui.

En 1862, un navire anglais prit mouillage en rade de Beraïda. Son équipage descendit à terre pour aller puiser de l'eau à la fontaine. Les Çomalis exigèrent qu'ils payassent un aschour. Ce à quoi il leur fut répondu, me dit Noûr, par un refus accompagné de menaces. — Est-ce bien là le motif qui provoqua une rixe?

Le fait est que pas un des marins ne rentra à bord ; ils furent impitoyablement massacrés.

Les Anglais, justement émus, expédièrent à la côte leurs bâtiments de guerre. Quelques coups de canon tirés par eux firent fuir dans l'intérieur tous les Çomalis (des projectiles existent encore sur différents points).

Une descente fut effectuée et l'on exigea que Noûr Osman arrivât sur les lieux. Explication donnée sur les faits précédents, deux ou trois Çomalis furent décapités séance tenante (1).

C'est, après cela, paraît-il, que le commandant remit à Noûr un *ouarga* ou contrat par lequel

(1) Une lettre du colonel Playfair à la Société de géographie commerciale, parue dans le *Bulletin* de 1880, au moment où nous mettons sous presse, confirme ces représailles auxquelles il assistait lui-même. Nous avons cru cette lettre assez intéressante pour la publier à la fin de ce volume.

tout navire à la côte deviendrait sa propriété, à la condition qu'il respecterait la vie des passagers. Une gratification lui serait même accordée, s'il les repatriait.

Peu de Çomalis savent établir la différence qu'il y a entre un Français et un Anglais. Pour eux, tout ce qui est blanc est « Frengi », de même que tout ce qui n'est pas musulman est « kofri ».

Voilà pourquoi, d'après le «ouarga» de 1862 du gouvernement anglais, ils se prétendent maîtres de tout navire à la côte, abandonné ou non, et à quelque nationalité qu'il appartienne.

Un autre incident se rattachant à cette concession se produisit sur la côte, quelques jours après que je l'eus quittée. Je l'appris à Aden, et ce me paraît être ici le lieu de le rapporter.

Dans la nuit de Noël 1878, *le Voltigiern,* affrété par la maison Roux de Fraissinet, de Marseille, vint se mettre au plein, en face même d'Alloûla. Pendant trois jours, l'équipage resta à bord, entouré d'une vraie flottille de boutres accourus au pillage.

L'Anadyr, commandé par M. de Butler, vint à son aide. Les passagers du *Voltigiern* purent transborder une partie de leurs bagages.

A peine les embarcations, opérant sauvetage, s'étaient-elles éloignées que l'abordage de l'épave abandonnée commença. Tous les passagers de *l'Anadyr* purent assister à cette scène émouvante, où

Yousouf Ali, pour rester maître du navire échoué dans ses eaux, commandait un véritable massacre de tous les Çomalis étrangers à Alloûla qui envahissaient le bord.

Le Voltigiern n'était pas assez profondément ensablé pour qu'on dût renoncer à le remettre à flot. Quelques jours après, il était ramené à Aden complètement vide et désemparé. Sa cargaison, composée exclusivement de fusils, de poudre, de cotonnades, faisait bien l'affaire de Yousouf et donnait à Alloûla des munitions qui lui permettront de tenir encore longtemps toute la Medjourtine en échec.

Le Voltigiern fut vendu par Yousouf Ali à une compagnie qui, à cette époque, faisait plonger les épaves du *Meï-Kong*.

Les assurances plaidèrent, mais la compagnie ne voulut point céder son contrat. L'affaire fut déférée aux tribunaux d'Aden, et le marché de Yousouf Ali validé, puisqu'il reposait sur le *ouarga* de 1862 qui le rendait propriétaire des épaves de la côte.

VI

Départ des troupes sur Alloûla. — Comment j'établis mon itinéraire de Karkar aux différents ports de la côte. — Défaite de l'armée de Noûr. — Retraite en désordre. — Visite du sultan. — Esa Dohol. — Noûr me donne un « ouarga » de libre circulation. — Départ du sultan pour l'intérieur. — Un orage à Merâya. — Deux visiteurs désagréables. — Mon départ pour Gandala avec Sementar Osman.

Le sultan vient me voir et me demande de lui prêter mon fusil pour tirer à la cible. N'osant guère le lui refuser, je le lui charge moi-même; et nous engageons tous deux la partie : pour flatter son amour-propre, je lui laisse le dessus jusqu'à la dernière balle.

J'avoue que mon plus grand plaisir de la journée est de voir arriver chez moi ce brave Abdallah, le conseiller de Sementar, qui nous a été si utile lors du passage de *l'Adonis*. Il vient de Gandala et compte séjourner ici quelque temps. J'aurai de lui bien des informations, et je suis sûr qu'elles ne seront pas erronées ; si je m'aventure dans la Medjourtine, je l'engagerai à mon service.

Le 19, les troupes se réunissent et se mettent en route sur Alloûla. Le sultan part avec la dernière fraction. Il est habillé encore plus modestement que de coutume et armé de son bouclier et de ses deux lances. Quant à Noûr, il assiste au défilé encourageant ses guerriers du geste et de la voix. Je lui demande de le suivre. Il me répond que je dois rester à Merâya, car la lutte sera terrible et si les soldats de Yousouf, me voyant, venaient à me blesser ou à me tuer, on ne manquerait pas d'accuser les siens de ce méfait.

Ce refus me contrarie, je l'avoue; mais, au fait, Noûr a raison et je ne dois pas courir cette aventure, quelque désir que j'aie de voir comment ces guerriers çomalis vont se battre.

Quand le dernier groupe qui escortait le sultan (le groupe de Merâya) passa devant le cimetière, il s'arrêta.

Quelques coups de feu et des flèches décochées en l'air saluèrent le champ des morts. Chacun promit de venger le sang répandu pour la cause du souverain.

Toute la population féminine suivit l'armée pendant quelque temps, l'excitant par ses cris et par ses vociférations et lui souhaitant la victoire.

Sementar ne partit que dans la nuit avec les retardataires. Il ne laissait que 20 hommes à Merâya. Le vide qui se fit ainsi me procura enfin un peu de

tranquillité. Depuis l'arrivée de toutes ces troupes, ma case ne désemplissait pas durant le jour de curieux et d'importuns; et la nuit, ils s'installaient à ses abords, chantant et dansant autour d'un grand feu.

Toutefois j'ai tiré profit du séjour de ces Çomalis de l'intérieur.

En les voyant jouer sur le sable au *chalé*, j'eus l'idée de prendre dans ma case, avec Mahmoud Addi et Bagaro, deux des plus intelligents d'entre eux et de leur expliquer, avec ma carte marine à grands points, la forme que nous donnions à la Medjourtine.

Mahmoud Addi saisit le premier et compléta mes explications. Cela fait, j'indiquai à mes Çomalis, au moyen de coquilles, les ports depuis Haffoûn jusqu'à Bender Gâsem.

Une fois ces points déterminés, Mahmoud Addi leur marque sur la carte la ville intérieure, Karkar, et mon crayon rouge relie ce point aux trois villes de Haffoûn, Merâya et Bender Gâsem.

Sur ces lignes rouges, au moyen de pierres, les Çomalis m'indiquent alors les différentes stations où cantonnements par où ils passent pour atteindre ce plateau central de la Medjourtine.

Je recueille précieusement tous ces noms en leur

demandant quel temps il leur faut pour se rendre de l'une à l'autre de ces stations.

La vérification s'opère en faisant concorder le nombre de jours indiqués en bloc pour le voyage complet de Karkar à l'un des trois ports sus-nommés de la côte, avec le total obtenu par l'addition des différentes étapes.

Je recommençai cette étude avec quatre ou cinq autres Bédouins qui hésitaient d'abord à me répondre, mais dont un peu d'étoffe rouge vainquit facilement les appréhensions.

Au moyen de leurs renseignements, je contrôlai les premiers; les noms étaient parfaitement exacts.

Plus tard, à Bender Gâsem, à Gandala, j'agis de même, et ces renseignements, puisés à diverses sources, se trouvèrent concorder rigoureusement.

Le point d'intersection de deux orientations, faites à Merâya et Bottiala, me donnèrent à peu près la juste position de cette ville intérieure où j'avais intention d'aller.

Trois jours se passent sans aucune nouvelle; le quatrième jour, un messager arrive, annonçant que le combat aura lieu le lendemain sans doute. Mohammed beni Assen et Yousouf ont opposé aux troupes de Mahmoud Osmani des forces considérables venues de Macalla. Noûr a été obligé de cerner Alloûla ; mais les nuits sont froides et il est parti

sans vivres, comptant sans doute n'éprouver aucune difficulté à soumettre les rebelles.

Je comprends d'autant plus combien coucher à la belle étoile doit peu raffermir le courage de l'armée du sultan, que moi-même, réveillé par la fraîcheur dans ma case, je constate la descente brusque de mon thermomètre à 12 1/2 et 13°, de 38 qu'il accusait à midi.

Dans la nuit du 24 au 25, des soldats arrivent pour demander à Ali, fils de Sementar et gouverneur de Merâya, par intérim, de la poudre et des munitions. L'assaut a eu lieu, il a été repoussé par les Arabes enfermés dans la tour en pierre (1) qui ont mis hors de combat bon nombre de soldats ; 12 hommes sont restés sur la place, dont 7 du côté d'Alloûla, 5 du côté des forces de Noûr. Le siège continuera, grâce aux vivres arrivés par boutre de Bender Gâsem; on craint cependant que la flottille de Yousouf ne tente un débarquement à Guésli et l'on m'intime l'ordre de me tenir désormais chaque nuit à la citadelle.

Le 26 au soir, je vis arriver le sultan et Chiroa. Ce dernier venait de perdre son fils. Ils sont suivis de Djingals escortant les blessés qu'on confine dans une ambulance en dehors de la ville. Tous crient famine, et de leur conversation, il ressort que

(1) Alloûla et Bender Ziyâda sont les deux seules villes, où il y ait des constructions en pierre.

la prise de la place leur semble impossible parce que les Arabes mercenaires ont beaucoup de munitions et peuvent tenir très longtemps. En un mot, Noûr n'est pas précisément satisfait de ce premier résultat qui me paraît être purement une défaite.

En effet, jusqu'au 29, ce n'est qu'une succession de petits groupes arrivant à la débandade. Au fur et à mesure, on les expédie sur Mieh où ils vont, disent-ils, se reformer. Ils emportent le salaire de leur première campagne. Quelques rethols de dattes (1), quelques *doudouns* ou coudées de toile; leurs exigences les rendent insupportables, et il n'est pas d'instant où il ne se produise une rixe sanglante.

Le sultan se décide enfin à franchir le seuil de ma case pour me demander quelques cadeaux que je lui ai promis. Je les lui remets et le vois non sans peine en distribuer une partie. Je lui demande de revenir dans la soirée pour conférer un peu avec moi. Il ne daigne point se rendre à mon invitation. Je ne manquai pas le lendemain de lui reprocher vertement, en plein conseil, ce manque d'égards.

La leçon profita; à partir de ce moment, le sultan vint plutôt deux fois par jour qu'une.

1) Le rethol vaut 453 grammes.

Le 1er novembre, un boutre arrive de Macalla. Malheureusement ce n'est pas d'Aden, et il ne m'apporte ni nouvelles ni provisions : le peu que je possède disparaît à vue d'œil et je vais être bientôt sans ressources, ce pays n'en offrant aucune ; force est bien de me résigner.

Le 3 novembre, une pluie fine et serrée tombe pendant quelques heures et opère un changement brusque de température. Le froid fait place à une chaleur torride.

Un boutre qui a doublé Râs Felek jette la perturbation dans Merâya. Aussitôt le sultan vient me trouver et me prie de marcher à ses côtés ; il me demande de passer la nuit avec ses hommes dans la grande citadelle. Je suis donc obligé de me transformer en garde du corps de ce souverain dont l'âge et surtout le caractère commandent si peu le respect. Mais ce n'était qu'une alerte ; quelques Çomalis ne tardent pas à arriver, annonçant la venue de Sementar Osman et de Noûr.

Je songe alors que j'ai quelques dispositions à prendre si je dois partir avec ce dernier pour Karkar, et je demande à Chiroa sur quelles ressources je dois compter. Il me répond que le conseil décidera des forces que l'on peut mettre à ma disposition.

Le 5, un second boutre vient mouiller en rade, il

appartient à Rabbia ben Salem, un riche Arabe qui, depuis 30 ans, commerce avec Merâya ; cette embarcation, pas plus que les précédentes, ne m'apporte aucun courrier.

Depuis quelques jours, je n'ai pour nourriture que du riz et des dattes, et je voudrais bien voir arriver quelques provisions, d'autant plus que je ne compte guère sur la générosité des Çomalis ; la suite me prouvera de plus en plus que j'ai raison.

Le 7, un brave vieillard, Esa Dohol, vient passer sa matinée dans ma case ; il me parle avec peine de la guerre qui déchire son pays et de l'état sauvage auquel la Medjourtine semble vouée pour toujours. Tout le monde considère le sultan comme un enfant. Ce qui étonne Esa, c'est qu'il ne m'ait pas même donné une chèvre en échange des cadeaux dont je l'ai comblé. Noûr réparera sans doute ce singulier oubli.

Entre autres choses, j'apprends que les montagnes sont divisées par parcelles, appelées *jardins*, dont chaque Çomali devient propriétaire moyennant une redevance en piastres ou en chameaux.

Ces propriétés sont scrupuleusement respectées. Au reste, l'amputation des poignets serait la punition du coupable.

Il me tarde, je l'avoue, que Noûr et son frère Se-

mentar reviennent d'Assir. Ils rentrent à Merâya le 10; je leur raconte tous mes ennuis; Sementar en semble d'autant plus affecté qu'en me quittant il avait le pressentiment que personne ne songerait à avoir pour moi les moindres complaisances.

Il est très fatigué de sa course, et nous remettons au lendemain de causer de mes projets.

L'arrivée de deux courriers venus de l'intérieur fait réunir le grand conseil ; on s'est battu encore et il y a eu un assez grand nombre de morts. En présence de ces nouvelles, Noûr me conseille de renoncer provisoirement à mes idées de voyage à Karkar : la prudence l'exige ; quand le calme se sera fait, je pourrai m'y rendre. Cette détermination me cause une vive contrariété ; en attendant je partirai avec Sementar Osman pour Bender Khor. Il restera toujours à mes côtés.

De nouveaux messagers se succèdent, ils apportent tous de fâcheux renseignements et dissipent un peu, par cela, les doutes, que j'ai sur la sincérité des raisons que m'a données Noûr.

Ce dernier vient me voir le 12, il passe presque toute la matinée dans ma case, causant longuement du plaisir que lui ferait l'installation de Français sur les différents ports de la côte, se plaignant des difficultés continuelles qu'il a eues avec les

Arabes pour leur faire régler le *aschour* ou droit de débarquement. Je lui demande, à cet égard, à quel chiffre il le maintiendrait pour nous, et je profite de l'occasion pour lui donner lecture du traité de Zanzibar traduit en arabe. Il en accepterait volontiers les clauses, se contentant du 5 0/0 en nature pour les marchandises débarquées seulement. Je l'amène à s'engager par écrit ainsi que ses conseillers à de semblables clauses ; il y consent et me remet séance tenante le *ouarga* ou *firman* stipulant, au cas où je voudrais l'an prochain trafiquer chez lui, le seul impôt que je devrais payer dans toute la Medjourtine.

Bien qu'il me soit tout personnel, j'en donne la traduction ci-dessous :

« Du sultan Osman Mahmoud et Noûr Osman
et Sementar Osman.

« Il est arrivé chez nous un Européen qui veut vendre et acheter sur notre territoire. — Il nous demande sécurité, inviolabilité et amitié.

« Nous lui accordons à condition qu'il payera le 5 0/0 de aschour.

« ..... De sorte que, s'il vient sur notre territoire, il sera respecté et bien accueilli.

« Il y aura entre nous connaissance et amitié. Nos places de commerce lui seront toutes ouvertes avec toute sécurité, et il pourra importer toute marchandise pouvant se vendre dans le pays.

« Tout ce qu'il apportera d'Europe sera sauvegardé.

« Salut.

« Sultan Osman.

« Noûr Osman. »

Ce document est revêtu de tous les contrôles capables d'en démontrer l'authenticité.

J'étais, ce même jour, en conférence avec quelques Bédouins groupés autour de moi, lorsqu'un Çomali qui m'avait grossièrement insulté la veille vint prendre place à mes côtés et se mêler à la conversation.

Je lui fais observer alors que je ne veux pas de son voisinage, et, pour éviter toute discussion, je vais m'asseoir devant ma case sur ma natte. Il pousse l'audace, malgré mes observations, jusqu'à venir s'y asseoir aussi. Je le relève durement de cette impertinence et le chasse non sans accompagner mes paroles d'un mouvement que je ne puis retenir. Ce sauvage bondit alors comme un lion, mais avant qu'il ait le temps de saisir la massue ou le bélaoui de l'un des témoins de cette scène, je l'ai terrassé en un clin d'œil, et le maintiens ainsi jusqu'à la venue de Sementar qui sort heureusement de chez lui. Il me serait, je crois, arrivé malheur sans son intervention.

Bagaro lui explique ce qui s'est passé. Bien que je sois dans mon droit, je suis obligé de payer un thalari d'amende. Ce qui me contrarie le plus, c'est que mon Çomali est neveu de Sementar, et que son père, membre du conseil, pourra bien me garder rancune. Les Bédouins, témoins de cet incident, sont restés impassibles ; je les entends seulement murmurer : « Oudâr saoua chébel », « Fort comme

un tigre ». Le vaincu s'éloigne en me menaçant de sa vengeance.

Je profite de cette occasion pour dire bien haut que je traiterai ainsi quiconque n'aura pas pour moi le respect qui m'est dû.

Noûr et le sultan quittent Merâya brusquement le 13. Leur présence est urgente à Mieh où l'on se bat toujours.

Ils s'arrêtent un moment chez moi, me remerciant encore de mes bontés et me donnent rendez-vous à Bender Gâsem. S'il plaît à Dieu, la paix sera faite, et, si je suis toujours dans les mêmes dispositions, nous irons à Karkar.

Comme je l'ai dit, je n'ai plus de provisions et j'ai trop compté sur les ressources du pays; d'autre part, je ne puis aller à Alloûla où je trouverais tout le nécessaire chez le négociant çomali Mohammed beni Assen dont j'ai parlé, en racontant l'expédition de *l'Adonis*, et pour qui j'ai des lettres.

Je me condamne donc à vivre désormais tout à fait à la çomali, comme j'ai commencé à le faire depuis 10 jours.

Mon fusil m'aidera peut-être à rompre la monotonie de mon ordinaire. J'éprouve surtout le besoin de changer un peu d'air; je commence

à être fatigué de cette station déjà longue. J'ai pris sur les arrivages et sur le pays tous les documents possibles et je les contrôlerai aux autres ports que je vais visiter. Rabia ben Salem envoie son boutre à Gandala, j'en profiterai pour m'y rendre. Je fais donc mes petits préparatifs, attendant qu'un vent favorable décide mon départ.

Pour comble de contrariété, quelques heures après que Noûr et le sultan m'ont quittés, une pluie torrentielle tombe sur Merâya ; au bout d'une heure, ma case flotte presque et menace de se déplacer.

J'ai fait avec Bagaro une pyramide de mes bagages sur des caisses vides. Nous nous tenons accroupis au sommet pour nous abriter un peu. Malgré ces précautions, l'eau devient maîtresse de notre misérable toiture et nous sommes désagréablement mouillés.

Par intervalle, la pluie se calme, j'en profite pour jeter un coup d'œil au dehors. Merâya est devenu un grand lac, les huttes et les montagnes ont pris la même teinte noire sur laquelle tranche peu la couleur jaunâtre des fortins en pisé. Les Çomalis courent çà et là pour rattraper quelques objets que le courant entraîne.

Nous nous apercevons à peine que la nuit nous a gagnés ; nous allons demander asile à Sementar : sa maison est déjà pleine ; il m'est accordé, toute-

fois, une petite place autour du feu. Il faut me fâcher pour que mon fidèle Bagaro me suive; je me soucie fort peu de le voir tomber malade, et ce serait pour moi le plus cruel déboire que de me voir privé de mon seul compagnon.

Nous nous passons ce soir-là de souper ; j'aurais bien voulu cependant ouvrir mes caisses pour prendre quelque peu de café, et surtout du linge sec. La nuit se passe longue et fort mauvaise ; impossible de fermer l'œil.

Loin de cesser, la pluie redouble ; je suis bien inquiet de savoir ce qu'il adviendra de mes bagages. La situation devient plus critique encore lorsque la moitié de la terrasse de la citadelle où nous demeurons s'effondre sous la masse d'eau qui n'a pu trouver d'écoulement. Sementar renvoie les gens auxquels il a donné asile. Peu rassuré moi-même sur la solidité de notre refuge, je l'abandonnai, lui préférant ma case.

Nous restons jusqu'au lendemain, grelottant de froid et sans espoir de pouvoir nous réchauffer. Heureusement qu'avec le jour, se montre le soleil; mais comment avoir du feu, tout est mouillé ; le sol ressemble à du mortier. Nous parcourons tout le village ; les indigènes sont dans un état bien plus piteux que nous ; finalement un *midgo* qui campe un peu en dehors, sous une hutte de peau, nous donne l'hospitalité.

Grâce à la chaleur torride qui succède aux pluies torrentielles de ces pays, le plus nécessaire de notre matériel fut bientôt à sec.

Au moment où je déroule une natte accrochée aux parois de ma case, quelle n'est pas ma surprise en voyant qu'elle a servi de refuge à deux aspics fuyant l'inondation. Ma main a bien vite lâché prise et Bagaro, en un clin d'œil, m'a débarrassé de ces deux visiteurs incommodes dont la piqûre est presque foudroyante.

Vers la tombée de la nuit, un trois-mâts voilier vient reconnaître Râs Felek ; sa vue met tout le village sur pieds ; on se demande probablement si c'est encore un cadeau que Mahomet envoie. Aussi que d'In cha Alla sortent de la poitrine de tous ces indigènes qui croient déjà à une bonne aubaine ! Leurs espérances s'évanouissent en voyant le bâtiment virer de bord et prendre majestueusement la route d'Aden.

La nuit du 15 au 16 répare nos forces. Au point du jour, une brise favorable est le signal de notre départ.

Ma station à Merâya va donc se terminer ; depuis quelques jours, j'ai eu à supporter des privations de toute espèce. Sementar, qui se prépare à m'accompagner, me fait espérer que je serai mieux à Gan-

dala. Il fera tout ce qui dépendra de lui pour qu'il en soit ainsi.

Bien que j'aie un peu de rancune contre les notables du pays qui ont déserté ma case quand je n'ai plus voulu donner les derniers cadeaux qui me restaient pour les autres villes où je devais me rendre, je vais, quand même, leur dire adieu à tous pour rester avec eux dans de bons termes, leur faisant espérer qu'ils me reverront l'année prochaine.

Je ne laisse pas cependant de leur faire comprendre qu'il faudra, s'ils tiennent à lier relations avec mes compatriotes, ou des Européens, être plus complaisants qu'ils ne l'ont été pour moi, après les bontés dont je les ai comblés.

Une foule énorme m'accompagne jusqu'à la pirogue.

Quelques instants après, nous sommes en route pour Gandala.

VII

En route. — Gandala. — Origine du nom. — La jeune femme de Sementar, Alima. — Mon nouveau logement. — Gebel Aïsema. — Bender Khor. — Comment j'y suis reçu. — Un gouverneur peu aimable de la branche des Séliman. — Outrages au sultan. — Rentree forcée à Gandala. — Visite nocturne d'un guépard. — La cassette. — Le traité entre le Naghib Omar Sala de Macalla et les Medjourtines.

Nous passons rapidement devant Râs Orbé, et devant les deux caps Djebeur el Kébir, Djebeur el Seghir, où nichent des myriades de cormorans (*graculus latter*), et que je me promets de visiter.

Au coucher du soleil, nous mouillons à l'entrée de la rivière de Bender Khor. Il nous faut, après notre débarquement, deux bonnes heures pour nous rendre à Gandala.

Cette ville, au pied de Gebel Aïsema, et cachée dans le sable, tire son nom d'un arbre appelé *ganda* auquel le Çomali attache l'idée superstitieuse que toute branche qu'il en casse amène ou la fracture d'un bras ou celle d'une jambe.

Nous n'arrivons qu'à la nuit et au sortir de la

prière. Tout le village vient recevoir Sementar ; il me présente comme le protégé du sultan, « Aban Sultan », et cause ensuite des affaires du pays.

Cela fait, il me conduit à sa case. Il me la montre avec un certain orgueil ; ici, au moins, je serai mieux qu'à Merâya. Sa femme aura bien soin de moi ; si je le préfère, d'ailleurs, je puis me choisir une autre habitation. J'aime mieux rester à ses côtés, d'autant plus qu'il a lui-même une autre hutte voisine où il compte loger.

Alima est une belle et jeune femme, qui semble plutôt la fille que l'épouse de Sementar. Elle a deux ou trois compagnes, fort jolies (à part l'une d'elles pourtant, qu'un tigre a affreusement défigurée, l'année dernière, pendant qu'elle gardait les troupeaux). Moins farouche que je ne le suppose, Alima nous prépare un modeste souper composé d'un peu de mouton boucané. Après ce repas, nous allons avec Bagaro voir le seul négociant arabe, Mohamed ben Gebbel, qui trafique sur ce point ; il attend prochainement une caravane ; ce sera pour moi un sujet d'études plein d'intérêt.

Le lendemain, au point du jour, je prends au crayon une vue de Gandala ; cette opération fut assez pénible, car pas un arbre ne m'offrait le moindre abri, au point d'où je pouvais le mieux saisir le panorama.



La lagune sacrée des *Gandas*.

Quelques bâtisses en pisé, deux fortins autour desquels sont groupées des huttes, une grande et belle mosquée, voilà Gandala, qui, malgré son aridité, offre aux voyageurs la coquetterie et la propreté d'une ville neuve. Il n'y manque que de l'eau, et, sans cet inconvénient, ce serait un point bien plus important que Bender Khor pour les arrivages.

Assez inquiet sur le sort de mes bagages laissés à bord, j'envoie Bagaro les chercher avec une petite embarcation à voile.

Obligé de remonter dans le vent, elle ne revient qu'à la tombée de la nuit, mais sans mes malles.

Le capitaine a trouvé plus commode de faire charger du riz pour le compte d'un revendeur çomali.

Sementar, furieux, donne ordre qu'on retourne de suite à bord prendre mes bagages, menaçant du bâton si l'on n'exécute pas ses ordres. J'accompagne moi-même l'embarcation de peur qu'on oublie quelque chose. Nous ne rentrons à Gandala qu'à neuf heures.

A l'aide de Bagaro et d'un Dolbohante, nommé Ali, un de ses amis qu'il a retrouvé à Gandala, nous transportons péniblement mes quelques colis.

Tout le monde dort, et, pour ce soir-là encore, nous nous couchons en faisant pour tout repas un tour de plus à notre ceinture.

Je ne sais au juste combien durera mon séjour ici ; désireux de voir un peu les environs, je prends Ali à mon service pour m'accompagner dans mes excursions, pendant que Bagaro restera de garde à la maison.

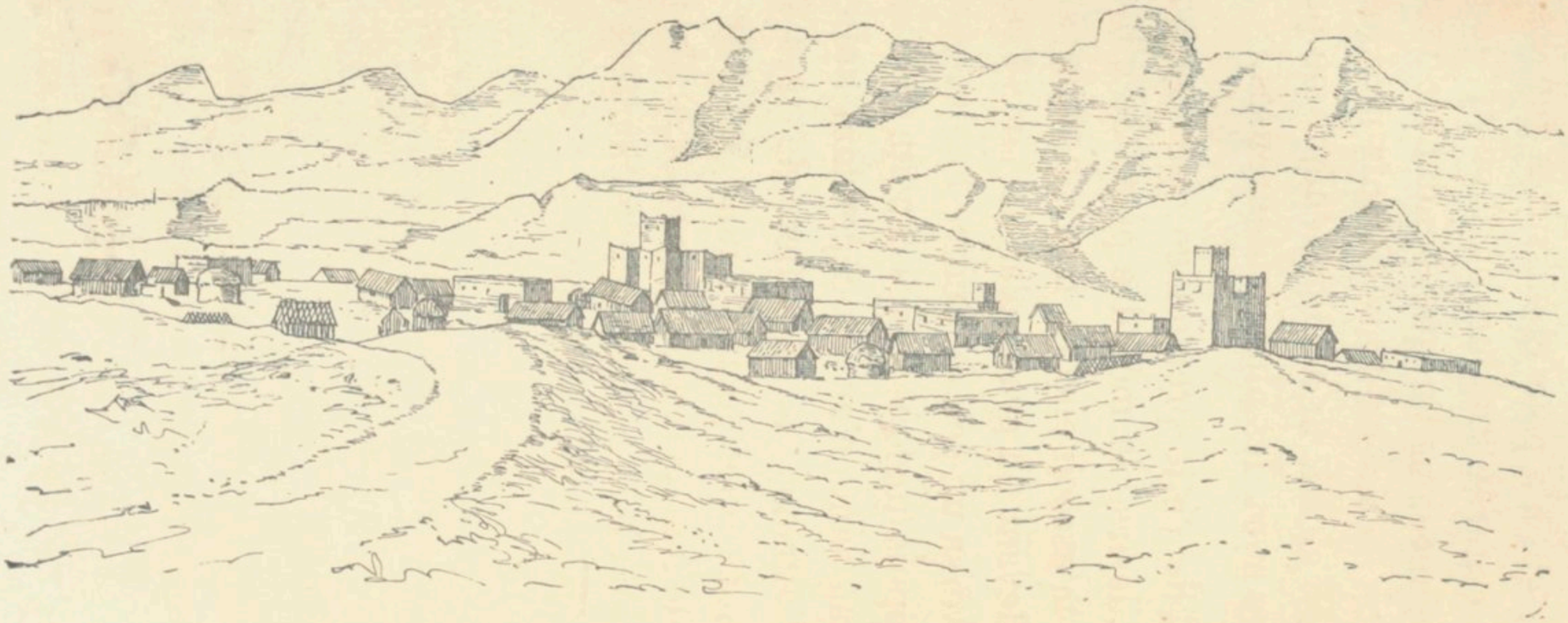
Le 18, Sementar ajoute par sa conversation sur la contrée quelques pages à mon carnet de renseignements. Il m'indique en même temps les gens que je puis consulter dans Gandala.

Pendant que je me rends auprès d'eux, des Çomalis m'accostent et me demandent un aschour, parce que j'ai ramassé des coquilles le long de la plage. Je leur réponds que Noûr m'a dispensé de tout impôt de ce genre et qu'ils s'adressent à Sementar ; je ne sais s'ils osèrent donner suite à leur réclamation.

Dans l'après-midi, je fais une course au torrent ; j'y ramasse quelques pétrifications et des minerais de fer roulés.

Je retrouve encore ces mêmes pétrifications à 2,500 mètres du rivage et sur le versant du Gebel Aïsema, ce qui me fait connaître parfaitement, comme à Merâya, où s'arrêtait l'ancien lit de la mer.

La végétation est en ces endroits moins luxuriante que le lit du Goudmô ; peu d'oiseaux ; mais, en revanche, des traces nombreuses du passage des serpents.



Gandala et le Gebel Aïsema.

Mon guide, qui n'a pour chaussures que ses sandales (*kâbo*), regarde toujours où il passe. Je compris ses appréhensions lorsque, pendant le reste de mon séjour, on m'amena deux enfants mordus par les reptiles. Ni alcali, ni acide phénique ne purent empêcher une mort des plus douloureuses.

Je rentrai de cette promenade sans rapporter, malgré mes désirs, la moindre pièce de gibier, et fus obligé de m'asseoir encore, non sans faire un peu la grimace, devant un grand plat de riz à l'eau, où Alima nous versa un peu de beurre fondu. Quoique condamné, depuis quelque temps, à cette trop simple nourriture, ma santé n'en est cependant nullement éprouvée. J'attribue le maintien de mes forces aux fumigations que je fais matin et soir avec les parfums de tous genres que produit la Medjourtine, et qui, j'en suis convaincu, soutiennent énormément un tempérament délabré.

Le 19, après midi, informé que la caravane attendue arrive, je décide d'aller par voie de terre à Bender Khor ou Bottiala.

Nous partons avec Ali et un autre indigène que ses affaires appellent au même point.

Nous atteignons le plateau qui domine la ville et traversons un véritable désert. Après une heure

de marche, le terrain, d'abord uni, devient accidenté. Le ravin qui le sillonne a découpé une série de monticules sur lesquels pas la moindre végétation ne repose l'œil. Ces montées et descentes rendent la route fatigante, et les trois heures qu'il faut pour la parcourir sont autant d'heures de supplice. Nous avons la chance, de rencontrer quelques Bédouins qui vont à Gandala. Ali leur demande des nouvelles de l'intérieur. On s'y bat avec acharnement. Quant à eux, ils se sont détachés de la caravane qui est arrivée à Bender Khor pour aller faire des offres de marchandises.

Nous allongeons le pas pour atteindre la ville avant la nuit.

Nous nous trouvons bientôt au bord d'un ravin de 100 à 150 mètres de profondeur, immense déchirure faite dans le sol comme par un tremblement de terre ; des blocs énormes, amoncelés les uns sur les autres, s'étagent au-dessus de nos têtes, semblant menacer de nous écraser dans leur chute. A peine pouvons-nous distinguer au fond de cet abîme un troupeau de moutons qui se détache en petits points blancs sur la teinte ferrugineuse du sol. C'est par un vrai sentier de chèvres qu'il nous faut descendre. Mon guide saute de roche en roche, sans appréhension ; pour moi, je l'avoue, je suis peu rassuré et j'ai toujours peur d'être entraîné par le poids de mon sac que je maudis.

Nous voilà non sans peine au fond de cette crevasse. Une arène immense s'ouvre devant nous. Au milieu est Bender Khor ou Bottiala, dont les maisons et les huttes rangées en cercle, et circonscrites elles-mêmes par les deux bras desséchés de la rivière, entourent une grande place couverte de tombes.

A notre gauche, la mer, qui remonte par des gorges profondes sur une étendue de cinq milles, vient baigner le pied d'un fort qui garde ce défilé. A notre droite, de hautes montagnes couleur de fer encaissent une vallée aride qui se dérobe à nos yeux.

Dès notre approche, tout Bender Khor vient au-devant de nous. Mon guide, assailli de questions de toute nature, répond suivant les instructions de Sementar en disant que le sultan m'a laissé le droit de courir les Medjourtines, et que je suis libre d'aller où bon me semble, sans payer le moindre aschour.

La caravane est dispersée dans Bottiala, mais tous les produits sont amoncelés devant la maison d'un négociant arabe, établi à Bender Khor depuis fort longtemps. Je me rends chez lui ; il me laisse tout examiner et prendre une foule de notes. Demain, il doit procéder au pesage et au règlement ; je pourrai me rendre compte de ces opérations en y assistant moi-même. Je le remercie de ses com-

plaisances, et vais chez le *cadi* pour lui demander de me donner l'hospitalité, mon intention étant de passer quarante-huit heures à Bottiala.

Ce personnage me reçoit d'une façon assez rude et m'assigne comme gîte une méchante hutte ouverte à tous les vents. Une simple natte doit me servir de couchette. Je n'insiste pas pour avoir mieux, ne voulant être tenu à aucune reconnaissance. Ali va chercher de quoi faire du feu pour la nuit, et après lui avoir recommandé de veiller autant que possible, je me roule dans ma couverture. Notre compagnon de route qui s'était séparé de nous dès notre arrivée, vient fort à propos quelques moments après me porter un peu de lait ; Ali en profite pour lui faire observer combien nous sommes mal. Il nous répond qu'il nous offrirait l'hospitalité volontiers, mais il n'est pas de Bottiala et lui-même loge chez un autre Çomali.

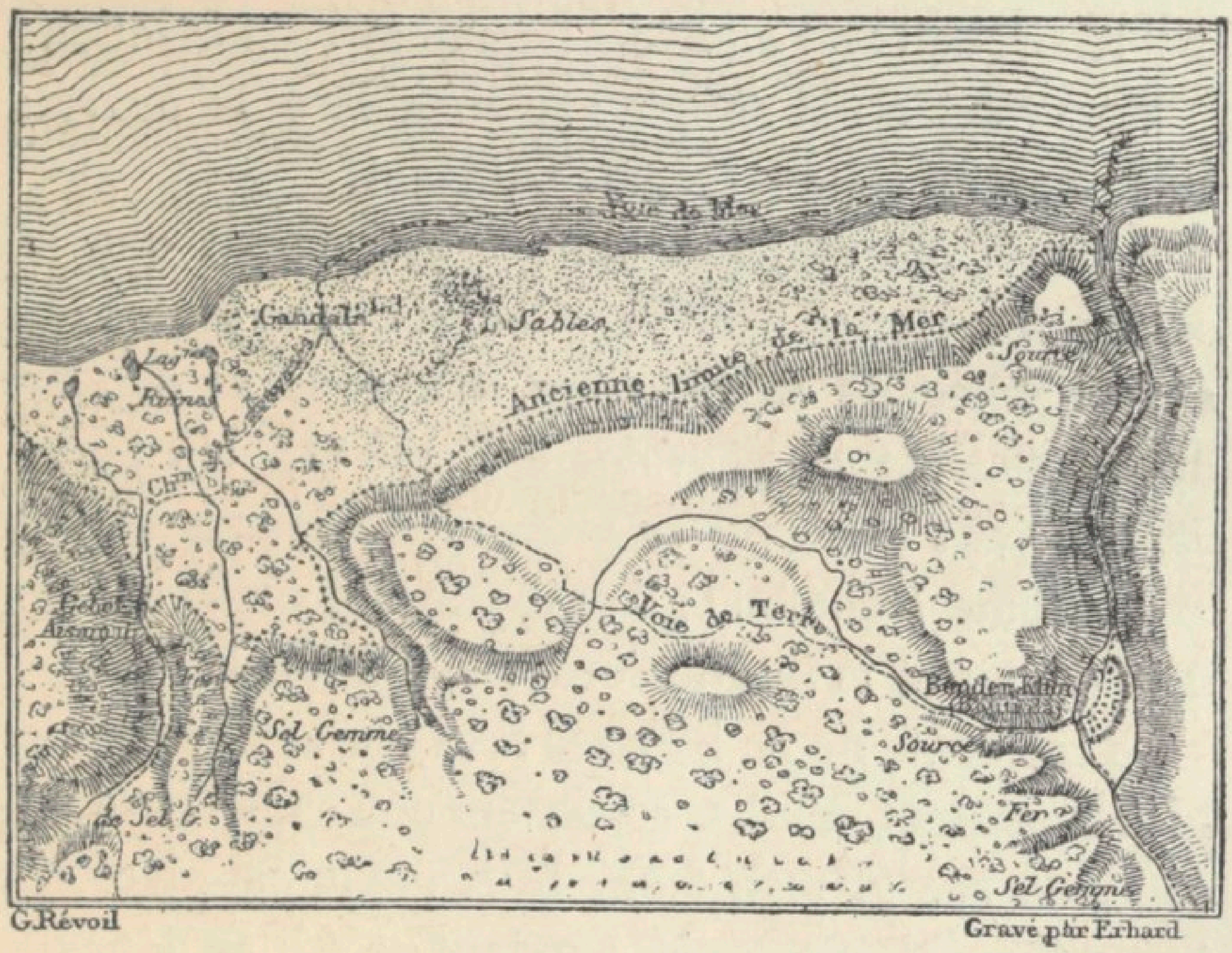
Il m'est impossible de fermer l'œil à cause de la fraîcheur, et la nuit me semble bien longue, surtout quand notre provision de bois est complètement épuisée.

Il est trois heures du matin : je profite d'un heureux clair de lune pour aller courir çà et là, et attendre le jour qui ne tarde pas à arriver.

Ce qui inquiète le plus, au dire d'Ali, les gens du

pays, c'est l'indifférence que j'attache à leurs personnes et le peu d'égards dont je les entoure.

Grande est leur irritation, quand ils me voient dessiner leur ville, assis à l'ombre d'un rocher. Des groupes nombreux se forment alors. On se demande



De Gandala à Bender Khor par terre et par mer.

ce que peut bien faire cet Européen, qui note tout, qui interroge sur tout. Alors les mêmes appréhensions qu'à Merâya surgissent dans ces esprits ignorants, et l'on se porte en foule vers moi pour m'entraîner chez le *cadi*. Il m'attend sur la place.

Un Çomali prend mon sac, un autre mon fusil; je les laisse faire et suis sans inquiétude aucune.

Cependant, par prudence, je désarme mon Lefaucheux et le remets au porteur ébahi, en deux morceaux.

Une fois devant le cadi, ce dernier me demande, d'un ton fort insolent, de quel droit je parcours Bender Khor, sans lui en avoir demandé l'autorisation.

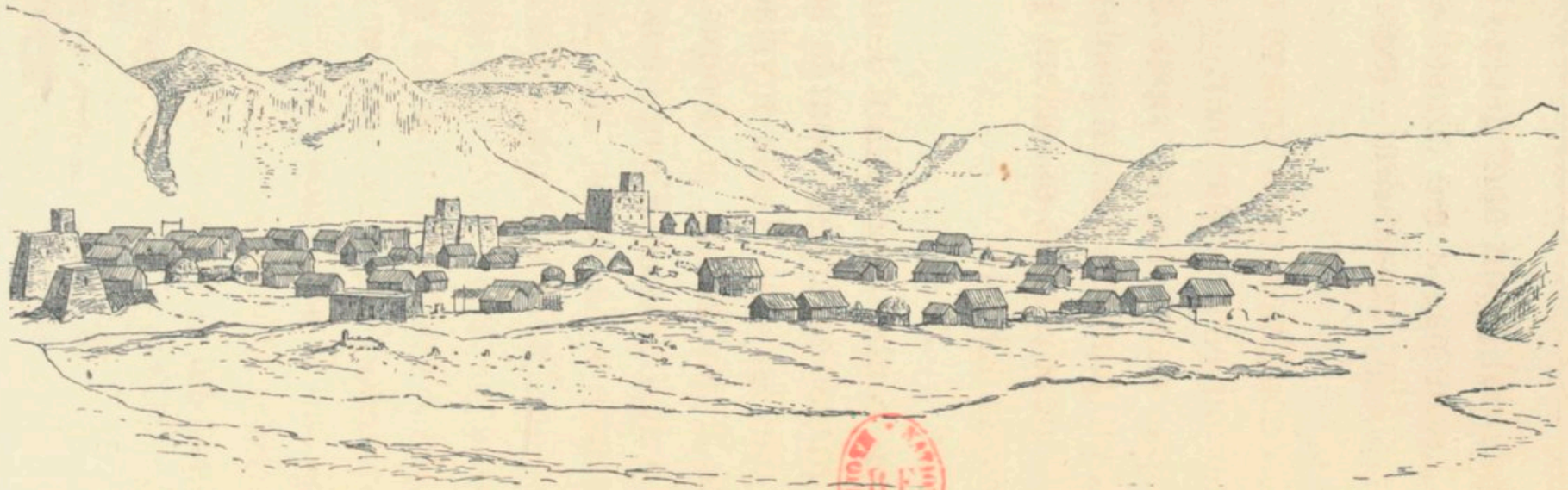
Ma réponse est simple : je considère le *ouarga* ou firman du sultan, comme suffisant.

Le cadi me réplique alors brusquement que le sultan n'a rien à voir sur Bottiala, que toutes les autres villes de Medjourtine sont sous sa dépendance, excepté la ville des Séliman (1). Un jeune Çomali plus arrogant se prétend lui-même sultan tout comme Mahmoud; il exige de moi sur-le-champ un aschour et m'intime l'ordre de quitter la ville.

Je me contente de hausser les épaules et je laisse le groupe des Çomalis, reprenant non sans brusquerie, mon sac et mon fusil. Je regagne ma place où je continue mon croquis, pendant qu'Ali se démène avec le cadi, en le menaçant de la colère du sultan.

(1) C'est un Séliman de Bender Khor qui assassina le grand-père du sultan actuel, Yousouf Mahmoud, prétendant avoir des droits au sultanat des Medjourtines.

Depuis il y a hostilité entre la famille des Mahmoud et celle des Séliman. Mais les Séliman se sont contentés jusqu'à ce jour de protestations verbales et n'ont jamais fait valoir leurs prétentions les armes à la main.



Bender Khor.

Les réponses qu'il reçoit sont assez inquiétantes, si bien qu'il n'hésite pas à me conseiller de quitter Bender Khor. J'y reviendrai avec Sementar Osman.

Je consens, à condition qu'il trouve une embarcation pour pouvoir rentrer par mer.

Cela n'est pas chose facile, mais la promesse d'une piastre finit par décider un pêcheur.

Plus de 150 Çomalis nous escortent jusqu'à l'entrée des gorges du Khori.

Nous voilà en route, descendant lentement avec la marée ces gorges escarpées dont la solitude n'est troublée que par les cris d'une myriade d'échassiers. A l'aide d'une sonde, je trouve, presque à chaque coup, 5 et 6 brasses d'eau dans le milieu.

Avant d'arriver à la barre, sur notre gauche, s'offre un bouquet d'arbres ; mon guide m'y indique une source d'eau potable. Pour me convaincre du fait, je mets pied à terre et trouve en effet une flaque d'eau excellente, quoique un peu chaude. Au dire d'Ali, elle ne tarit jamais.

Je ne sais quelle idée s'empare subitement du naturel qui conduit notre embarcation, mais, quitte à perdre son salaire, il ne veut aller plus loin ; il donne comme raison que le vent arrière nous poussera rapidement vers Gandala, mais qu'il lui faudra trop de peine pour remonter. Je suis d'ailleurs, dit-il,

rendu à la plage que je n'ai qu'à longer pour arriver directement.

Il fait une chaleur torride. Mon casque ne me garantit qu'imparfaitement; j'intime donc l'ordre à mon Çomali de poursuivre sa route. Il se contente de sourire ironiquement.

J'ai peine à maîtriser ma colère et, m'armant d'un aviron, je pousse l'embarcation au large.

Les choses auraient, je crois, mal tourné, sans l'arrivée à contre bord d'une pirogue montée par des Arabes qui décident mon homme à tenir ses engagements.

Ali se charge de raconter au gouverneur comment nous avons été reçus à Bottiala, et tout ce qui nous avait été dit sur le compte de Noûr Osman et du sultan. Sementar outré prend la résolution d'aller au premier jour demander au *cadi* des explications sur sa conduite et ses propos.

Jusque-là quelques jours se passent, sans autres événements particuliers que la visite nocturne d'un guépard qui jette la panique dans Gandala.

Comme dans tous les villages, il n'y a pas ici de bergeries ; les chèvres et les moutons sont parqués autour des cases dans de simples clos, entourés de branches épineuses.

Les rôdeurs de nuit y pénètrent d'un bond et y commettent d'effroyables ravages.

Aux glapissements poussés par la bête, Ali me réveille par le mot de *chebel !* m'invitant à prendre mon fusil et à aller à sa rencontre. Je préfère grimper sur le toit de ma case, d'où je pourrai faire feu sur la bête qui viendra sans doute rôder autour des quelques chèvres de Sementar. En effet, grâce au clair de lune, au bout de quelques instants se détache sur le sable blanc une forme noire qui se dirige vers nous.

A quelques mètres, l'animal s'arrête, évente, puis retourne sur ses pas Je n'ai plus d'espoir de le voir revenir, lorsque un coup de feu part de la citadelle; il rebrousse alors vers nous sans trop se hâter. Il s'arrête encore, puis fait de nouveau mine de s'éloigner : je vais perdre l'occasion d'exercer mon adresse sur une pièce de ce genre ; alors, sans attendre qu'il revienne à moi, je fais feu de mes deux coups. L'animal atteint, se roule sur le sol, poussant d'affreux hurlements. Ali crie : « Maraba ! » (bravo !) Sementar de sa case me demande si le « chebel » est mort. J'allais répondre « oui », quand je vis la bête qui n'était que blessée reprendre le chemin du Gebel Aïsema.

Au jour, tout le village vint visiter le théâtre de mon exploit, où une large trace de sang indiquait que la bête avait été touchée. On profite de cette occasion pour envahir ma case, où l'on passe en

revue tous mes effets et mes armes. Pour les mettre à la porte, je suis obligé d'appeler Sementar.

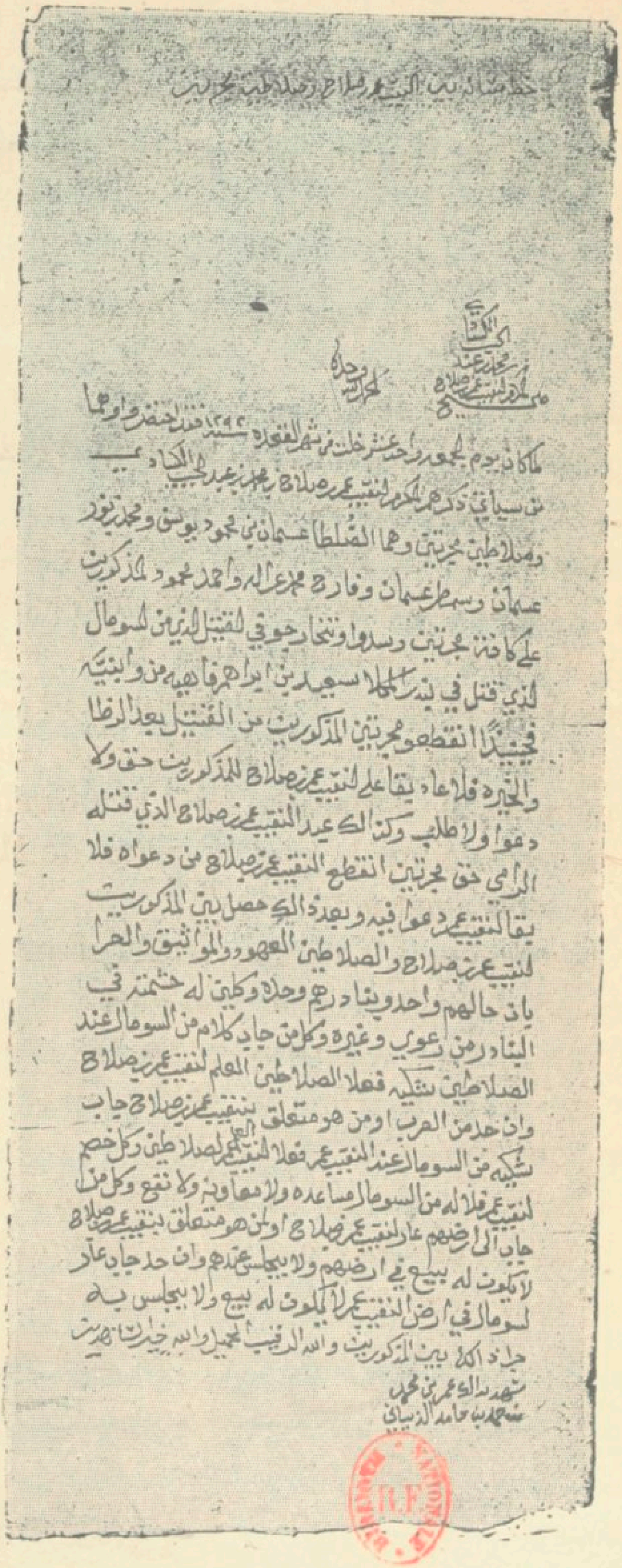
Toutefois son autorité s'arrête devant deux bons vieillards dont l'un, dit-on, centenaire, jouit de la plus grande vénération. Son corps couvert de cicatrices annonce sa vie rude et les combats auxquels il a assisté. Malgré l'âge qu'on lui attribue, il possède toutes ses facultés mentales.

Je lui fais le plus vif plaisir en lui donnant un collier d'ambre ; en échange, je lui demande son bouclier, sur lequel de nombreuses traces de coups accusent bien des rencontres ; il me faut ajouter une ceinture rouge à mon cadeau pour le décider à se séparer de cette arme.

Je dois mentionner ici une assez curieuse découverte que je fis au cours de mon séjour à Gandala. Dans la case de Sementar Osman se trouvait une grande caisse provenant du pillage du *Cachemire* (le bateau anglais faisant le service de Zanzibar à Aden et sombré, à Gardafui, huit jours après le *Mei-Kong*). Dans cette malle, au milieu de plusieurs objets, était une cassette...

Dans cette cassette (peut-être celle qui renfermait les diamants bruts expédiés de Mozambique à Londres) se trouvaient quelques papiers.

Parmi eux était le firman de paix, entre le sultan de Medjourtine et le sultan Omar Sala de



Traité de paix entre le sultan des Medjourtines et le Naghib Omar Sala de Macalla (Arabie).

Macalla (Arabie), firman par lequel les ports respectifs de ces deux souverains sont ouverts au commerce.

Voici à peu près la traduction de ce document :

« Louange à Dieu seul.

« A la date du vendredi, 11 Salgada 1292, il a été convenu par les personnes ci-dessous :

« Le Naghib Omar ben Sala, Mohamed, ben Abdul Habib el Cassadi et les rois de Medjourtine, sultan Osman ben Mahmoud, Mohamed ben Noûr Osman, Fara Mohamed Arala et Hamed Mahmoud dont le gouvernement s'étend sur toute la Medjourtine, au sujet du Çomali qui a été tué à Macalla, Saïd ben Ibrahim Fahia, de la tribu des Walingah, que le sultan de Medjourtine abandonne toute poursuite.

« En conséquence, aucune réclamation ne pourra être adressé au Naghib Omar ben Sala.

« D'autre part, un Arabe ayant été tué par un Çomali nommé Rami, de la tribu de Medjourtine, Omar Sala n'aura aucune réclamation à faire....

« De ces faits il résulte un traité d'amitié entre Omar Sala et le sultan des Medjourtines, traité de bonne relation sans distinction de classes et de partis.

« Chacun respectera ce traité et évitera des difficultés de toute nature, etc., etc. »

VIII

Nouvelle course à Bender Khor avec Sementar Osman. — Hypocrisie du gouverneur. — Sa condamnation. — Ascension du Gebel Aïsema. — Le sel gemme. — Puddings de coquillages. — Visite aux montagnes de Djebeur el Kebir et Djebeur el Seghir. — Rentrée à Gandala. — Fuite d'Alima. — Un cas d'adultère. — Étrange solution. — Adieux à Sementar. — En route pour Bender Gâsem.

Le 24, nous nous mettons en route pour Bender Khor, avec Sementar qui se fait escorter par cinq ou six soldats de Gandala.

A notre arrivée, le cadi vient à nous tout souriant ; Sementar lui reproche sa conduite à mon égard et surtout sa conversation sur le sultan. Le cadi nie formellement qu'il ait tenu ces propos. Le jeune Moussa fait preuve d'une impudence égale ; devant ce mensonge, je vais droit à lui, soutenant qu'il a prononcé les paroles qu'on lui reproche et j'en appelle au témoignage d'Ali qui affirme aussi le fait.

Sementar est resté impassible ; sans ajouter un mot à la discussion, il donne ordre qu'on lui pré-

pare une case où il compte passer la journée. Je remarque que les mêmes Çomalis qui avaient l'air d'avoir si peu de respect pour Noûr et le sultan, servent Sementar avec empressement.

En entrant dans cette case, j'aperçois au foyer cinq boulets énormes ; ils proviennent, dit-on, du bombardement des villes de la côte par les Anglais, en 1862, fait que j'ai raconté plus haut.

Vers la fin du jour, suivi par Sementar, je parcours Bottiala et rends visite aux personnages influents.

Le lendemain je remonte le lit du Khori au sud de Bender Khor ; il est comme celui du torrent de Gandala, moins boisé toutefois.

Au bout de deux heures de marche, nous trouvons un gisement de sel gemme et quelques coquilles pétrifiées. Les roches ont perdu leur teinte ferrugineuse et sont composées de calcaires roses.

A ma rentrée, Sementar me fait quelques reproches de m'être aventuré dans la campagne après ma discussion d'hier qui laisse contre moi une certaine animosité, parce qu'il a condamné, dit-il, Moussa à 20 chameaux d'amende et que le cadi sera probablement changé. Toutefois, comme il tient à me laisser en de bons termes avec eux, il me conseille de les engager tous deux à venir à Gandala me voir et chercher un cadeau.

Le lendemain, ils y arrivaient presque en même temps que nous et je m'exécutais en leur remettant un peu de poudre, de l'étoffe rouge et deux chapelets.

Au sortir de chez moi, ils vont chez Sementar, et Bagaro qui est assis à côté de la case, les entend causer entre eux du résultat de l'incident.

Je n'en suis point étonné, car je sais quelle confiance accorder à Sementar ; s'il m'a accompagné ici, c'est dans un but tout intéressé qui se trahit chaque jour par la demande de quelques objets nouveaux.

Il finit par convoiter mon revolver ; j'ai beau m'y prendre de toutes les façons possibles pour lui prouver qu'il m'est indispensable, il ne me laisse ni trêve ni repos que je ne me sois rendu à son désir. J'y suis bien forcé, car j'ai besoin de lui ; en échange, il me donne ses deux lances.

Quelques *souris*, ou embarcations pêchant le requin, viennent croiser devant Gandala, et les Arabes qui les montent installent leur campement à un ou deux kilomètres de la ville. En suivant la plage pour chercher quelques coquilles, je vais leur rendre visite.

Devant leur hutte gît un vrai charnier d'où se dégage une odeur infecte.

Quarante squales énormes sèchent au soleil (1). Dans de grandes marmites fond la graisse avec laquelle on enduit les embarcations. A quelques mètres, on a jeté toutes les têtes que dévorent des milliers de crabes.

En rentrant à Gandala, je trouve une caravane de 25 chameaux qui arrive de Mieh ; elle est chargée de gomme et d'indigo : elle porte aussi de la paille (*arou*) pour fabriquer les nattes.

A mon approche, un des Bédouins dirige vers moi un bâton recourbé ressemblant fort à une massue, en même temps qu'il recule comme épouvanté. Bagaro m'explique que c'est un *padri* ou prêtre bédouin (celui qui récite la prière) lequel ne veut passe souiller au contact d'un chrétien. Ce bâton qu'il a à la main est un *ouèger*, bâton sacré, qu'il oppose à tout ce qui peut lui être nuisible, et avec lequel il conjure le mal, soit par le contact, soit en faisant avaler aux malades de l'eau dans laquelle il l'a agité.

Malgré toute la vénération attachée au *ouèger* par le fanatique, le bâton sacré devient ma propriété pour une piastre.

(1) La pêche du requin est assez fructueuse pour ceux qui s'y livrent. La chair de ce poisson séchée au soleil et salée au moyen du sel gemme qui abonde dans ces parages de la côte, se vend à de très bons prix sur les marchés de Zanzibar.

Les ailerons et la queue de ces squales sont envoyés dans les Indes, d'où on les dirige sur la Chine et sur le Japon.

Une excursion sur les flancs du Gebel Aïsema m'amène à la découverte d'un nouveau gisement de sel gemme, à une hauteur de 25 mètres au moins au-dessus du niveau du sol. Les blocs sont tellement durs que j'ai toutes les peines du monde à en casser un morceau, dans lequel sont incrustées quelques turitelles.

A quelques centaines de mètres plus bas, un parc immense marque une station de pacage; d'après Ali, chaque année les troupeaux y reviennent. Une couche énorme de fumier (0m,75) confirmerait ce dire. Au moyen du tube en fer battu qui contient mes cartes, je puis découper en plusieurs endroits un cylindre de trente à quarante centimètres et j'évalue à 50 mètres cubes ce gisement. Mon compagnon m'explique que, bien qu'il y ait peu d'herbe sur ce point, la présence du sel y amène les Bédouins qui le donnent à leurs troupeaux absolument comme dans nos pays d'Europe.

Il m'affirme que, dans l'intérieur, en dehors des cantonnements, les parcs de ce genre existent en quantité couverts de crottes de brebis (*salat ganem*) que l'on n'utilise nullement, puisqu'il n'y a pas de culture.

Cette découverte me rappelle mon projet de course à Djebeur el Kebir et Séghir.

Une embarcation montée par deux hommes et

Ali s'engage à me conduire non loin des montagnes taillées à pic au bord de la mer, où nichent les cormorans. Ces rochers sont inabordables, et il faut les contourner, en débarquant, avant d'arriver à leur pied.

Au dire des gens du pays, cette course me demandera au moins trois jours. Nous convenons de cinq piastres pour le laps de temps, et nous nous embarquons munis de moutama, de riz et de dattes, ainsi que de deux outres d'eau.

Une bonne brise nous amène bientôt en vue des deux montagnes. Nous débarquons dans une petique crique, et, munis de quelques provisions, nous voilà en route avec Ali et un des trois autres Çomalis. Nous franchissons la colline qui se présente devant nous, puis nous suivons pendant quelque temps une vallée aride. Vers le soir, nous sommes rendus au pied du Djebeur el Seghir. La montée sera rude, mais moins pénible qu'à Karoma.

Nos mesures prises pour passer la nuit à la belle étoile, à l'abri des fauves et surtout des serpents, nous essayons de nous reposer un peu ; mais, soit à cause de la fraîcheur, soit par appréhension de quelque danger, il m'est impossible de dormir.

C'est mal préluder aux fatigues du lendemain. Malgré cela, au point du jour, nous sommes sur pieds

nous commençons à gravir la montagne. Ce n'est
int par un chemin tracé que nous passons ; nous
ivons le lit de profonds ravins, et quelque con-
issance que dise en avoir Ali, nous sommes sou-
nt forcés de revenir sur nos pas.

L'ardeur du soleil nous force à nous arrêter;
dépit de toute l'énergie que nous déployons,
us ne pouvons atteindre le sommet avant la nuit ;
nous semble pourtant que nous sommes près du
t. Nous voilà encore obligés de camper, nous
ntentant pour tout repas d'un peu de moutama
it sous la cendre.

Ali respecte si bien mon sommeil que, malgré
s ordres, il est déjà jour depuis longtemps quand
us reprenons notre route, et ce qui me contrarie,
st que je m'aperçois que mes guides ont
ıployé presque toute l'eau des oubos à leurs
lutions.

Enfin, nous commençons à voir sur les parois de
aque rocher en saillie de longues traînées de
ano. Plus nous approchons, plus l'air est imprégné
ne forte odeur d'ammoniaque.

Mais, à mon grand regret, pas un seul oiseau ne
lève à notre approche. Tous les locataires de cet
ange site sont à la pêche, sans doute.

Nous voilà en présence d'un grand plateau sans végétation et couvert d'un vaste tapis blanc, d'où se dégage une odeur très intense que la chaleur rend insupportable. C'est bien du guano : « *rabchi chamburo*, » comme disent mes guides, qui osent à peine poser le pied sur ce sol impur et qui témoignent ouvertement leur répulsion en me voyant creuser un trou avec ma hache, dans ce singulier fumier. Je rencontre d'abord une croûte blanche ; puis une couche terreuse et jaunâtre; je veux sonder plus avant avec la lance d'Ali, mais il s'y refuse énergiquement ; il fait mine s'en aller. Je lui fais entendre de patienter et de m'accompagner jusqu'au bout.

Après avoir parcouru un espace de 500 mètres, nous arrivons sur le bord de la mer ; c'est sur ce versant qui s'étend à perte de vue que nichent les cormorans.

Djebeur est fort bien disposé à cet effet : de grands entablements forment saillie, et c'est là qu'alignés sur plusieurs rangs, perchent ces myriades d'oiseaux qu'on rencontre dans les eaux de Merâya, de Râs Felek et d'Abdul Khori.

C'est entre Djebeur el Kebir et Djebeur el Séghir que ces oiseaux semblent se tenir de préférence, à voir les coquilles d'œufs cassés et les ossements qui y sont accumulés. Dans une encoignure

de rocher je puis atteindre un nid où je trouve quelques œufs. Je veux en donner deux à Ali pour les emporter, mais je ne puis l'y décider, je suis donc obligé de les envelopper avec soin dans mon mouchoir et de m'en charger moi-même.

Malgré la chaleur, nous descendons Djebeur el Kebir sans faire de halte.

Nous nous arrêtons alors pour dévorer les quelques vivres qui nous restent. Je n'ai plus dans mon sac qu'un peu de mouton que m'a donné Alima avant de partir.

Tout calcul fait, nous serons ce soir au pied de la montagne et demain, vers onze heures, à notre embarcation.

Quel n'est pas notre désappointement, à notre arrivée sur la plage, de ne trouver personne !

La disparition de mes Çomalis me cause un réel ennui, car elle me condamne à 48 heures de marche au moins et à revenir par Bender Khor.

Ali et son compagnon me conseillent de patienter ; leur idée est que nos hommes sont à la pêche et viendront bientôt ; ils me montrent la place où ils ont dû passer la nuit.

Je consens à les attendre jusque vers les trois heures.

Quelques moments après, Ali me réveille, m'ap-

portant un superbe poisson qui arrivait fort à propos avec mes déserteurs. Par malheur, les œufs de cormoran ne valaient rien ; sans quoi je n'eusse pas fait, depuis bien longtemps, si bonne chère.

Contrariés par le vent debout, et, d'autre part, la nuit nous gagnant, nous mettons notre embarcation à terre, et nous en faisons un abri pour passer la nuit.

Le lendemain, de bonne heure, nous sommes de retour à Gandala; le bruit de notre excursion s'est répandu et nombre d'indigènes s'y intéressent ; aussi m'accable-t-on de questions pour savoir ce que le Français peut bien faire du *rabchi ;* je n'y réponds que d'une façon évasive, pour ne pas donner à ces populations cupides une idée exagérée des richesses que renferme leur pays.

Ma plume a été jusqu'à présent assez discrète sur le compte des femmes çomalis; je ne puis cependant passer sous silence deux incidents survenus pendant mon séjour à Gandala, qui ne sont pas sans intérêt pour l'étude du caractère des Medjourtines et de la situation qu'occupe la femme chez ce peuple. Il s'agit d'abord de la fuite de la belle Alima, la jeune femme de Sementar dont j'ai parlé ; et, en second lieu, d'une intrigue qui se passa dans

ma case même et dont le dénouement fut tragique.

Jeune et belle, Alima vivait à Gandala depuis trois ans, loin de son époux et dans une sorte d'exil. La mort de sa femme de Merâya, ramena Sementar à ses pieds, mais malheureusement, sous le rouge du *enneh* qui teignait la barbe rare et clair-semée du gouverneur perçaient quelques poils blancs, et la belle Çomali ne pouvait se résoudre à supporter ce maître bien vieux pour ses jeunes années (1).

Des discussions continuelles s'élevaient dans leur case, et Bagaro, qui en saisissait tout le sens, en riait bien souvent.

En effet, un beau matin, Sementar étant parti pour visiter le campement des pêcheurs de requins et exiger les aschours dus par eux, Alima et une de ses compagnes prirent la clef des champs.

Rentré à Gandala, Sementar attendit vainement jusqu'au soir le retour de sa femme; puis, inquiet de voir son absence se prolonger, il dépêcha à la poursuite des fugitives une dizaine de soldats avec ordre de les ramener mortes ou vives. Le lendemain au soir seulement, on annonça qu'on les avait retrouvées. Elles attendaient toutes deux, à l'entrée du village, les ordres de Sementar.

(1) Le Enneh est une plante tinctoriale au moyen de laquelle les vieillards se teignent la barbe. La couleur qu'on en retire est à peu près semblable à la terre de Sienne brûlée.

Celui-ci avait fait venir deux ou trois conseillers dans sa case pour juger le fait. Leurs conclusions furent que Sementar était trop vieux pour cette Alima et qu'il n'était pas de sa dignité de reprendre chez lui l'infidèle, qui trouverait l'hospitalité chez une vieille femme, en attendant qu'une caravane la ramenât dans l'intérieur.

Le jour même, Sementar faisait annoncer qu'il était dans l'intention de se remarier. Je m'attendais, je l'avoue, à un tout autre dénouement, mais le mari de l'amie d'Alima, moins tolérant que Sementar, administra à sa femme une correction en règle avant de la congédier.

L'autre fait dont j'ai à parler se passa peu de jours après, et les conséquences en furent, on va le voir, plus tragiques :

La case que Sementar m'avait donnée se composait de cinq pièces ; les deux que j'occupais étaient séparées par un hangar ; une troisième servait de gîte aux Çomalis qui arrivaient de l'intérieur ; quatre d'entre eux l'habitaient en ce moment.

Bagaro causait avec eux, lorsque vint à entrer une femme ; c'était une magnifique créature, assurément un des plus beaux types de femme Çomali que j'ai rencontré. Elle était venue tout exprès de Bender Khor à Gandala, sous prétexte d'une course quelconque ; mais, en réalité, elle y était amenée

par l'espoir d'y rencontrer l'un des Çomalis habitant la case. En effet, après quelques instants de conversation, ils nous quittaient tous deux et se retiraient ensemble dans une des pièces voisines...

Nos amoureux (si toutefois on peut dire ainsi) avaient compté sans la venue soit calculée, soit fortuite du mari à Gandala. Ne trouvant pas sa femme à la case où elle allait d'habitude, l'époux s'informa et vint tout droit jusqu'à la mienne. L'adultère était découvert..... Il appela tous les voisins pour les prendre à témoin ; puis, fièrement campé sur sa lance, il adressa à son rival toutes les insultes que la langue çomali peut fournir, pendant que la pauvre femme se réfugiait, affolée de terreur, dans une case voisine, où on la laissa seule.

Je comptais assister à un duel sanglant où l'un des deux adversaires resterait sur place ; mais mon attente fut bien trompée. En effet, Sementar et le juge religieux, accourus sur les lieux, se consultèrent quelques minutes, et le coupable fut condamné à dix chameaux et douze piastres de dommages et intérêts !

Cette étrange satisfaction obtenue, le mari trompé se rendit à la case où l'attendait la malheureuse ; et là, froidement, d'une main assurée, il la frappa de sa lance en pleine poitrine. La mort dut être instantanée, car on n'entendit pas un cri. L'infortunée

victime n'avait pas cherché à se dérober à cet horrible coup.

Je trouvai, je l'avoue, ce dénouement aussi vil que cruel et je ne pus en croire mes yeux, oubliant pour un moment que j'étais au milieu des sauvages et surtout dans un pays où l'on achète les femmes.

Je me posai par ailleurs une question : Le fait d'avoir trompé son mari pour un autre, révélait-il chez cette femme une passion qui ne soit pas seulement brutale? Quelque sentiment plus élevé vibrait-il en elle? Je ne pus y répondre d'une manière bien assurée : car si, d'une part, il n'est pas difficile à qui voyage dans ces parages de constater que les sens de la femme sont presque éteints, il est non moins probable, d'autre part, que son cœur est aussi froid que ses sens.

Mon intention avait été un instant de me rendre à Bender Gâsem, par voie de terre : mais soixante heures au moins m'en séparent et les passages sont difficiles en certains endroits; d'autre part, j'avoue qu'horriblement fatigué par suite du manque de nourriture, et des privations que je supporte, je ne me sens pas le courage de prendre ce chemin.

Une occasion s'offre à moi de profiter d'un boutre qui a amené quelques Warsanguélis à Gandala ;

je connais Borah. De ma nouvelle station, j'irai visiter Aboû Regabé et Bender Baad.

Je prends donc congé des principaux chefs du village et de Sementar, lequel n'oublie pas de passer une inspection soigneuse de mes caisses et de me dépouiller du peu qu'il me reste en fait de bibelots. Je ne supporte ces dernières indiscrétions de sa part que parce qu'il m'est impérieusement nécessaire de rester avec lui dans les meilleurs termes, surtout si j'arrive à réaliser plus tard le projet que je forme de conduire en Medjourtine quelques compagnons hardis et courageux pour profiter des renseignements que je recueille au prix de tant de peines.

En somme, j'emporte de Gandala des corrections importantes à ma statistique commerciale, la confirmation et la vérification des diverses étapes de l'itinéraire à Karkar, que j'ai dressé à Merâya, et qui m'ont été exactement indiquées ; enfin j'ai fait une étude approfondie sur les arrivages des caravanes; mon séjour à Bender Gâsem complétera ces documents.

Au point du jour, le boutre qui doit m'emmener vient se mettre au mouillage en vue de Gandala ; il est bondé de marchandises. Au moment de porter mes bagages à la plage, aucun Çomali ne veut aider Bagaro et Ali. Nous nous passons d'eux en

formant un brancard avec quatre bâtons arrachés aux cloisons de ma hutte et, grâce à cela, nous pouvons charrier tout notre petit matériel.

Il faut malgré moi, pour aller à bord, prendre l'embarcation des naturels du pays et non pas celle du *daoû* ou boutre : je suis pour cela obligé de payer une piastre.

Au moment où je vais me séparer de lui, Sementar, qui a parfaitement calculé ses mouvements, me demande d'ouvrir une de mes caisses pour lui remettre le dernier collier d'ambre qu'il me reste et que je destine à son fils Ali de Bender Gâsem.

Je m'exécute non sans contrariété.

Après m'avoir serré la main et m'avoir promis monts et merveilles pour l'année prochaine, si je reviens, il va s'agenouiller sur la plage et prier Mahomet de me conduire à bon port.

IX

Une averse désagréable. — La fièvre et la faim. — Aspect de Bossassa. — Je revois la fiancée du sultan. — Aboû Regabé. — Bender Baad. — Nouvelles de l'intérieur. — Décidément, je n'irai pas à Karkar! — Ismaël Fangassa. — Le mercure aux mains des Bédouins. — Le fils de Noûr, Mohamed.

Il est décidément écrit que mon voyage sera toute une odyssée, car deux heures après notre départ, nous sommes assaillis au pied du Gebel Aïsema par une série de grains d'autant plus désagréables, que le boutre non ponté et bondé de marchandises, ne nous offre aucun abri. Pour comble d'ennui, une mer furieuse se soulève, le vent arrière trop violent oblige le capitaine à faire serrer sa voile, et nous voilà le jouet des lames.

Nous restons ainsi jusqu'au point du jour, où le calme plat le plus absolu succède à cette fâcheuse nuit. Cette fois, c'est une chaleur torride qui nous incommode.

Nous demeurons douze heures en panne devant Râs el Hamar, et ce n'est qu'à la tombée de la nuit que nous arrivons à Bender Gâsem.

Je suis rendu ; la fièvre me torture, j'ai faim.

Un seul boutre se balance en rade, c'est celui d'Assan Ali; sur ma demande, le capitaine, avec lequel j'échange quelques mots, fait mettre une embarcation à mon service pour descendre à terre.

J'envoie immédiatement Bagaro prévenir de mon arrivée Mahmoud Noûr, et lui remettre une lettre de Sementar. On débarrasse, sur ses ordres, une case, où l'on transporte mes bagages.

Il n'est pas de réduit misérable qui puisse donner une idée de ma nouvelle demeure.

Mahmoud m'offrit plus tard de loger à la citadelle. Je préfère rester où je suis à condition qu'il me fasse un peu restaurer mon logis. Il donne des ordres en conséquence, et quelques heures après, je suis tant bien que mal installé.

Deux pièces composent ma hutte, je fais de l'une ma chambre, de l'autre une antichambre où je dépose mes colis.

Le boutre d'Assan Ali partant pour Aden, je juge prudent de lui remettre une caisse contenant des documents et des échantillons, soigneusement scellée, partageant ainsi les chances pour son arrivée à destination. — Comme on le verra plus loin,

fort bien m'en prit, car, sans le prévoir, j'évitais la destruction de documents et de notes qui avaient leur intérêt.

La fièvre m'oblige à garder par prudence le repos pendant quarante-huit heures, après lesquelles je me remets à l'œuvre, courant Bender Gâsem eu tout sens, étudiant surtout la manière dont on trafique sur ce point qui est le marché le plus important des Medjourtines. En effet, douze *doukans* ou comptoirs, arabes ou banians, y sont établis. Les caravanes des Dolbohantes, Warsanguélis et tribus voisines y apportent les plumes d'autruche en quantité, ainsi que les autres produits de la région.

J'ai donné déjà plus haut un aperçu de la ville, je dois le compléter ici.

Bender Gâsem se divise en deux villes, la ville *çomali* et la ville *arabe*. Cette dernière est presque exclusivement constituée par les établissements des enfants nés des relations survenues entre Arabes et Çomalis pendant leur séjour dans le pays.

Bien que musulman comme les autres, leur cimetière est séparé de celui des naturels.

Deux canons énormes, dont il m'a été impossible de connaître la provenance, gisent sur le sol, près de la mosquée. L'obturation de la lumière et

leur poids me font croire que jamais on n'a pu s'en servir.

Au cours de ma promenade à travers la ville, l'idée me vient d'aller rendre visite à la fiancée du sultan.

Elle est toujours aussi séduisante. L'attente lui paraît un peu longue, et elle ajoute peu de confiance dans les nouvelles qu'on lui apporte chaque jour annonçant l'arrivée prochaine de son futur époux. Sa mère surtout récrimine, car voilà huit mois que Mahmoud, sans cesse attendu, n'arrive jamais.

La jeune Çomali me demande naturellement quelques cadeaux; je suis, je l'avoue, bien en peine, car Sementar a eu soin de me dépouiller entièrement.

Je lui fais comprendre que tout ce que j'ai donné au sultan est en vue de ses noces; mais elle insiste pour avoir un souvenir du Français.

Ma trousse de toilette semble lui être agréable, je la lui offre. En échange, elle m'envoie une pleine calebasse de viande cuite, conservée dans du beurre.

Je trouve, en rentrant chez moi, un Çomali qui m'offre d'acheter une tortue de mer vivante. Elle ne mesure pas moins de 1 mètre 25 centimètres de long. Il a fait cette capture à marée basse. Quoique fort désireux d'acquérir cette bête, le prix qu'il me

demande, relativement à la valeur de l'écaille (*gadaré*), est trop élevé; et d'autre part, ce sera pour moi un embarras inutile.

Nous sommes au 5 décembre. Je projette d'aller par terre à Bender Baad et Aboû Regabé; Ali m'y accompagnera.

Deux Arabes que leurs affaires y appellent se joindront à nous.

Nos préparatifs ne sont pas longs. Nous longeons la plage à l'est de la ville pendant deux kilomètres. Des monceaux d'éponges révèlent la présence voisine d'un banc de ces madrépores, dont quelques-uns sont superbes de finesse et de grosseur. Nous doublons Râs el Hamar. A partir de ce point, le chemin devient plus pénible. Nous sommes obligés de passer sur le flanc de la montagne, pendant trois heures environ. Nous nous trouvons ensuite sur la grève, et vers les quatre heures, la citadelle de Bender Baad se dresse devant nous.

Les Arabes m'offrent l'hospitalité chez eux.

Bender Baad, comme ville, ressemble à Gandala. Les mêmes dunes de sable l'entourent; comme à Merâya, on va chercher l'eau à un puits au pied de la montagne, au milieu d'un bois d'acacias mimosas.

Je m'abrite au pied de la citadelle pour faire quelques croquis.

En allant à la source, je ramasse encore quelques pétrifications en puddings.

Je me rends ensuite à Aboû Regabé. Ce village tout misérable ressemble à Guersa ; il est adossé aux flancs du cap du même nom.

Ali a toutes les peines du monde à m'y procurer un peu de lait.

Les gommes et encens qui arrivent sur ce point, en petite quantité d'ailleurs, sont les produits des montagnes environnantes ; il en vient peu de l'intérieur.

Quelques pêcheurs de l'endroit plongent les nacres. L'un d'eux me présente quelques perles, mais de peu de valeur.

Je regagne Bender Baad vers les quatre heures. Mes compagnons de route sont rentrés à Bender Gâsem par mer. Toutefois ils ont laissé une embarcation à ma disposition.

J'ai presque envie de profiter de la fraîcheur de la nuit pour rentrer par terre. Ali m'en dissuade à cause des bêtes féroces et surtout à cause du mauvais passage de Râs el Hamar.

Je me rends à ses raisons et profite de l'hospitalité de mon hôte, avec lequel je passe une soirée

d'autant plus agréable, qu'il me raconte toutes les péripéties de sa vie dans le pays çomali depuis qu'il y commerce. Il partage mon opinion sur les richesses qu'on pourrait recueillir dans cet intérieur réputé impénétrable à cause des stupides appréhensions des naturels.

Au point du jour, nous revenons à Bender Gâsem. Peu pressés, nous ne suivons plus la même route, nous coupons à travers la montagne.

Ce n'est que bien avant dans la nuit que je regagne péniblement ma case de Bender Gâsem où Bagaro commençait à s'inquiéter parce qu'il avait vu les Arabes rentrer seuls.

En descendant le versant est de Râs el Hamar, Ali m'a parlé d'une source d'eau chaude (*Bio collala*) qui se trouve dans ces parages.

Il m'a été difficile de saisir au juste ses explications données dans l'idiome dolbohante, mais Bagaro me fournit des éclaircissements complets sur ce point.

Il ne me reste plus maintenant à visiter que la partie de la côte qui s'étend, à l'ouest, de Bender Gâsem jusqu'à la frontière, pour connaître tout le littoral Medjourtine.

Une caravane est arrivée en mon absence, elle confirme la venue prochaine du sultan. Je cause avec tous les Bédouins qui la composent, et en

furetant dans les moindres petits sacs de cuir de leur chargement (*harag simbils*), j'y trouve trois ou quatre parfums nouveaux, le *gorio addi*, le *alet* ou *mourcoud* et le *djirmeh*, spécialement destinés aux femmes pour se parfumer après leurs ablutions. Cette découverte me fait assez de plaisir, et sur-le-champ, j'échange pour de la poudre et un grand couteau quelque peu de ces produits pensant que ce sont des essences rares.

Quel n'est pas mon étonnement de voir vendre en bûches de chauffage ce bois de djirmeh! Des chargements en arrivent à Bender Gâsem, et depuis mon installation, Bagaro l'utilise pour faire cuire mon riz.

La partie noire qui sent si bon est recouverte d'une enveloppe blanche fort épaisse, et sa ressemblance avec un autre bois appelé *gourra* avec lequel on le vend mélangé, le rend assez difficile à reconnaître.

Un superbe quartier de gazelle m'est envoyé comme cadeau par un Çomali, auquel j'ai donné il y a quelques jours des remèdes qui l'ont guéri. Ce présent me suggère l'idée d'une chasse à cet animal. L'approche d'une caravane qu'on vient de signaler m'y encourage davantage et je pars avec Ali et Mahmoud Noûr à sa rencontre.

Au bout de deux heures de marche, bien que

nous ayons vu plus d'un troupeau de gazelles, nous sommes encore bredouille.

En face de nous s'ouvrent les gorges qui débouchent dans la grande avenue s'étendant derrière Bender Gâsem. Le site est charmant, et, puisque la caravane doit passer par là, ne vaut-il pas mieux nous reposer en l'attendant ?

Elle ne tarde pas à arriver. Elle ne compte, contre nos espérances, que cinq chameaux et une vingtaine d'hommes. Parmi eux, Ali Sementar, fils de Sementar Osman et Mohamed Noûr, fils du ministre Noûr, gouverneur réel de Bender Gâsem. Jusqu'à présent, je n'ai pas vu de figure plus rude ni plus sauvage. A ma vue, il fronce le sourcil : je vais à lui, accompagné de son frère Mahmoud. Il me serre craintivement la main en recouvrant la sienne de son pagne.

Il reste stupéfait en me voyant m'expliquer en çomali, lui demander des nouvelles du sultan, et lui parler de toute la Medjourtine comme si j'y avais passé ma vie.

Je l'entends questionner beaucoup son frère pour savoir qui je suis, ce que je fais.

Quand on lui dit que je passe mon temps à prendre des notes et à me renseigner, il est encore plus intrigué, et commence une série interminable de

« Ma at koufalessa ? » (Pourquoi faire ?) à laquelle je réponds avec complaisance.

J'augure mal de l'arrivée de ce personnage, et le laisse continuer sa route, ne pouvant marcher à la même allure.

Je m'attendais, à ma rentrée, à voir tout Bender Gâsem arriver au-devant de son gouverneur. Il n'en est rien et sa venue passe inaperçue. Il se rend de suite à la mosquée pour prier ; à sa sortie, il vient chez moi, car c'est, paraît-il, sa case que j'occupe ; il y prend place et tout autour de lui se rangent les notables de l'endroit pour avoir des nouvelles de l'intérieur.

Celles qu'il apporte sont loin d'être bonnes. D'après lui, Noûr et le sultan courent la Medjourtine pour recueillir l'argent nécessaire à l'achat de boutres qui doivent servir à attaquer Alloûla ; l'on se bat toujours dans la province de Mieh.

Pendant toute cette conversation, Bagaro a eu soin de préparer aux assistants un peu de café ; chacun d'eux se précipite avec gourmandise sur cette boisson.

Je profite de cette réunion pour donner une sorte de conférence sur mes idées de relations futures avec les Medjourtines. Voulant que mes auditeurs soient bien au fait, je déploie devant leurs

yeux dessins et cartes, leur expliquant clairement mes intentions.

L'un d'eux, nommé Farah, fait ressortir les avantages qu'il y aurait à négocier avec nous autres Français, et il donne lecture à ses congénères du firman que Noûr Osman m'a remis à Merâya.

« Tu devrais, me dit alors Mahomed Noûr, te faire musulman; tout notre pays te serait ouvert. Tu serais libre d'aller partout acheter et vendre, et profiter des richesses de l'intérieur. Le sultan te donnerait beaucoup de chameaux, etc., etc. »

Le sermon de ce fanatique ne dura pas moins d'un quart d'heure, et n'avait d'autre but que de me convaincre que sa religion était la seule bonne.

Je lui accordai gaiement raison, en prononçant le mot qui traduit le mieux en çomali l'idée d'assentiment : « Arrountis ! »

Après cette longue séance, Noûr m'informa qu'il se mariait et qu'en conséquence, j'aie à chercher pour le lendemain un autre logement.

Je charge Bagaro de cet office, mais pas une case du village n'est libre. Il me fallut accepter l'hospitalité dans une hutte où grouillait déjà toute une famille.

Le lendemain, Ali et mon fidèle domestique y installèrent tant bien que mal une cloison pour nous séparer des autres Çomalis.

Il y a à Bender Gâsem un seul Banian, Ismaël Fangassa, le même qui y était déjà lors de mon arrivée en Medjourtine.

Me méfiant un peu de cet homme que ma présence et mes études semblent contrarier, je ne suis pas allé le voir.

Je me décide cependant à l'aborder, et ne tarde pas à m'apercevoir que mes appréhensions sont mal fondées.

Loin de me cacher ses richesses, il les déploie sous mes yeux avec orgueil; il me montre ses caisses de plumes d'autruche blanches et ses perles, me donnant une foule de renseignements sur la manière de distinguer les qualités supérieures et inférieures et de les acheter avantageusement.

Ses complaisances qui se continueront plus tard d'une manière plus sensible ont un but. Il a en mains du mercure liquide, et du minerai argentifère que les Çomalis lui ont apporté (1), et en ignore le gisement qu'on ne lui a pas révélé. Il espère que moi qu'il voit dessiner et travailler sur des cartes, je pourrais y parvenir.

(1) Je profite de cette nouvelle occasion pour rectifier quelques comptes rendus de mes conférences publiés par les journaux ou par les annales des sociétés scientifiques. C'est à tort que l'on m'y fait citer le mercure comme élément commercial du pays çomali. Je n'ai jamais dit autre chose que ce que l'on vient de lire.

Ces deux échantillons me révélaient comme à lui la présence des richesses voisines.

Dans la nuit du 10, une tempête épouvantable se déchaîne sur Bender Gâsem. Le thermomètre marque brusquement 11°, 5.

Il nous est impossible de fermer l'œil ; à chaque instant, notre hutte semble vouloir s'envoler et nous restons jusqu'au lendemain accroupis autour du feu.....

Je vais m'asseoir sur les ruines de la vieille citadelle, côté ouest, pour tracer une esquisse de Bender Gâsem, mais il arrive tant de curieux autour de moi que je ne puis guère la compléter.

Mohamed Noûr m'attend à ma rentrée, il me demande à voir le dessin que je viens de faire. En ouvrant mon album, les deux premiers croquis qu'il y trouve sont le portrait de son père et celui du sultan.

D'un geste, il fait mine de les effacer. Je l'en empêche, en lui faisant observer que son frère Yousouf y a apposé sa signature et que je compte garder ce souvenir. Il insiste quand même et, du doigt, en estompe un. J'excuse ce mouvement chez cette nature sauvage, car Noûr Osman, en sa qualité de grand chef, a engendré des héritiers de races fort diverses, et celui-là est un Bédouin Djingal de la plus belle espèce.

Pendant qu'on discute sur ces faits, on vient me chercher pour soigner un Çomali qu'un serpent a piqué à la jambe tandis qu'il coupait du bois.

J'essaye de combattre le mal avec de l'acide phénique et de l'alcali. Ces cautérisations ne peuvent empêcher le malheureux de succomber peu de temps après. A Gandala, j'avais déjà jugé des effets de ces terribles piqûres.

Nous sommes aux fêtes du *hid* ou grand jour des musulmans. Le sultan et Noûr ne sont pas encore arrivés; d'après les courriers, on se bat toujours; à Dourbo, il y a eu quelques morts. Je conclus de toutes ces nouvelles que le souverain ne viendra pas de longtemps et que je partirai sans le revoir, sans jouir des privilèges qu'il m'a accordés, et de la protection qu'il doit m'assurer pour pénétrer dans l'intérieur.

Quant à moi, j'ai promis de rester jusqu'au 20 décembre à Bender Gâsem, et, quoique malade, j'attendrai cette date, passé laquelle, s'il y a un boutre en rade, je compte rentrer à Aden.

X

Fêtes du « hid ». — Course à Bender Ziyâda. — Discussion. — Perte cruelle de bien des croquis. — Quelques jours encore à Bossassa. — Le sultan n'arrive pas. — Je quitte la Medjourtine. — Lasgorée. — Bender Gahâm. — Un chargement complet ! — Aden.

Les fêtes du *hid* se passent tristes et sans la moindre démonstration de réjouissance.

Seuls les Arabes, pêcheurs de requins, donnent le spectacle de leur fantasia, danse guerrière, exécutée au son de la *darbouka*, accompagnée d'une chanson criarde.

Les Çomalis prennent peu d'intérêt à cette fête, bien qu'ils aient revêtu leurs plus beaux pagnes et égorgé un mouton dans chaque famille.

La prière à la mosquée est un peu plus longue que d'habitude.

La fiancée du sultan est la seule qui pense à moi ce jour-là ; elle m'envoie un peu de viande, me demandant un peu de café en échange.

Quoique bien faible, je me décide le lendemain

à aller visiter le dernier port des Medjourtines, Bender Ziyâda.

Nous nous mettons en route avec Ali, à deux heures de l'après-midi. Je lui ai confié mon revolver et n'ai que mon fusil et mon sac, dans lequel je n'ai mis absolument que ma couverture et mes albums. Je devais cruellement me repentir d'avoir emporté ces précieux feuillets où, trois mois durant, j'avais tracé tant d'esquisses !

Nous traversons le lit desséché du torrent qui coule à l'ouest de Bender Gâsem, pour continuer ensuite à marcher pendant plus de trois heures dans un véritable désert qui sépare la mer.

Cet espace franchi, nous atteignons un site rocailleux, formé de quelques rochers effrités d'un assez large entablement, sur lesquels se jouent une quantité de gros lézards plats couverts de piquants.

Il nous faut une heure pour dépasser ce mauvais pas, et découvrir une vallée peu profonde en contre-bas, où serpente une rivière débouchant à notre gauche d'une gorge étroite.

Sur ses bords, au milieu de broussailles, s'élève une seule hutte. D'après Ali, c'est une station de pêcheurs de requins ; on l'appelle *Bet Noûr* (maison de Noûr).

Nous l'atteignons bientôt ; personne n'y habite en ce moment ; elle semble cependant toujours prête à recevoir un voyageur. Au mur sont accro-

chées des planchettes couvertes des versets du Coran ; quelques nattes roulées dans un coin, le foyer est garni.

Ali me désigne à quelques pas un puits dissimulé par des pierres et des branches où l'on peut se procurer de l'eau saumâtre.

J'avoue que, déjà très fatigué, je me déciderais à passer la nuit là si malheureusement nous ne manquions absolument de provisions, et si l'espoir de trouver un peu de lait ne me donnait hâte d'arriver.

Bender Ziyâda se découpe dans le lointain, au soleil couchant, au bout d'une grande plaine aride comme celle que nous avons traversée. Au dire d'Ali, il nous faudra encore trois heures de marche. Nous n'avons pas à craindre l'obscurité, nous sommes en pleine lune.

Nous voilà donc repartis. J'avoue que ces trois heures de route que nous faisons encore me paraissent longues.

A part la citadelle qui est blanchie à la chaux et qui domine la ville, nous n'apercevons bientôt plus rien ; les huttes se confondent avec le sol. Il me semble que plus nous avançons, plus Bender Ziyâda s'éloigne.

A neuf heures, nous sommes aux premières cases. Le silence le plus complet règne dans la ville.

Avant de nous rendre auprès du gouverneur, je demande à Ali de frapper à la première case venue pour avoir un peu d'eau.

Cet arrêt et le cri : « El Frenji! » (le Français), poussés par quelques enfants, font sortir tous les habitants des huttes voisines.

C'est sous leur escorte que nous allons sur la place au pied de la citadelle et de la mosquée, attendre le gouverneur Hadji Addi. Il arrive bientôt, suivi de son conseiller Hadji Aoued. Au lieu de me serrer amicalement la main, il se campe fièrement devant moi et me demande avec insolence ce que je viens faire chez lui.

Je lui réponds sur le même ton que je suis le protégé de Noûr Osman et que j'ai le droit de courir la Medjourtine partout où cela me plaît ; que je suis venu le voir en curieux et en ami.

« Viens-tu chez *moi* avec beaucoup de cadeaux? dit Hadji Addi. Si *oui,* sois le bienvenu ; si *non*, tu peux partir de suite de Bender Ziyâda. Je te défends d'écrire, de dessiner et de demander aucun renseignement. »

Ne pouvant m'expliquer aussi durement que je le désire, j'en laisse le soin à Ali. Je me contente de répondre à Hadji que ses paroles grossières m'intimident peu et que j'aviserai Noûr Osman de sa manière d'être à mon égard. J'ajoute que je n'ai peur ni de lui, ni même de vingt Çomalis réunis,

et que, s'il porte la main sur moi, mon revolver ou mon fusil lui apprendront comment un Français se fait respecter.

Un éclat de rire répond à ces paroles, et, sur un geste du gouverneur, on me laisse seul avec Ali, au milieu de la place.

Je me soucie fort peu de passer la nuit à la belle étoile. La fatigue d'une aussi longue course m'a rendu la fièvre.

La situation est assez embarrassante, et nous nous concertons avec Ali, sur la manière de nous en sortir, lorsque Hadji Aoued revient, accompagné d'un Çomali qui a servi comme chauffeur à bord des Messageries maritimes (1). Il connaît bien les Français et engage Hadji Aoued à me donner une hospitalité qui me fasse oublier la réception d'Hadji Addi. Il traite ses concitoyens de sauvages, et me dit d'être sans crainte, qu'il veillera sur moi pour que rien ne m'arrive de fâcheux.

Hadji Aoued nous conduit dans un de ces magasins en pisé que les Çomalis construisent pour abriter leurs gommes.

Sans prêter attention aux curieux qui nous assiègent, je me suis allongé sur ma natte, harassé

(1) Les Messageries maritimes prennent à Aden des équipes de chauffeurs noirs qui peuvent seuls faire ce service pendant la traversée de la mer Rouge. Parmi eux se trouvent quelques Çomalis de Berbera, le plus souvent des naturels de Massaouah.

de fatigue, lorsque Ali m'annonce la présence du gouverneur.

A la lueur de la torche d'encens qui nous éclaire, il se détache, dans le groupe des gens qui l'escortent, comme un grand fantôme.

Je ne me suis pas dérangé et, bien qu'il me parle, je reste étendu, faisant mine de ne pas l'écouter.

Cependant au milieu des phrases qu'il échange avec Ali, j'entends très bien qu'il demande si je veux manger.

Ce brusque changement chez cet homme m'étonne assez. J'ai su qu'il était dû à l'influence de ce brave chauffeur dont j'ai perdu le nom, et qui, le lendemain, devait m'être bien utile.

De l'eau et un rethol de dattes, voilà à quoi se bornent les libéralités d'Hadji Addi. C'était déjà beaucoup ; je le remercie et congédie tout le monde, ne gardant avec moi que mon protecteur qui se couche bravement en travers de la porte après en avoir assuré la fermeture.....

La fièvre me tourmente toute la nuit. Dès le point du jour, je suis sur pieds, je réveille mes deux hommes et vais me promener dans la ville.

La citadelle et la mosquée, toutes deux en pierres, sont bâties sur la crête d'une petite élévation sur les flancs de laquelle est construite Bender Ziyâda.

C'est sur le versant ouest que se trouve le quartier le plus vaste, les quelques magasins pour les gommes, et le chantier de réparation des boutres, où deux de ces embarcations se trouvent en ce moment.

Dans le bas, coule une petite rivière qui vient se perdre dans une grande lagune. Elle sert de limite entre le pays des Medjourtines et celui des Warsanguélis.

Après avoir couru de tous les côtés, malgré la défense formelle d'Hadji que je crois revenu de ses sauvages appréhensions de la veille, je vais m'asseoir à l'ombre d'un des boutres en chantier, et j'esquisse rapidement une des vues de la ville.

J'étais tout entier à ce travail lorsque le gouverneur arrive suivi d'une dizaine de Çomalis. Sur un geste de lui, en un clin d'œil, on m'arrache des mains mon album, on fouille mon sac où s'en trouvaient d'autres avec une carte, et le tout est déchiré devant moi. Ainsi, en quelques instants, je perdais le travail de trois mois, une collection de croquis qu'il devait m'être impossible de recommencer, et qui eussent certainement complété ceux que j'avais expédiés sur Aden.

La colère m'aveuglait. Ali avait, par bonheur, mon revolver et le chauffeur mon fusil. C'est peut-être à ce seul hasard que je dois la vie, car, maître de mes armes, je ne sais si j'aurais pu réfléchir au

danger avant de m'en être servi contre ces barbares.

Une fois ses ordres exécutés, Hadji se campe devant moi avec insolence et me demande si je me suis figuré que ses paroles de la veille n'avaient aucune valeur. Il m'ordonne en même temps de quitter Bender Ziyâda sur-le-champ.

J'avais peu la tête à ces propos et deux grosses larmes, je l'avoue, perlaient sur mes joues. Je ramassais les débris de mon album où j'avais réuni avec tant de peine tant de types d'hommes, de femmes çomalis et d'objets usuels à leur vie.

Ali me prit par le bras, me conseillant de ne pas rester là plus longtemps, et nous nous acheminâmes en dehors du village. La secousse que j'avais éprouvée, se joignant à mon extrême faiblesse, rendait mon retour immédiat à Bender Gâsem impossible.

Mon chauffeur m'offrit donc l'hospitalité chez lui, malgré les menaces d'Hadji Addi dont il n'avait, disait-il, nullement peur. J'y restai jusqu'à trois heures de l'après-midi, et, après avoir pris congé de ce brave homme, qui m'accompagna encore à quelques kilomètres, je longeai la plage pour rentrer à Bender Gâsem. Mais, avant que cet endroit maudit ne disparût à mes yeux, je traçai rapidement sur un chiffon de papier échappé au massacre

l'esquisse des premières maisons de Bender Ziyâda, dont les silhouettes se détachaient sur le fond gris des montagnes des Warsanguélis et de la chaîne du cap Hadâdah.

Malgré ses promesses, le sultan et sa suite n'arrivaient pas. En revanche, chaque jour, les nouvelles les plus fâcheuses parvenaient de l'intérieur.

J'étais sinon découragé, du moins abattu par tous ces contre-temps qui entravaient mes projets et m'empêchaient d'aller jusqu'au cœur de la Medjourtine.

A cette situation d'esprit se joignait aussi ma faiblesse corporelle. La fièvre, la faim, les privations me torturaient.

Il était plus sage de quitter provisoirement ce pays. Mais comment retraverser le golfe? Décembre touchait à sa fin, et, quoique ayant excellent vent pour aller jusqu'à Aden, les boutres ne se hasardaient pas, à cause du temps qu'il leur faudrait pour retourner.

Ce ne fut point sans peine que le gouverneur et cet excellent Ismaël Fangassa parvinrent à décider un *souri* arabe à me conduire jusque chez les Warsanguélis, à Lasgorée, port d'où partent plus fréquemment les *daous* chargés de moutons à destination de la côte opposée.

Je m'embarquai donc de Bender Gâsem, y lais-

sant mon brave Dolbohante Ali qui me fit, au moment du départ, toute sortes des démonstrations amicales.

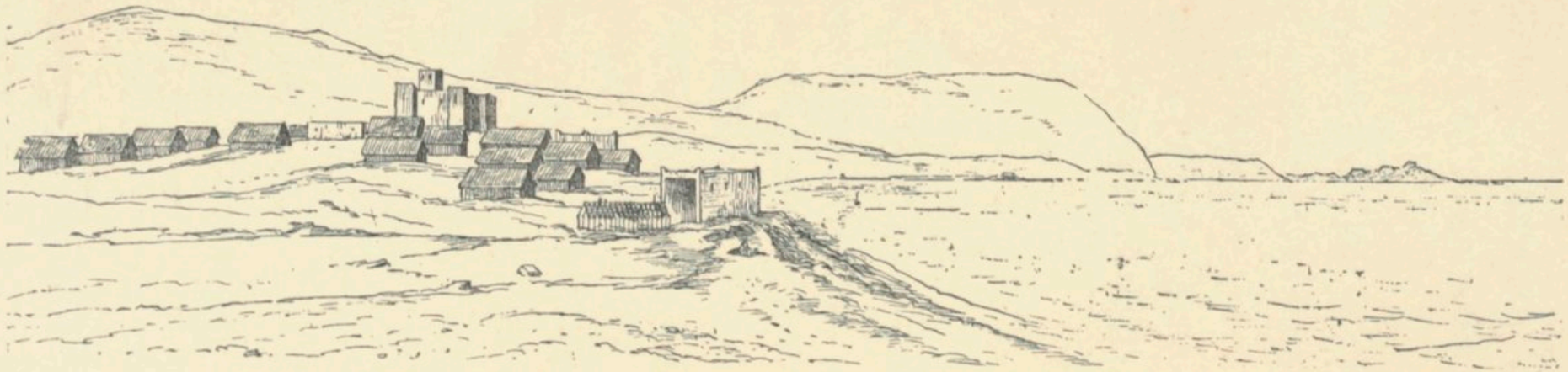
Bagaro était ravi. Il ne pensait qu'à sa vieille mère aveugle qu'il allait revoir bientôt, et dansait autour de mes bagages.

Enfin l'embarcation poussa au large et bientôt les forts de Bender Gâsem disparurent à mes yeux.

J'eus, je l'avoue, un moment de tristesse en quittant le littoral Medjourtine.

Si j'avais vécu pendant plusieurs mois, dans un exil véritable, loin de tout être qui pût me comprendre et partager mes impressions, j'avais eu cependant dans cette solitude, au milieu de ces natures grossières, de véritables moments de satisfaction. J'avais résolu ce problème de jouir sinon de l'amitié de ces natures incultes, du moins d'une entière liberté conquise par mes complaisances ; liberté qui n'eut de restriction que dans quelques circonstances fâcheuses ; mais il faut toujours faire la part et des hommes et de leur caractère.

Le lendemain, j'étais chez les Warsanguélis, à Lasgorée.



Les premières maisons de Bender Ziyâda et le cap Hadâdah (en venant de Bender Gâsem).

Les Çomalis qui accostent le souri à la nage me préviennent qu'à Bender Gahâm, à quelques milles plus loin, un boutre était en partance, le soir même, pour Aden !

C'était une bonne fortune, et sans jeter l'ancre nous poursuivîmes notre route.

On nous avait dit vrai.

Il fallut cependant discuter avec le capitaine pour le prix de mon passage. Il me demanda d'abord 500 francs, puis 300 ; enfin, grâce à Bagaro et au capitaine de mon souri qui lui expliquèrent tout le mécontentement que le sultan des Medjourtines éprouverait de cette prétention exagérée, le capitaine n'exigea plus que 50 francs (10 thalaris) pour me prendre à son bord.

Sur le boutre étaient pour le moment 625 moutons entassés les uns sur les autres. On avait construit à cet effet trois faux ponts en clayonnage, sans quoi jamais pareil troupeau n'aurait pu prendre place dans cette coque.

Au dernier moment, on embarque encore 2 bœufs et 3 chevaux !

L'équipage et les passagers formaient un total de 65 personnes. C'était un vrai monde, et je n'ai rien vu de plus pittoresque.

On m'installa une couchette en dehors du boutre. J'eus soin de bien m'attacher par la ceinture pour que le roulis ne me donnât pas en pâture aux re-

quins. Au soleil couchant, l'ancre fut levée, et nous prîmes bientôt, sous une allure rapide, la route d'Aden.

Quarante-huit heures après, j'étais rendu à mes compatriotes qui purent juger eux-mêmes sur ma figure des ravages que les fatigues y avaient faits ; mais je ne tardai pas à me remettre grâce aux soins complaisants dont je fus si gracieusement entouré par eux.

Le 7 janvier 1879, *l'Anadyr* me ramenait en France.

Mes remerciements les plus sincères à MM. Delagenières, agent consulaire de France à Aden, Bertrand, agent de la maison Morand Fabre et C^ie^, et César Tian, à tous mes compatriotes résidant aussi dans cette ville, pour l'accueil sympathique et les attentions délicates que j'ai reçus d'eux.

PHYSIONOMIE GÉNÉRALE

DU PAYS ET DE LA TRIBU

DES MEDJOURTINES

XI

Description géographique de la Medjourtine. — Divisions territoriales. — Hydrographie. — Ethnographie. — Origine des Çomalis Medjourtines. — Constitution politique du pays. — Diverses classes d'habitants. — Aspect des villes. — Armée. — Tactique. — Différence des divers types de la race çomali. — Mœurs des hommes et des femmes. — Enfance du Çomali. — La jeune fille. — La femme. — Costumes. — Bijoux. — Mariage. — Respect des morts. — Esprit religieux. — Conclusion.

La côte de la Medjourtine commence au petit port de Bender Ziyâda (golfe d'Aden) et va finir au cap Râs el Quel, dans l'océan Indien qui la sépare du territoire de la tribu des Hawea.

Les tribus des Warsanguélis, Ougadins, Dolbohantes, circonscrivent la province à l'ouest et au

sud, encadrant ainsi une étendue de 1,200 lieues carrées.

Les Çomalis divisent la Medjourtine en trois parties. — Le littoral où sont toutes les villes ou *bender*, et les provinces ou groupes de villes, ayant l'un Mieh, l'autre Karkar pour centre et chef-lieu, et qui forment la région intérieure que les nomades sillonnent de leurs camps volants.

Je n'ai pas su que Mieh fût un cantonnement aussi important que Karkar. Au dire des naturels, Karkar est située au pied d'une superbe et haute colline qui porte ce nom, couverte d'une riche végétation, et sur les versants de laquelle les Bédouins se retirent avec leurs troupeaux pendant la saison des pluies.

Les ports principaux de la Medjourtine sont, dans le golfe d'Aden : Bender Gâsem (Bossassa) Bender Khor (Bottiala), Bender Merâya, Alloûla. Il n'y en a qu'un dans l'océan Indien ; c'est Haffoûn.

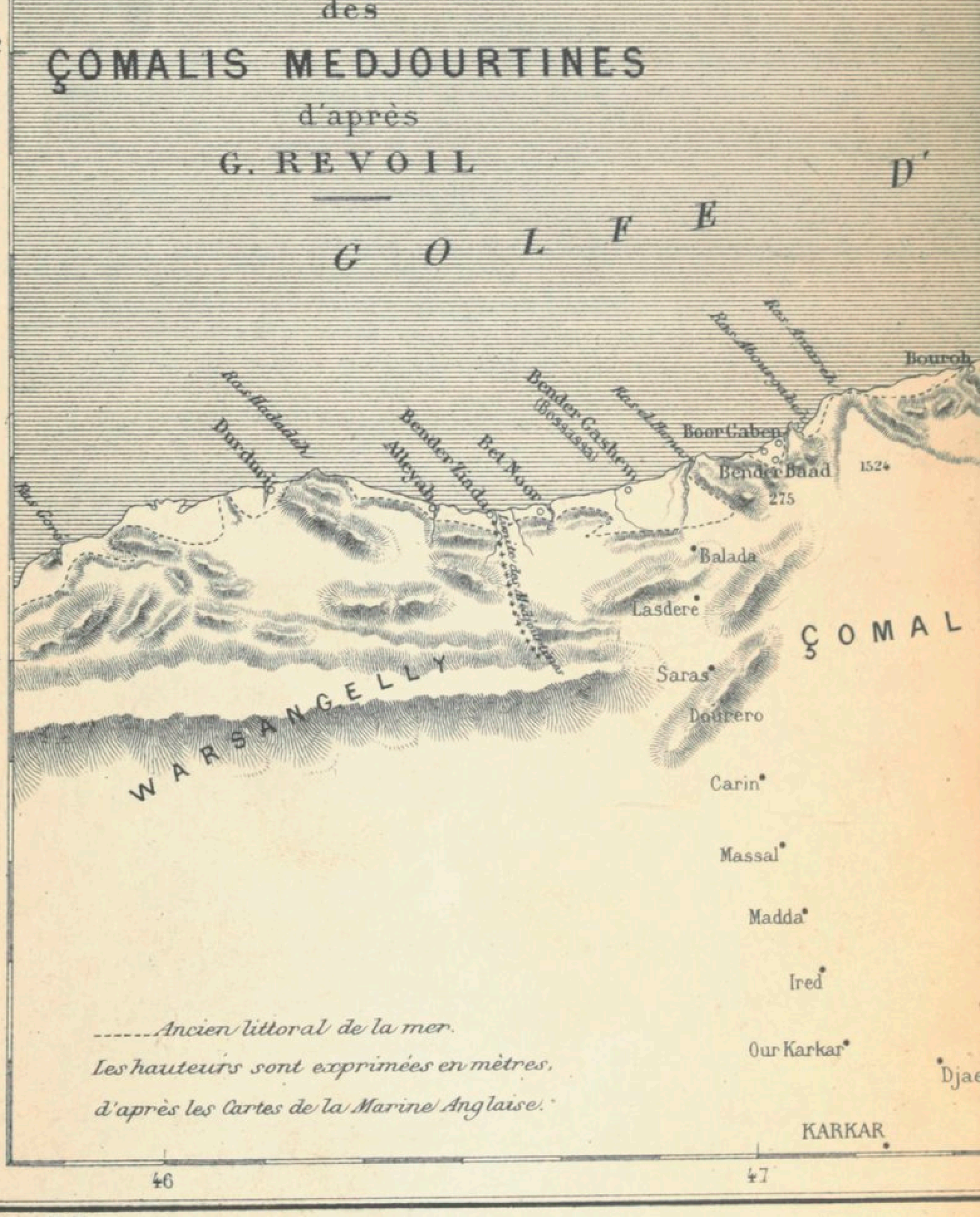
Ces ports sont les grands marchés où Arabes et Banians viennent aux environs du Rhamadan acheter les produits du pays.

Les autres petits ports intermédiaires du littoral se rattachent, suivant leur plus ou moins de rapprochement, à l'un de ces grands marchés.

Un gouverneur ou *cadi*, deux conseillers et un juge religieux administrent ces villes, dont le nom-

vu à Revoil ?

CARTE
des
ÇOMALIS MEDJOURTINES
d'après
G. REVOIL



Gravé par R. Hausermann

48 49

12

N E

D J I B O U T I

Ras Alloulah
Alloulah
Khor Gabarino
Ras Bouleh
Ras Asser (C. Lonpatir)
Abbo
Bender Feluk
Gorselhec
Cursak
BENDER MIRALAH
R. Bender Durbah
Ras Durbah
Djelbeur et Kebir
Djelbeur el Serir
Arch
Daralet
429
Dj. Karoma
396
274
Tohen
762
Ras Shenaref
Dabarah
Bender Khor
(Boutiala)
Elgel
Eau douce
Khor abdarham
323
Iram
Courour
Gehel
Gouben
Dahamo
Biaddou
Dabanad
eno
Binnah
Ras ali Becquet
Eau sale
11
Dakabo
Hundah
Eau douce
213
Baie du Nord
Djebel Houe
Baie du Sud
Haf Houn
Deilah
Nobir
Alloulé

48 49

Paris, Imp. Becquet

DÉPÔT GÉNÉRAL
Scien
Objet 16

bre d'habitants ne dépasse pas un maximum de 1,000 à 1,500.

Ces fonctionnaires dépendent du sultan, souverain absolu.

Nous verrons, d'ailleurs, plus loin quel système gouvernemental régit le pays entier.

Le pays est couvert de hautes montagnes, qui courent à est, sud-est, et ouest, nord-ouest, et varient de 500 à 2,000 mètres d'altitude.

Généralement formées d'assises marmoréennes, elles sont couvertes d'arbustes produisant les gommes et l'encens. Ces arbustes poussent sans culture aucune. Il est même parfois fort difficile de voir où ils prennent racine, tant ils sortent étrangement à travers les rochers. Ces arbustes croissent à toutes les altitudes. Ceux qui couvrent les sommets de Râs Chenareff et de Karoma, ne sont pas situés à moins de 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le littoral est sillonné par des ravins qui viennent se jeter à la mer, mais dont le lit reste desséché la plus grande partie de l'année. En dehors de ces ravins, on ne rencontre sur toute la côte Medjourtine, que cinq petits cours d'eau, tout à fait insignifiants ; ils sont situés l'un à Bender Ziyâda, l'autre à mi-chemin de Bender Ziyâda et de Ben-

der Gâsem à Bet Noûr; les autres à Aboû Regabé, à Bender Khor, à Alloûla, à Tohen. C'est auprès du Râs el Quel que débouche le Nogal, le grand fleuve qui arrose l'intérieur de la Medjourtine.

On trouve généralement à chaque embouchure du lit des ravins, une grande flaque d'eau salée, provenant des infiltrations de la mer; d'autre part, le flux et reflux se fait sentir jusqu'à quatre et cinq milles en avant, dans les cours d'eau dont nous venons de parler, de telle sorte que l'eau est saumâtre jusqu'à cette distance.

J'ai, dans ma carte du pays Medjourtine, marqué par un trait bleu le tracé de l'ancien littoral de la mer. Le sol, jonché de coraux et de puddings de coquillages (1), indique clairement que le rivage occupait autrefois ces positions. J'ai cru un moment, à l'époque où je fis mes courses dans le Gebel Aïsema, retrouver une trace semblable. J'avais été entraîné à cette supposition par la découverte de filons de sel gemme et de quelques *turitelles* et autres coquilles; mais, rendant compte plus tard au monde savant de ces remarques, j'ai acquis la certitude, à la suite d'observations qui m'ont été présentées,

(1) Conus striatus, Conus verulosus, Strombus florsidus, Strombus troglodyte, Oliva sufflata, Trochus virguio, Turitella lamachii, Cyprea moneta, etc.

que ces gisements devaient être rangés dans la classe géologique des soulèvements.

Il y a, dans les montagnes des Medjourtines, du fer et du plomb. Il y a aussi du mercure. J'ai vu des spécimens de ce dernier métal chez Ismaël Fangassa, l'Indien établi à Bender Gâsem. Les Bédouins l'appellent *bio lag*, eau d'argent; à leur dire, il existerait en assez grande quantité, et proviendrait des suintements retenus dans les godets naturels formés par les rochers.

Le sol Medjourtine ne produit aucune céréale. Le nom d'*aromatica regio* que les anciens lui avaient donné était des mieux appropriés, car il n'y pousse pas un brin d'herbe qui ne possède un parfum quelconque. Toutefois les olibanums et les acacias sont les deux seuls arbres dont on s'occupe pour la récolte des encens et des gommes.

Vers les premiers jours de mars, les Bédouins visitent tous les arbres et font à chacun, au moyen d'un couperet, une profonde incision; à la fin du mois, ils en pratiquent une nouvelle. Dans les derniers jours de mai, en général, les gommes et résines ont pris leur plus fort degré de volume et de consistance.

A ce moment, la montagne se couvre de femmes et d'enfants qui récoltent la belle gomme dans les paniers, laissant la qualité inférieure au pied des arbres.

C'est un de mes regrets de n'avoir pu consacrer mes loisirs à l'étude approfondie de la faune et de la flore. Le but de mon voyage était tout autre que celui d'une expédition scientifique et j'ai dû m'attacher seulement aux observations qui le motivaient.

Il me serait donc difficile de donner les noms génériques des espèces d'oiseaux ou d'animaux que j'ai rencontrés.

En dehors des animaux domestiques, bœufs, chèvres, moutons, chameaux, je me bornerai à signaler une quantité incroyable de singes de belle taille qui vivent dans les montagnes de Merâya. Je puis sans exagération estimer à 500 et 600 le nombre de ces animaux. En outre, gazelles, chacals, hyènes, etc.., pullulent dans le pays. Je citerai aussi une sorte de rat très court de corps et portant sur le nez une longue excroissance terminée comme un groin de cochon. On a ri du « rat à trompe », mais celui-là ne pourrait être vraiment mieux désigné; plusieurs voyageurs ont, paraît-il, également rencontré des rats de cette espèce sur d'autres points de l'Afrique (*Macrocelydes Rozetti*, *Rhyncochion*).

Les Çomalis ont leur histoire. D'après leurs traditions, ils descendent de Jabarti ben Ismaïl, fils d'une noble famille d'Ashem, lequel, allant se battre

contre des révoltés de son pays, fut poussé par les vents contraires et jeté sur la côte d'Afrique. Recueilli et abrité par un pêcheur de cette tribu, il ne tarda pas, sur ses instances mêmes, à épouser la fille de ce dernier. Peu de temps après, ses descendants expulsaient les habitants primitifs de ces parages et devenaient seuls maîtres du sol.

Jabarti a laissé un autre nom à la Medjourtine que les naturels emploient parfois; c'est celui de *Daroud*.

Il existe encore à la Mecque quelques maisons que les Çomalis qui vont en pèlerinage au tombeau du Prophète, affectent de montrer comme leur propriété, prétendant qu'elles ont été bâties par leurs aïeux. Ils rappellent avec orgueil qu'autrefois, ils étaient Gallas (1) et semblent ne pas avouer volontiers leur origine arabe.

Ils connaissent très bien la généalogie des différentes familles de sultans qui ont régné jusqu'à ce jour sur leur pays.

Rien ne se rapproche plus de notre ancien système féodal que la constitution politique, si je puis m'exprimer ainsi, qui régit le pays Çomali. C'est une des observations qui m'ont le plus frappé. J'ai

(1) Les Gallas habitent du versant sud de l'Abyssinie jusqu'en haut du Djoub. C'est, d'après les quelques types qu'on en connaît, la plus belle race africaine, mais aussi la plus redoutable. Personne jusqu'ici n'a osé se risquer dans leur pays pas plus que dans l'intérieur du pays Çomali.

également retrouvé dans les institutions de ce pays, non sans quelque étonnement, des dispositions rappelant absolument nos lois de vendémiaire an IV qui rendent les communes responsables des délits individuels.

Actuellement, un jeune sultan, en tutelle jusqu'à sa majorité, gouverne le pays. Il est entouré d'un conseil dont les membres sont tous de sa famille.

A sa voix obéissent tous ses sujets; mais il n'impose pas sa volonté. Elle se commente dans des assemblées générales où chacun est libre de prendre la parole, d'émettre son avis; on l'écoute religieusement et l'on délibère ensuite.

De ce sultan suzerain relèvent les cadis ou gouverneurs des villes. Eux-mêmes, je l'ai dit, ont deux conseillers ou adjoints et un juge religieux comme assesseurs. Ce petit aréopage discute préalablement les affaires de la municipalité avant de les porter à la décision du conseil des ministres; qu'on me passe ces termes peut-être un peu ambitieux, puisque nous sommes chez des barbares : il n'y en a pas d'autres pour désigner les diverses autorités qui détiennent et exercent le pouvoir.

La race Comali se divise en deux sortes : la classe riche composée des Çomalis négociants trafiquant sur les ports de la côte; la classe pauvre dont les membres s'appellent génériquement du

nom de Bédouins, vivant dans les montagnes avec leurs troupeaux. Les Bédouins sont en quelque sorte les serfs de la classe riche; ce sont eux qui récoltent les gommes et autres produits des propriétés qui lui appartiennent. Je dis « propriété », car la propriété existe dans la Medjourtine; elle est parfaitement délimitée pour chacun, et frappée de contributions dues au sultan. Les peines les plus sévères atteindraient ceux qui seraient pris en flagrant délit de maraude dans les récoltes d'autrui.

J'ai décrit chacune des villes que j'ai visitées; toutes se ressemblent; ce sont des amas de huttes en chaume ou en peaux, autour de fortins ou citadelles en pisé, bâties tout à fait sur le modèle de nos fortifications primitives. Ces fortins manquent absolument de solidité, exposés qu'ils sont à être détrempés par les pluies torrentielles et à se lézarder ensuite sous l'action de la chaleur qui succède presque toujours immédiatement à ces sortes de déluges. La forteresse çomali est munie de tous les accessoires de défense dont nos guerriers se servaient jadis à l'époque où la lance et les flèches étaient nos seules armes de combat.

En dehors de ces constructions et des mosquées, on ne rencontre dans les villes Medjourtines que de grands hangars où l'on enferme les gommes pour les abriter après la récolte; tout le reste des habi-

tations du village est en bois ou en paille ; aucun alignement n'est observé pour les rues.

Bender Khor est bien la ville la plus curieuse sous ce rapport.

Les armes du Çomali sont les lances (*warmó*), le bouclier (*gachan*), le sabre (*bélaoui*), la massue (*madag*), l'arc et les flèches (*gaboiò*), la fronde. Suivant son armement, le guerrier prend sa place dans telle ou telle compagnie.

L'ordre de combat est le suivant : les lanciers forment le premier rang, les archers le second, quant aux frondeurs, ils sont dispersés en tirailleurs sur les flancs, avec les quelques guerriers assez rares, armés de fusils.

Ainsi rangées, les deux armées ennemies marchent l'une sur l'autre ; elles essuyent d'abord le feu et les pierres des frondeurs et des tirailleurs ; puis, arrivées à portée, les guerriers se battent au moyen de leurs lances qui sont de deux espèces. Les unes, assez courtes, s'envoient comme des javelots ; ce sont les premières employées ; les autres, beaucoup plus longues, sont gardées en main et les guerriers les réservent pour se battre de près. Tout en faisant usage de leurs armes, les combattants continuent toujours leur marche en avant, se servant pour la riposte des javelots qui leur sont lancés du camp opposé et qu'ils ramassent au fur et à mesure.

Puis, lorsqu'ils se trouvent à quelques mètres les uns des autres, ils se précipitent et se prennent corps à corps ; c'est alors que le bélaoui fait son office, ainsi que la massue.

Il n'y a pas de quartier pour un ennemi à terre, et chacune des armées emporte ses morts du champ de bataille.

En ce qui concerne les impôts, le Çomali propriétaire est le seul qui paye une redevance au sultan.

Les provisions, les dépenses, comme aussi les impôts de guerre, sont soldés par le *aschour* prélevé sur le trafiquant étranger. Je n'insiste pas sur cette question du *aschour*, qui sera traitée dans le chapitre de statistique affecté spécialement aux ressources commerciales du pays et aux lois qui en régissent l'échange.

Le type Medjourtine est à coup sûr le type le plus pur de la race çomali. Cette tribu peut en effet être considérée comme la véritable souche de toutes les autres.

Le Çomali pur sang, si je puis me servir de cette expression, a le nez légèrement busqué, la lèvre peu lippue, les cheveux crépus et généralement longs. On dirait un beau sujet européen, dont la peau serait noire.

Les divers croisements de ce type avec les tribus

voisines se reconnaissent fort aisément; le croisé de Dolbohante et de Medjourtine, par exemple, a les cheveux crépus et courts, le nez un peu épaté, la lèvre lippue; et plus on se rapproche vers le sud, plus ces caractères signalétiques du nez et de la lèvre s'accentuent.

Le type de la femme présente les mêmes particularités lorsqu'il est pur de tout mélange; les mêmes variétés, lorsqu'il est le produit des croisements.

Les Medjourtines sont grands et bien faits; leur corps est généralement couvert de cicatrices qui accusent leur vie toujours militante. Leur démarche pleine de noblesse, leur attitude fière ont un caractère vraiment imposant.

On trouve parmi eux peu d'estropiés. Cela tient, je crois, à leur enfance un peu rude, et surtout à ce que, comme je l'ai dit, leurs combats acharnés ne connaissent pas de quartiers, à ce que tout ennemi qui tombe est impitoyablement achevé.

Le Medjourtine riverain est coquet dans sa mise; drapé dans son grand pagne blanc qu'il ramène sur sa tête; son bâton ou sa lance à la main, il affecte une allure toujours provoquante et qui respire la vanité.

Le Bédouin de l'intérieur, au contraire, porte l'empreinte sur son visage et sur son vêtement des souffrances de son existence rude et sauvage; mais



Différents types Çomalis que j'ai vus en Medjourtine.

l'insolence perce néanmoins aussi sous ses haillons jaunis par la terre sur laquelle il repose.

Les mœurs çomalis sont des plus austères : vêtus avec la plus grande décence, hommes et femmes, celles-ci le visage découvert, se traitent mutuellement avec beaucoup de déférence et de respect. C'est ainsi qu'à Merâya, les femmes font leurs ablutions dans une lagune, en dehors du village, tandis que les hommes procèdent aux leurs à l'extrémité opposée de la ville.

Le Çomali est paresseux de son naturel. Il passe la majeure partie de la journée sans rien faire, marmottant son chapelet. Sa principale occupation consiste à remplir rigoureusement les prescriptions de la loi religieuse de Mahomet, c'est-à-dire à aller à la mosquée cinq fois par jour. Très peu d'indigènes s'attachent à un travail suivi.

Il n'en est pas de même des femmes; toute la journée, elles tressent des nattes, ou se livrent aux soins du ménage; ce sont elles qui vont chercher l'eau, le bois, etc. Malgré cela, leur condition est de beaucoup préférable à celle des femmes arabes. Elles sont d'abord seules maîtresses, car le Çomali, quoique polygame, n'a jamais qu'une femme avec lui, sous le même toit. Elles peuvent en outre aller et venir en toute liberté, sans être le moins du monde inquiétées par leurs maris ou par leurs parents. Aussi ne se

privent-elles pas de tenir leurs petits « clubs » où l'on commère sur tout ce qui se passe dans le village. J'avais toujours de semblables conférences établies dans le voisinage de ma case, et j'y ai entendu pas mal d'indiscrétions conjugales fort drôlatiques. Mais pendant tous ces bavardages, les doigts travaillent et les nattes se tressent sans relâche. Ces groupes de femmes travaillant me rappelaient tout à fait nos faiseuses d'*escourtins* en Provence.

A peine le Çomali est-il sevré que sa mère ne s'en occupe pour ainsi dire plus.

Elle le laisse se traîner sur le sable, exposé au soleil qui darde ses rayons sur le petit être, réchauffant et fortifiant son corps, et accélérant sa croissance.

Dès qu'il peut courir et se servir de ses mains, l'enfant accuse tous les instincts de sa race. Il se confectionne de petits arcs, des flèches, des lances ; avec une planche et un lambeau de toile, il simule un petit boutre qu'il fait voguer sur les flaques d'eau laissées par la marée basse ou par les pluies.

D'humeur très batailleuse, il est constamment en querelles, et témoigne de bonne heure son antipathie pour les enfants arabes ou banians.

Adolescent, il s'arme sérieusement ; ses jeux deviennent de véritables exercices où il mesure ses

forces et son adresse avec des rivaux, toujours jaloux de se montrer supérieur à eux.

Il monte à cheval sans selle ni bride, fait de longues marches, se rompt à la fatigue, en un mot complète l'éducation physique qui lui sera nécessaire pour être admis utilement au nombre des guerriers, et défendre son pays quand les nécessités l'exigeront.

A cet âge, la danse est l'amusement favori du jeune Çomali.

La jeune fille vit auprès de sa mère, qu'elle ne quitte pas; elle ne prend part à aucune fête et sort peu. Un signe particulier la distingue de la femme mariée : elle a les cheveux tressés finement et tombant sur les épaules, le front ceint d'une bandelette rouge. La femme, au contraire, porte les cheveux crépés et emprisonnés dans une coiffe nouée derrière la tête.

Le Çomali ne porte comme bijou qu'une bague ; à son cou pend une amulette, sachet en cuir contenant un verset du Coran, et maintenu par deux boules d'ambre jaune ou *macaouï*.

La femme ou la jeune fille porte des parures en argent, qui sont peut-être les traces les plus curieuses et les plus probantes de l'occupation ancienne, que l'on puisse retrouver dans cette région de l'Afrique.

Ces parures sont : les *célancils* ou boucles d'oreilles avec la *catena* qui les réunit en passant sous la gorge; le *couled*, autre sorte de boucles d'oreilles, en forme de point d'interrogation et se terminant en poire; celles-là s'accrochent au lobe supérieur; enfin le *catoun* ou bague.

La femme et la jeune fille çomalis portent aussi des perles en collier, ou bien encore une grande plaque d'argent garnie de morceaux d'ambre; mais ce dernier bijou a un caractère tout à fait arabe, tandis que les boucles d'oreilles que nous venons de décrire ressemblent absolument aux bijoux découverts chaque jour dans les fouilles des monuments romains, grecs et égyptiens.

Non seulement les bijoux, mais encore le costume de la femme rappelle cette époque, et, j'avoue, pour ma part, n'avoir rien vu de plus étrange qu'une de ces beautés orientales, — car ce sont de *vraies beautés* — gracieusement drapée dans sa robe blanche ou rouge, dont un côté, agrafé sur l'épaule gauche, laisse le bras et le sein droits à découvert.

Le Çomali est jaloux de sa femme plutôt par orgueil que par affection : l'aventure tragique dont j'ai été témoin et que j'ai rapportée plus haut prouve en tous cas avec quelle férocité il se venge sur elle du délit d'adultère.

J'aurais vivement désiré, pendant mon séjour en

Medjourtine, assister à un mariage. Je n'ai pas eu cette bonne fortune, et ne puis dire comment se passe cette cérémonie. J'ai, cependant, joui du spectacle assez curieux des fiançailles d'une fille de Bender Khor avec un Warsanguéli.

Ce dernier arriva, suivi de quelques compagnons, chez le père de la jeune fille. Il avait, pour la circonstance, mis dans sa toilette la plus grande recherche.

Toute la famille, excepté la jeune fille, l'attendait rangée en demi-cercle devant la porte de la case.

Après l'échange des salutations d'usage, l'un des compagnons du Warsanguéli entama directement le marché avec le père, et, une fois l'accord fait sur le nombre de piastres et de chameaux demandés au fiancé, la jeune fille parut et vint prendre place à côté de ce dernier. On apporta le café et un peu de maïs grillé ; et ces légères agapes consacrèrent le contrat.

Le soir, le jeune Warsanguéli repartit pour aller chercher la dot, laissant deux de ses compagnons garants du marché.

Musulman fanatique, le Çomali a le plus grand respect pour les morts.

Les cimetières sont généralement au milieu des villes ou villages auprès des mosquées, et personne ne les traverse sans motif.

Une simple pierre levée indique la place d'une tombe ordinaire.

Un tumulus, au contraire, s'élève à l'endroit où repose un guerrier mort au combat.

Chaque fois qu'on prend les armes, je l'ai déjà dit, l'armée, en quittant la ville, défile devant les tombes de ces défenseurs de la patrie ; en même temps, les guerriers poussent alors des cris, des imprécations, adressent des vœux et des prières à leurs anciens compagnons d'armes ; puis, sur le point de s'éloigner, tirent quelques coups de fusil, ou décochent sur le champ des morts une flèche ou un javelot qu'ils ne vont y ramasser que plus tard.

J'ai rencontré, dans mes courses sur les chemins, en caravane, de grands tumuli formés seulement de tas de pierres. D'après la version des naturels du pays qui me servaient de guides, ce seraient de simples amas faits par les Bédouins eux-mêmes pour débarrasser les routes. Mais je n'ai pu m'empêcher de remarquer que ces *tumuli* énormes avoisinent presque toujours un cimetière ou un *mosquit*, grand rond, dont le sol est parfaitement nettoyé et sur lequel le nomade vient étaler son messagid et faire sa prière. Ces tumuli serviraient-ils de points de repère ? marquent-ils les distances ? ou bien encore seraient-ce des monuments primitifs élevés à la mémoire des morts?

Tels sont, esquissés à grands traits, la physionomie de peuple çomali et l'état exact de sa civilisation.

En somme, la réputation de férocité et de cruauté qu'on lui a faite est peu méritée. Il est plutôt méfiant, jaloux de sa liberté que mauvais; mais, en revanche, je crois qu'il a du fond.

Pénétrez chez ce peuple en respectant ses institutions, donnez-lui l'assurance que vous n'avez aucune vue de conquête, et vous arriverez sinon à vous assurer son amitié et son dévouement, du moins à nouer avec lui des relations sûres, qui vous permettront de donner un débouché aux richesses des contrées, à en étendre l'exploitation et, par là même, à faire pénétrer la civilisation pacifique du vieux monde dans ce coin presque ignoré du continent africain.

STATISTIQUE COMMERCIALE

Ports visités où j'ai puisé mes renseignements. — Marchés Medjourtines. — Marchés extérieurs. — Marchandises d'exportation et d'importation. — Classification. — Productions du sol non cotées. — Poids et mesures. — Négociants arabes et banians déjà établis en 1878. — Çomalis revendeurs ; chefs de caravane. — Boutres Medjourtines faisant le cabotage. — Leurs propriétaires. — Statistique des récoltes. — Trafic des comptoirs.

Il n'est point facile d'obtenir dans ces pays des notes précises sur l'importation ou l'exportation, d'autant qu'il n'y a aucun contrôle de douane établi et que l'impôt perçu sur les Banians ou Arabes acheteurs, varie de 2 1/2 à 6 0/0, sans écriture aucune constatant les entrées ou sorties.

Les chiffres ci-joints sont les moyennes des observations recueillies pour les produits dont j'ai pu évaluer les quantités et les cours ; à côté de ces produits, se trouvent d'autres richesses dont on pourrait avoir le chiffre bien exact d'arrivage, sans la méfiance innée chez les Çomalis et sans la réserve des trafiquants bien facile à comprendre.

Une station de 40 jours à Merâya, pendant la-

quelle j'ai visité à différentes reprises les ports de Bender Felek, Guesli et Guersa, me permit d'avoir de premiers documents, erronés ou incomplets, tant à cause du trouble des esprits agités par la guerre contre Alloûla, que des préventions que l'on avait contre moi dans les conditions où j'arrivais, dépourvu de toute marchandise d'échange.

Je quittai cette ville pour aller à Gandala et Bender Khor, où, déjà rompu un peu à la langue çomali, je pus écouter et voir par moi-même, assez pour corriger différentes erreurs dans mes observations précédentes.

Borah, Bender Gâsem, Bender Baad, Aboû Regabé, Bender Ziyâda complétèrent mes notes.

Je ne me suis point borné à l'étude seule des produits du pays achetés par les Arabes ou Banians. J'ai recueilli les spécimens de bien d'autres produits dont le Çomali ne sait point tirer parti.

Le peuple chez lequel j'ai vécu ignore ce que c'est que l'hospitalité désintéressée, ce que c'est même que la reconnaissance. Il est fier et insolent dans sa misère, mais, au point de vue de la sécurité personnelle, il n'y a, je crois, rien à craindre de lui. De même, une fois en relations avec le Çomali, on reconnaît en lui le respect de la propriété; il importe d'avoir la force de caractère suffisante pour ne point céder à ses importunités.

Alloûla, Merâya, Bender Khor, et Bender Gâsem sont les quatre points medjourtines importants du golfe d'Aden; c'est par Haffoûn que débouchent les produits sur la côte orientale. Tant qu'Alloûla continuera, comme elle fait aujourd'hui, à lutter contre le sultan, son commerce, autrefois très important, deviendra complètement insignifiant, et la moindre tentative d'un comptoir sur ce point fermerait à ses agents tous les autres ports en compromettant sérieusement leurs intérêts.

Bender Felek, Guesli, Guersa et Râs Orbé ou Dourbo, rayonnent sur Merâya. Gandala est un débarcadère de Bender Khor ou Bottiala.

Borah, Aboû Regabé, Bender Baad et Bender Ziyâda rayonnent sur Bender Gâsem ou Bossassa.

C'est surtout sur ce dernier port qu'arrivent les caravanes des Dolbohantes et Ougadines, n'apportant d'autres marchandises que des plumes d'autruches et de l'écaille de tortue de terre.

Les caravanes venant de Karkar, c'est-à-dire du cœur de la Medjourtine ou de l'intérieur, se dirigent tant sur Bender Gâsem que sur Borah, Aboû Regabé, etc., suivant le plus ou moins de proximité de ces ports.

Les acheteurs arabes ou banians stationnent surtout à Alloûla, Merâya, Bender Khor, et Bender-Gâsem ; et, de là, au moyen des boutres qui font le

cabotage, ou bien encore par terre, ils envoient leurs agents sur les points de moindre importance, leur donnant peu de marchandises à la fois, et les tenant toujours au courant des prix auxquels ils achètent les arrivages ; faisant quelquefois la hausse ou la baisse pour certains articles, suivant la facilité d'écoulement qu'ils prévoient.

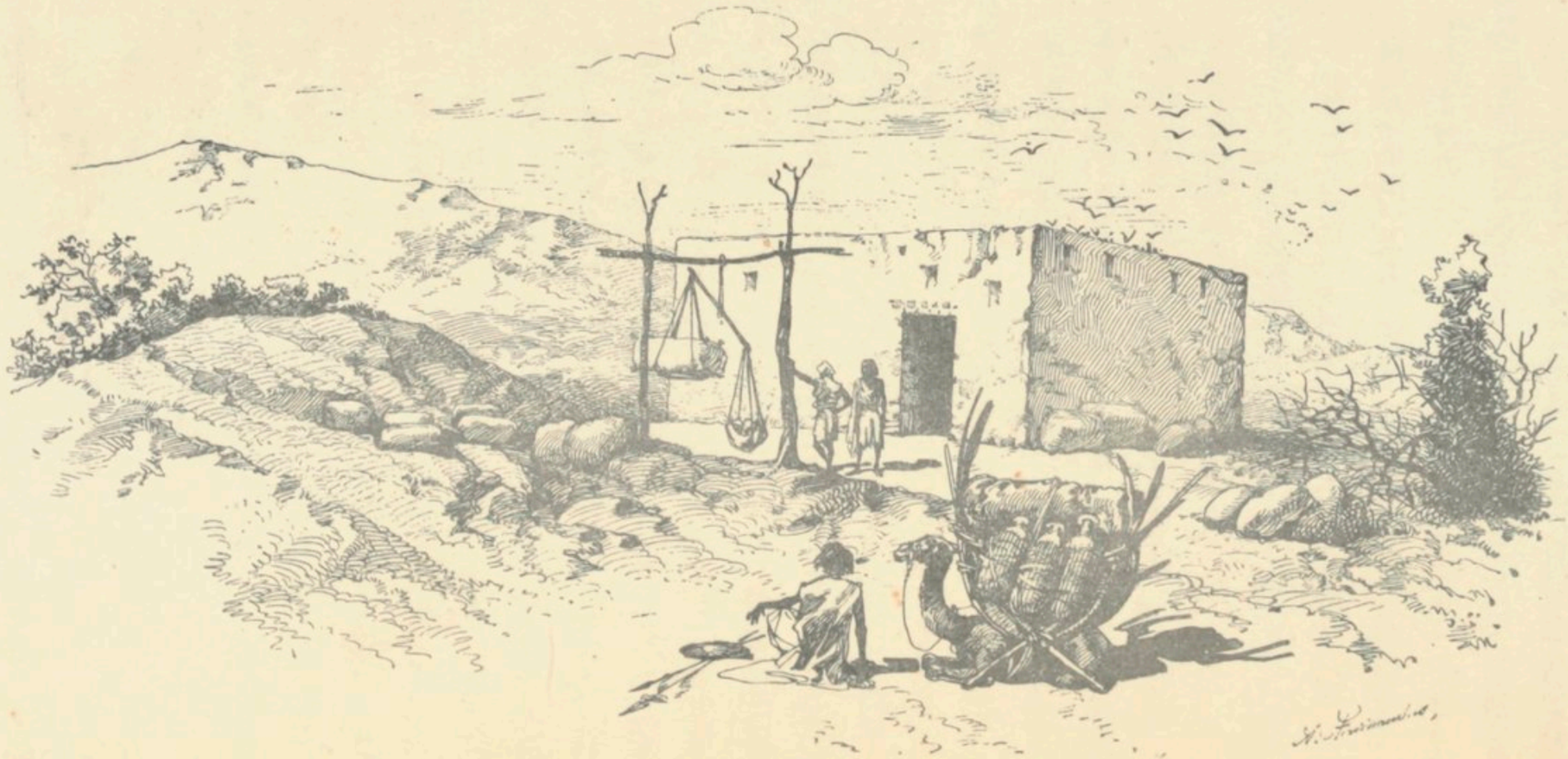
Macalla et Chiere, Aden, Djeddah et Bombay sont les ports où ils expédient leurs achats ; quelquefois même les Çomalis les y portent eux-mêmes, mais bien rarement.

Les prix de vente ou d'achat subissent peu de fluctuations. Cependant, à Bender Khor et à Bender Gâsem, les Banians ou Arabes se disputent parfois les arrivages ; sans qu'il y ait jamais toutefois beaucoup de surenchère sur les prix courants.

Ils opèrent parfois au moyen de pisteurs ; mais, en général, comme il y a longtemps que les factoreries sont établies, elles ont une espèce de clientèle, et les caravanes vont droit à leur porte.

Il faudrait peu de choses pour les détourner si tous ces musulmans, se soutenant entre eux, ne respectaient leurs clientèles respectives comme une sorte de propriété.

Ne croyez point que la présence des Européens les gêne le moins du monde. Au contraire, ils la désirent, comme à Bombay, comme à Zanzibar, sa-



Un doukan arabe à Gandala.

chant quelle activité ils apporteraient au commerce; le lendemain de leur établissement sur la côte Çomali, tous ces Indiens ou Banians se transformeraient en courtiers ou revendeurs, et ce ne serait pas le plus mauvais côté de la chose.

Le Bédouin de l'intérieur vend pour subvenir à sa nourriture et non pour thésauriser. Je ne l'ai point vu, au cours de mes observations, emporter un seul *thalari* (1); s'il reçoit quelque argent de l'un des *doukans* ou comptoirs, c'est pour aller à un autre acheter un article qu'il n'a pu avoir dans celui-là.

En revanche, le Çomali, commerçant de la côte, qui devient revendeur, vend à deux fins, pour sa nourriture et pour thésauriser.

L'Arabe, ou l'Indien, ne va pas au devant de ce dernier genre de vendeurs. Il les voit venir, sachant bien que, d'un moment à l'autre, il faudra qu'ils fassent des offres pour se débarrasser de leurs gommes ou des autres produits qu'ils ont en magasin : il s'attache surtout à la cueillette et aux arrivages qui lui offrent des opérations plus lucratives.

(1) Le thalari a une valeur qui varie suivant cours entre 4 fr. 85 c. et 5 francs. Cette monnaie frappée exclusivement à Trieste, par une maison qui a un monopole de fabrication, a cours sur toute la côte orientale d'Afrique, dans le golfe Persique et en Arabie.

Les marchandises d'exportation sont : la gomme, les encens, la myrrhe, le maïdi, les nacres, les perles, les plumes d'autruches, l'ellan (indigo) l'écaille, et le bétail, comprenant: moutons, chèvres, bœufs et chevaux; il y a encore le *suback* ou beurre fondu.

Celles d'importation : riz de Bombay, dattes, toiles américaines, moutama, perles, ambres, et un peu de quincaillerie.

La gomme ou *habak* toujours vendue en sortes, porte le nom d'*ankobib*.

Au triage, on lui trouve parfois mélangé en petite quantité d'autres espèces qui font poids dans la balance, ce sont le *habak euddé* et le *habak follala* dont je parlerai plus bas.

L'encens ou *luban* vendu en sortes porte le nom de *beïho*. Le *saphi*, ou triage, le divise en trois qualités. La première, *façous,* la deuxième, *nagoua,* la troisième, *medjigel*.

Le *saphi*, ou triage, se fait dans les *doukans*, quand les arrivages ne sont point trop considérables, au moyen des femmes ou des enfants, payés environ un demi-shelling par jour, soit 1/4 de thalari.

C'est un prix à établir dès le commencement de la saison pour avoir toujours une escouade à ses ordres.

La myrrhe n'a qu'une qualité, mais il faut se méfier d'y trouver mélangée la fausse myrrhe de

même couleur, mais d'odeur plus forte, que l'Arabe appelle *addi*. Il est facile de reconnaître cette dernière, qui semble toujours huileuse.

Le *maïdi,* qu'on appelle en France gomme elemi, est une espèce d'encens en grandes larmes blanchâtres. Il supporte les mêmes divisions que l'encens, et les acheteurs s'attachent surtout à conserver ces larmes intactes pour donner plus de valeur à leur marchandise.

Les nacres *(sadaf)*, sont de deux dimensions, grandes ou petites *(koubar*, *séghir)* ; elles ne sont vendues qu'avec tout leur éclat et non piquées.

Les plumes d'autruches, grandes ou petites, sont divisées en blanches, noires, grises et rougeâtres, et vendues au poids.

L'indigo ou ellan a deux qualités : la première ne comprend que des feuilles, la seconde, presque moitié feuilles, moitié branches. On voit peu de cette dernière qualité sur les marchés et on n'en fait aucun triage, à cause de l'urticaire désagréable produite par le contact de cette plante avec la peau.

A côté de tous ces produits en cours d'exportation s'en trouvent d'autres qui pourraient avoir leur débouché ; ce sont : *l'euddé* et le *habak follala;* le *bôo*, espèce de chanvre dont le fruit donne une sorte de coton.

Le *alet* ou *mourcoud*, gomme grise, d'un parfum exquis semblable à celui de l'ambre.

Le *addi* ou *fausse myrrhe* dont le bois odoriférant se mélange avec le bois de *djirmeh,* qui ressemble beaucoup comme odeur, quand on le brûle, aux pastilles du sérail.

Le *fallah-fallah*, écorce résineuse que l'on brûle; connue des Arabes sous le nom de *habak droun*, parfum particulier.

Le *assel*, écorce pour tanner le cuir et le teindre en marron.

Le *daar*, teinture violette.

Enfin, à côté de ces productions, le sol offre encore du sel gemme, du fer, du plomb et, au dire des Bédouins, du mercure (*bio lag*), eau d'argent ; avoisinant le littoral, enfin, des montagnes de *guano;* et bien d'autres richesses sans doute qui ont dû échapper à mes observations.

Les cuirs sont peu abondants chez les Medjourtines et suffisent à peine à la confection des chaussures, des outres et autres objets de première nécessité chez eux.

Malgré cela, de leur dire même, ils consentiraient volontiers à s'en défaire contre des produits ouvrés, et c'est ce qui se fait sur une petite échelle à Bender-Gâsem.

Les poids usités se rapportent tous au *réthol* qui équivaut à 453 grammes.

20 rethols	=	1 frazella
5 frazellas	=	1 handar
3 handars	=	1 bohar.

Le bohar équivaut, d'après ce calcul, à 135 kilogrammes 900 grammes.

Ces poids sont tous en pierre et, généralement, les pesages se font en public, devant les vendeurs, pour éviter toute contestation. Il est à remarquer cependant que, d'une façon ou d'une autre, la balance penche toujours en faveur de l'acheteur arabe ou banian.

La *frazella*, dite de Merâya, qui, chez les Medjourtines, vaut 20 rethols, en vaut 8 chez les Warsanguélis, tribu voisine ; donc, le rethol, chez ces derniers, vaut 2 rethols 1/2 de Merâya.

A Macalla, marché d'Arabie, au contraire, la frazella vaut 40 rethols ; donc 1 rethol Merâya vaut 2 rethols Macalla.

A Aden, quelques marchandises de la côte sont achetées à la frazella de 32 rethols.

Les mesures de capacité sont au nombre de deux seulement :

Pour le riz, le moutama et autres grains : le *goursi*.

Un goursi de riz équivaut à 1 réthol.

La graisse se vend par *rhouddha* ou mesure de 14 réthols environ.

Lorsque les gommes arrivent, elles sont contenues dans toute espèce de récipients : sacs, paniers, etc. Elles sont emballées pour l'exportation dans des *gonies* en paille de un handar environ ; le prix ordinaire de cette sorte de sacs est de 8 pour 1 thalari.

La paille qui sert à les confectionner est la même que celle dont les Çomalis font leurs nattes ; elle a une certaine valeur et se vend au poids. Elle a atteint sur le marché de Macalla jusqu'à 2 thalaris 1/2 la frazella.

Le transport des marchandises de la plage aux boutres, et du comptoir aux boutres, est un prix conventionnel à établir ; et, comme pour les trieuses, dès son arrivée, le Banian s'assure ses porteurs et ses bateliers pour la saison au moyen d'un prix convenu.

NÉGOCIANTS ARABES OU BANIANS ÉTABLIS EN MEDJOURTINE SUR LE GOLFE D'ADEN (ANNÉE 1878).

Bender Gâsem.....	Ismaël Fangassa, Mohamed, Calfah, Massir, Ali ben Char, Cher Amid, Hamed Ali, Abdallah, Mohamed Yésim Ali, Baraji, Aoued, Hamed ben Addi.

Merâya..... { Rabbia ben Salem, Cher Omar, Ali ben Char, Saïd ben Saïd.

Bender Khor..... { Saïd Hamed, Salem Outour, Ali Babaoui, Hamed, Mohamed.

Alloûla (1).

Les Arabes ou Banians établis dans les autres petits ports ne sont que des agents secondaires de ces comptoirs. Ce sont :

A Bender Ziyâda... { Mohamed ben Salem, Abdallah Mohamed, Zébani.

A Aboû Regabé et Bender Baad.... } Arabes de Bender Gâsem.

A Borah : Yésim Ali.

A Gandala : Mohamed ben Gebel.

Principaux Çomalis revendeurs :

Bender Ziyâda.... { Hadji Aoued, Hadji Ali.

Bender Gâsem..... { Hadji Farah, Hadji Goudah.

Aboû Regabé..... { Hadji Sala,

Bender Baad..... { Berghel, Mohamed Gouddou.

Gandala..... { Hadji Mohamed, Addi, Sementar Osman.

(1) La guerre actuelle a empêché les acheteurs de trafiquer avec ce port.

Bender Khor.....	Chiroa Osman, Farah, Esmérihé.
Râs Orbé.....	Maleis Belal, Yousouf Ali.
Merâya.....	Edris Ebnou Mahmoud, Ismaël Yousouf, Yousouf Aliencar. Mohamed Chiroa.
Guersa et Guesli..	Yousouf Addi Gouled, Yoar.
Bender Felek.....	Hamed Mahmoud, Osman Samber.
Alloûla	Mohamed Beni Assen, Mohamed Beni Ali, Yousouf Ali.
Râs Haffoûn.....	Sementar Ougarien.

Boutres commerçants des Medjourtines,

leurs différents ports et leurs propriétaires.

Bender Ziyâda	Hadji Aoued, Raleh, Shérmaka.
Bender Gâsem.....	Sal Gâsem, Farah Ismaël, Hamed Mohamed (1), Mohamed Goudah.
Merâya.....	Ismaël Osman, Chir Omar (1).

(1) Boutres appartenant à des Arabes venant chaque année.

Guersa.....	Yousouf Gouled,
Guesli.....	Yousouf Elieh,
	Yousouf Adda Mohamed.
Bender Felek....	Osman Mahmoud,
	Osman Assen (*4 brûlés par Alloûla.*)
Alloûla.....	Yousouf Ali,
	Mohamed Beni Assen,
	Mohamed Beni Ali.
Haffoûn.....	Sementar Ougarien,
	Ali Ouged,
	Ali Assen Diaraleh,
	Mohamed Sebed,
	Yousouf Gouled,
	Sementar Moussa,
	Gouled Onaïs,
	Garab Sareh.

Statistique des récoltes annuelles de **Gommes** et **Encens,** établie sur la moyenne des chiffres recueillis sur la côte Medjourtine :

Bender Ziyâda	250	bohars
Bender Gâsem	1200	»
Aboû Régabé)	900	»
Bender Baad)		
Borah	300	»
Gandala	500	»
Bender Khor.	1000	»
Râs Orbé.	250	»
Meràya.	1500	»
Guersa.	200	»
Guesli	400	»
Bender Felek.	700	»
Alloûla.	1000	»
Total. . . .	8200	bohars

Soit environ 1200 tonnes, chiffre que l'on peut, sans exagérer, porter à 2000, les années de belle récolte.

La **Myrrhe** n'arrive que sur deux points du golfe d'Aden:

Bender Gâsem.	30 bohars.
Borah	3 »

A Haffoûn, il s'en est écoulé, en 1877, 25 bohars.

Les **Plumes d'autruche** n'arrivent qu'à Bender Gâsem, elles donnent une moyenne de :

Blanches.	50 rethols
Noires	150 »
Grises	300 »
Total. . .	500 rethols.

Ce chiffre ne me paraît nullement exagéré. J'ai vu, de mes propres yeux, chez un Indien de cette ville, 4 ballots de plumes de 2 frazellas chacun, ce qui fait 160 livres.

Le **Maïdi**, 150 tonnes environ.

Le **Ellan** arrive en abondance; je n'ai pu avoir de données sur ce produit.

C'est surtout à Alloûla que s'écoulent les **Nacres.**

En 1877, au dire du surveillant des pêcheurs de Mohamed beni Assen, le plus grand négociant de cette ville, 1000 frazellas ont été expédiées sur Bombay.

Du port de Haffoûn, 400 frazellas environ avaient eu la même destination.

Le **Suback**, ou beurre fondu, atteint le chiffre de 5 tonnes pour Bender Gâsem. En général, le plus fort débouché de ce produit est à Haffoûn : 8 à 10 tonnes.

Quant aux **Moutons** et autre **Bétail**, ils s'écoulent sur Aden et Macalla, par Bender Gâsem principalement. Un boutre en porte de 5 à 600 (1). On peut, sans exagérer, coter de 5 à 6000 le chiffre d'exportation sur ces points.

Voici maintenant la valeur de chaque produit en espèce ou en nature, en gros et en détail, à l'arrivée des caravanes aux *doukans* :

Luban : à la cueillette ou *luban beiho :*

1 rethol beiho s'échange contre 1 rethol de dattes ou 2 goursis moutama.

1 frazella beiho = 1 thalari.
1 handar = 5 thalaris ; 5 1/2 à l'estime.
1 bohar = 14 et 15 thalaris.

Après triage :

Le luban façous = 1 thalari 1/2 à 2 la frazella.
» nagoua = 1 » »
» medjigel = 3 shellings »

La frazella et le bohar du luban dit façous, suivent le prix du bohar de gomme.

Gomme (*habak*), est toujours vendue en sortes, à

(1) Le boutre qui me ramena de Bender Gâsem à Aden portait 625 moutons et 65 hommes d'équipage.

l'estime pour les grandes quantités ; son prix varie de 1 piastre 1/2, 1 piastre 3/4 et 2 piastres la frazella.

Le handar = 7 à 7 thalaris 1/2.

Le bohar = 22 à 23 thalaris.

Elle s'achète peu à la cueillette à Merâya; cependant un Arabe donnait pour 1 rethol d'ankokib, 1 rethol 1/2 de dattes.

Maïdi ou gomme élemi, à la cueillette :

1 rethol maïdi en sortes s'échange contre 1 goursi moutama.

1 frazella contre 20 goursis de riz ou 40 de moutama.

En espèces : 1 frazella maïdi = 1 thalari, 1 thalari 1/4, quelquefois 1 1/2 à l'estime.

1 handar = 5, 6 et 7 thalaris.

1 hohar = 15, 18, 21 thalaris.

Le triage sépare surtout les grandes larmes qui ont valu, pour la récolte de 1878, jusqu'à 2 thalaris 1/2, 3 thalaris la frazella et 30 piastres le bohar. Il ne laisse que les brisures et la poussière qui constituent le maïdi nagoua et le maïdi medjigel, variant de 1 thalari 1/4 à 1 roupie ou 3 shellings la frazella.

Myrrhe ou Malmal, à la cueillette :

1 rethol malmal s'échange contre 2 rethols 1/2 dattes, ou 4 goursis moutama.

La frazella vaut 2 1/2 et 3 piastres.

Le bohar, 45 à 50 piastres.

Comme je l'ai dit plus haut, il ne faut pas confondre la myrrhe avec le habak-addi que les Arabes ou Indous achètent à raison de 1 thalari la frazella, ou en échange de moutama, goursi pour goursi.

Nacres belles, non piquées :

Première grandeur : 2 thalaris 1/2 à 3 la frazella ;
Deuxième grandeur : 1 thalari 1/2 à 2. »

Plumes d'autruche, au rethol :

Blanches.	80, 90 et 120	thalaris.
Noires.	9, 10 et 12	»
Grises et rougeâtres. .	5, 10	»
	à estimation.	

L'**Ellan** se vend au handar ou 100 rethols, à raison de 2 thalaris.

L'**Ecaille** vaut de 2 1/2 à 3 thalaris le rethol.

Suback ou **Semen,** beurre fondu, se vend au rouddha, mesure de 14 rethols, à raison de 2 thalaris

LETTRE

DU COLONEL R. L. PLAYFAIR

Au moment même de mettre sous presse, je trouve, dans le *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris,* communication d'une lettre de M. le colonel R. L. Playfair, consul général de Sa Majesté Britannique à Alger, adressée à M. de La Croix. Elle a justement trait au récit du massacre de la fontaine de Baraïda, que j'ai donné tel que je le tenais de la bouche même de Noûr Osman, ministre et tuteur actuel du sultan des Medjourtines.

Je me fais un devoir de la communiquer à mes lecteurs, et cela, d'autant plus volontiers que, si elle ne se rapporte pas *exactement* avec le récit du chef çomali, elle se termine du moins par cette phrase que je souligne et qui concorde parfaitement avec les conclusions de mon volume :

« *Je tiens à ajouter en faveur des Çomalis, que j'ai connu plusieurs exemples de navires ayant fait naufrage sur cette côte, et que, en presque toutes occasions, les naufragés ont été reçus avec la plus grande hospita-*

lité, ont été comblés de soins, et ramenés ensuite à Aden. »

Consulat général de Sa Majesté Britannique.

Alger, 21 octobre 1879.

. . . . . .

Je n'ai guère le temps de vous envoyer un mémoire complet sur le sujet dont vous me parlez, mais voici un simple aperçu de l'épisode que M. Révoil a cité dans sa conférence.

En octobre 1862, étant alors assistant résident politique à Aden, j'appris que des Européens avaient été assassinés sur la côte Somali.

Je m'embarquai aussitôt sur le vaisseau de guerre *la Sémiramis* et partis immédiatement pour Makalla sur la côte d'Arabie, dans l'espoir d'y recueillir des renseignements. Au moment d'y arriver, je vis entrer dans le port un navire de guerre venant de l'Est. C'était *le Pingouin* qui arrivait de Zanzibar en quête de deux de ses embarcations qui manquaient.

Il paraît que le 1er septembre, étant à Kiama (Lat. 0°44′ S.), le lieutenant Mac-Hardy, commandant du *Pingouin,* avait envoyé un cotre et une baleinière à la poursuite des négriers; ces embarcations portant un équipage de quinze hommes étaient sous les ordres du lieutenant Fontaine, et depuis cette époque on n'en avait plus entendu parler.

Je me dirigeai aussitôt vers la côte d'Afrique escorté du *Pingouin* et arrivai à Bunder-Meurajah dans la ma-

tinée du 25. Le sultan des Medjertines était en ce moment dans l'intérieur du pays à quatre jours de marche environ et je lui écrivis de venir me rejoindre.

En attendant, je me renseignai à Meurajah. Les habitants m'avouèrent que l'équipage d'une embarcation avait, en effet, été massacré sur leur côte, et comme le sultan ne pouvait arriver avant quelques jours, je partis pour découvrir le lieu du crime.

Nous débarquâmes à quinze milles environ à l'Ouest du Ras-Assir (cap Guardafui), à un endroit appelé Baraïda, situé dans une plaine assez étendue et bordée de montagnes en amphithéâtre. Nous y trouvâmes des preuves matérielles que les matelots y avaient été assassinés ; à chaque pas des traces de leur passage s'offraient à nos yeux, ici un morceau de toile, là un lambeau de vêtement, et enfin, au milieu de la baie, nous découvrîmes, au-dessus du niveau des hautes eaux, l'endroit précis où l'embarcation avait été tirée à terre ; tout auprès brûlait un feu fait avec des débris du cotre du *Pingouin,* ce qui démontrait clairement que les indigènes se trouvaient encore là quelques instants avant notre arrivée.

Nous poussâmes plus avant et, à un mille environ dans l'intérieur du pays, nous arrivâmes à un petit village de huttes construites en nattes, dans lesquelles nous trouvâmes de nombreux objets ayant appartenu au malheureux équipage, tels que : caisse de munitions, avirons, etc., etc., dont plusieurs étaient souillés de sang.

Les habitants s'étant enfuis à notre approche, nous brûlâmes le village et tout ce qu'il contenait et revînmes à bord.

Je continuai mon enquête et, d'après les renseignements recueillis sur la côte, je pus reconstituer les faits comme ils avaient dû se passer :

En quittant Maydashoua, les deux embarcations s'étaient dirigées vers le Nord, mais, ayant été poussées trop loin et la mousson les empêchant de s'en retourner, elles avaient arrêté leur course dans l'espoir d'atteindre quelque port ami.

Elles avaient abordé en effet à Ras-Maaber (cap Delgado, lat. 9° 29'N.), mais il s'était élevé un malentendu entre l'équipage de la baleinière et les indigènes, une collision s'en était suivie et plusieurs de ces derniers avaient été blessés, sinon tués. Quant aux matelots, ils avaient cherché leur salut dans la fuite, et, abandonnant l'embarcation, avaient gagné le cotre à la nage.

Celui-ci avait aussitôt repris le large, fait voile vers le Nord et, après avoir doublé le cap Guardafui, était arrivé à Baraïda vers le 25 septembre.

Il est difficile, sinon impossible de dire d'une façon précise ce qui avait dû se passer alors, mais toujours est-il que les matelots avaient été attaqués par une multitude d'indigènes et que, succombant sous le nombre, ils avaient été massacrés jusqu'au dernier.

Dans la soirée du 2 novembre, le sultan arriva à Bunder-Meurajah avec une suite de deux cents per-

sonnes et j'eus aussitôt une entrevue avec lui sous une tente que j'avais plantée sur le rivage.

Il n'essaya même pas d'excuser ou d'amoindrir l'atrocité du fait, ni de rejeter sur l'équipage anglais la faute d'avoir commencé les hostilités ; il exprima sincèrement ses regrets et promit que justice serait faite. J'insistai pour que la punition fût exemplaire et immédiate. Le sultan me demanda un délai de dix jours nécessaire à la recherche des coupables et, fidèle à sa promesse, il vint, le 13 du même mois, me rejoindre à « Alloolah », me remit une quantité considérable des armes pillées et m'annonça qu'ayant réussi à capturer huit des principaux coupables, il les tenait à ma disposition.

Il est probable que beaucoup d'autres individus étaient impliqués dans l'affaire, mais je pensai que l'exécution de ceux-ci serait d'un exemple suffisant, et je compris aussi combien il était difficile à un souverain africain d'avoir à livrer de ses sujets à des chrétiens.

Le sultan était fort désireux que nous nous fissions justice nous-mêmes, mais j'insistai d'une façon formelle, puisque les prisonniers étaient des sujets à lui, pour qu'il les jugeât lui-même. C'est, en effet, ce qui arriva. Au coucher du soleil, les embarcations des deux vaisseaux de guerre vinrent aborder à la côte, mais les équipages ne descendirent pas à terre; les prisonniers furent amenés sur le rivage et décapités publiquement.

C'est le premier et seul exemple à ma connaissance que des mahométans des parages d'Aden, où j'ai sé-

journé pendant quinze ans, aient été exécutés, par leur propre chef, pour crime commis sur des Européens.

Je regrette beaucoup de n'avoir pas en ce moment le loisir de vous en dire plus long sur ces peuplades, mais je tiens à ajouter en faveur des Somalis, que j'ai connu plusieurs exemples de navires ayant fait naufrage sur leur côte, et que, en presque toutes occasions, les naufragés ont été reçus avec la plus grande hospitalité, ont été comblés de soins et ramenés ensuite sains et saufs à Aden.

Du reste, M. Révoil doit connaître les voyages que Speke a faits parmi eux, ainsi que les communications du capitaine Cruttenden et la grammaire somali du capitaine Rigby.

R. L. Playfair.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Avant-propos VII

EXPÉDITION DE « L'ADONIS »

I. — Projet d'expédition à la côte orientale d'Afrique. — L'Adonis, son personnel et son équipage. — En route. — La nuit du 29 décembre. — Port-Saïd. — Ismaïlia. — Suez. — Aden. — Arsan Ali. — Départ pour Merâya. — Nos deux passagers çomalis d'Alloûla. — En vue de la côte Çomali. — Au mouillage de Guesli. — Notre réception par Sementar Osman, gouverneur de Merâya. — Physionomie des naturels. — Départ pour Alloûla. . . 1

II. — Aspect de la côte. — Alloûla. — Notre entrée en rade. — Nos visiteurs. — Notre réception à terre par Yousouf Ali. — Un vol de sauterelles. — A travers la ville. — Retour à Merâya. — Appréhensions de Sementar pour venir nous voir à bord. — Il s'y décide. — L'équipage de *l'Adonis* à la fontaine de Merâya. — Départ pour Râs Haffoûn 17

III. — Nous doublons le cap Gardafui. — En face d'Haffoûn. — Pêche de deux poissons monstrueux. — Fuite d'un esclave. — Sementar Ougarien. — Un visiteur peu délicat. — Ascension du Djebel-Hoûr. — Charge de cinq cavaliers contre un photographe. — Le médecin du bord.

Pages.

Entrevue avec les notables d'Haffoûn. — Arrivée de Noûr Osman, tuteur du sultan. — Le conseil des ministres çomalis. — Départ pour Mogadoxo 37

IV. — Quelques mots sur les Bénadirs. — Description géographique. — Divers ports de la côte. — Villages de l'intérieur. — Races diverses des habitants. — Conquête du pays des Bénadirs par le sultan de Zanzibar. — Les gouverneurs zanzibariens à Meurka, Brawa, Mogadoxo. — Révoltes fréquentes des Çomalis de l'intérieur. — Tentatives de la flotte égyptienne. — Incendie de Brawa. — Hospitalité réservée aux Européens dans ces parages. — Avenir du pays des Bénadirs 53

V. — En face Mogadoxo. — Aspect de la ville. — A terre. — Une immersion désagréable. — Visite au gouverneur arabe Souleyman ben Râchid. — Son palais. — Nos pourparlers. — Notre course dans Hamarneim et Changani. — Notre futur logement. — La douane zanzibarienne. — Difficultés pour regagner *l'Adonis*. — Nouvelle visite à Souleyman. — Projets d'installation. — Une singulière fantaisie. — Opposition du gouverneur à l'établissement de notre comptoir. — Départ pour Brawa. 67

VI. — De Mogadoxo à Brawa. — Brawa. — Rencontre d'un Européen. — M. Wolfarth. — Nos précautions pour entrer en relations avec le gouverneur Ben Hamed. — Rapport de M. Eyssèric. — Mauvaise foi de Ben Hamed. — Violation du traité de 1844. — Nous protestons. — Départ pour Zanzibar. — Nous portons plainte à notre consul. — Destitution des gouverneurs. — Incident Kerpell à Ouarcheik. — De Zanzibar à Kismayo. — Brawa. — Meurka. — Retour à Zanzibar. — Rentrée de *l'Adonis* en France 85

Pages

TROIS MOIS EN MEDJOURTINE

I. — Mon second voyage. — Départ de Marseille. — Aden. — Mes préparatifs. — Bagaro. — Départ pour Merâya. — Une insolation. — Lasgorée. — Entre Çomalis. — Nouvelles des Medjourtines. — Dourdouri. — Bender Gâsem. — Ma réception chez le gouverneur provisoire. — La fiancée du sultan. — Fêtes du Rhamadan. — Vers Merâya. — Enfin j'arrive! 105

II. — Aperçu sur Merâya et sur les sultans de Medjourtine. — La famille de Noûr. — Mon installation. — Ma case. — État de guerre du pays contre Yousouf Ali, gouverneur d'Alloûla. — Visiteurs importuns. — L'ambulance. — Mes fonctions de docteur commencent. — Le chirurgien çomali. — Course à Guersa. — Guesli. — Bender Felek. — Rentrée à Merâya. 125

III. — Premiers engagements. — Inquiétudes du gouverneur. — Combat de Bender Felek. — Aux armes! — Combat de Guesli. — Alarmes continuelles. — Combat de Guersa. — Vol et restutition anonymes. — Sementar blesse sa femme accidentellement. — Les singes de la fontaine de Merâya. — Mort de la femme de Sementar. 139

IV. — Tristes impressions. — *Aromatica regio.* — *Regio Karomata.* — En route pour le Djebel ou Gebel Karoma. — La mosquée du Bédouin. — Aren. — Empreintes peu rassurantes. — Au pied du pic. — Une ascension malaisée. — Pourrons-nous descendre? — Déception. — L'arbre poison, le « ouabaïo ». — Daralet. — Rencontre des ennemis. — Rentrée à Merâya. — La leçon de Chiroa. . . 149

V. — On annonce l'arrivée du sultan. — Osman Mahmoud. — Son armée. — La revue des troupes. — L'assemblée. — Imprécations. — La prière. — Le repas des 2,000 Bé-

Pages.

douins. — Noûr Osman vient me voir. — Notre conférence. — L'incident anglais de 1862. — Ses conséquences. — *Le Voltigiern*. 163

VI. — Départ des troupes sur Alloûla. — Comment j'établis mon itinéraire de Karkar aux différents ports de la côte. — Défaite de l'armée de Noûr. — Retraite en désordre. — Visite du sultan. — Esa Dohol. — Les plongeurs du *Meï-Kong*. — Noûr me donne un « ouarga » de libre circulation. — Départ du sultan pour l'intérieur. — Un orage à Merâya. — Deux visiteurs désagréables. — Mon départ pour Gandala avec Sementar Osman. 177

VII. — En route. — Gandala. — Origine du nom. — La jeune femme de Sementar, Alima. — Mon nouveau logement. — Gebel Aïsema. — Bender Khor. — Comment j'y suis reçu. — Un gouverneur peu aimable de la branche des Séliman. — Outrages au sultan. — Rentrée forcée à Gandala. — Visite nocturne d'un guépard. — Le traité entre le Naghib Omar Sala de Macalla et les Medjourtines 193

VIII. — Nouvelle course à Bender Khor avec Sementar Osman. — Hypocrisie du gouverneur. — Sa condamnation. — Ascension du Gebel Aïsema. — Le sel gemme. — Puddings de coquillages. — Visite aux montagnes de Djebeur el Kebir, et Djebeur el Séghir. — Rentrée à Gandala. — Fuite d'Alima. — Un cas d'adultère. — Étrange solution. — Adieux à Sementar. — En route pour Bender Gâsem. 209

IX. — Une averse désagréable. — La fièvre et la faim. — Aspect de Bossassa. — Je revois la fiancée du sultan. — Aboû Regabé. — Bender Baad. — Nouvelles de l'intérieur. — Décidément, je n'irai pas à Karkar. — Ismaël Fangassa. — Le fils de Noûr, Mohamed 225

Pages.

X. — Fêtes du « hid ». — Course à Bender Ziyâda. — Discussion. — Perte cruelle de bien des croquis. — Quelques jours encore à Bossassa. — Le sultan n'arrive pas. — Je quitte la Medjourtine. — Lasgorée. — Bender Gâham. — Un chargement complet ! — Aden 239

XI

PHYSIONOMIE GÉNÉRALE

Description géographique de la Medjourtine. — Divisions territoriales. — Hydrographie. — Ethnographie. — Origine des Çomalis Medjourtines. — Constitution politique du pays. — Diverses classes d'habitants. — Aspect des villes. — Armée. — Tactique. — Différence des divers types de la race çomali. — Mœurs des hommes et des femmes. — Enfance du Çomali. — La jeune fille. — La femme. — Costumes. — Bijoux. — Mariage. — Respect des morts. — Esprit religieux. — Conclusion. 251

XII

STATISTIQUE COMMERCIALE

Ports visités où j'ai puisé mes renseignements. — Marchés medjourtines. — Marchés extérieurs. — Marchandises d'exportation et d'importation. — Classification. — Productions du sol non cotées. — Poids et mesures. — Négociants arabes et banians déjà établis en 1878. — Çomalis revendeurs ; chefs de cavaranes. — Boutres medjourtinesfaisant le cabotage. — Leurs propriétaires. — Statistique des récoltes. — Trafic des comptoirs . . . 271

Lettre du colonel R. L. Playfair sur le massacre de Baraïda 289

Paris. — Société anonyme d'imprimerie. — PAUL DUPONT, Dr. 21.2.80

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R.F.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00098753 8